OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE correſpondance entre les deux hommes les plus extraordinaires peut-être que la nature ait produits ſur le trône et dans les lettres, eſt une des parties les plus piquantes de cette nouvelle édition : elle commence en 1736 et finit en 1778. Nous ne préviendrons pas les réflexions que cette lecture fera naître : pour qu'elle ſoit intéreſſante, il ſuffit qu'elle puiſſe ſervir à faire mieux connaître deux grands hommes.

L'un des deux, ſans doute, eſt bien connu, comme roi, par ſa politique hardie et ſage, où ſon habileté conſiſte ſurtout à n'être jamais fin ; par des victoires qu'il n'a dues ſouvent qu'à lui ſeul ; par ſon génie dans l'art militaire, qui l'a élevé peut-être au-deſſus de tous les généraux ; par l'exemple unique en Europe, depuis *Charlemagne* et *Guſtave-Vaſa*, d'un prince qui gouverne réellement par lui-même toutes les affaires d'un grand Etat.

On connaît tout ce qu'il a fait pour la légiſlation et l'adminiſtration de ſon pays. Des politiques ont blâmé quelques-uns de

ſes principes en ce genre, en le plaignant de les avoir crus néceſſaires. Mais ſi le prince eſt connu, l'homme eſt preſque ignoré : et c'eſt l'homme qu'on voit dans ces lettres, ſurtout dans celles qu'il a écrites pendant ſa retraite de Remusberg. Le prince qui les dictait à vingt-quatre ans ne pouvait que devenir un grand roi : et l'on ſent que le philoſophe qui prenait plaiſir à s'enfoncer dans les ténèbres de la métaphyſique de *Wolf*, dans le temps qu'il apprenait de M. de *Voltaire* l'art ſi difficile, pour un français même, de faire des vers français, ne ſe ferait occupé que du ſoin de gouverner et d'éclairer ſes ſujets, ſi le ſort, en le plaçant à la tête d'une puiſſance naiſſante et encore faible, ne l'eût forcé de combattre pour ſa propre indépendance.

Ces lettres renferment de plus des leçons qui ſeront peut-être utiles aux ſouverains, parce qu'ils les recevront d'un de leurs égaux. Un prince peut rougir d'être éclairé ſur ſes intérêts et ſur ſes devoirs par un philoſophe qui n'a que du génie et de bonnes intentions ; mais aucun ne dédaignera d'apprendre quelque choſe du vainqueur de Dreſde et de Liſſa.

NOTICE

SUR LE ROI DE PRUSSE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

FREDERIC, roi de Pruſſe, né le 24 janvier 1712.

Les uns l'appellent *Frédéric III*, parce que ſon aïeul et ſon père ſe nommaient auſſi *Frédéric*. Les autres le nomment *Frédéric II*, parce que ſon père était moins connu ſous le nom de *Frédéric* que ſous celui de *Guillaume*. Mais il n'y a point de conteſtation ſur le titre de *grand* qu'on lui donne communément en Europe.

Il faut l'enviſager ſous pluſieurs aſpects différens.

Comme guerrier, on eſt convenu que *Frédéric* et *Maurice* comte de Saxe, ont été les plus habiles capitaines de ce ſiècle : tous deux comparables aux plus illuſtres des ſiècles paſſés.

Frédéric a eu ſur *Maurice* l'avantage d'être roi, et celui de pouvoir lever et diſcipliner des troupes à ſon choix ; avantage que rien ne peut compenſer. Tous deux ſe ſont ſignalés par des marches ſavantes, par des victoires, par des ſiéges.

Frédéric a ſurmonté plus de difficultés que *Maurice*, ayant eu à combattre plus d'ennemis : tantôt les Autrichiens, tantôt les Français et les Ruſſes. Son père avait augmenté jusqu'à ſoixante-ſix mille hommes ſes troupes qui n'étaient auparavant qu'au nombre de vingt mille. Le nouveau roi, dès ſa première campagne, eut plus de quatre-vingts mille hommes, et en eut enſuite juſqu'à cent quarante mille.

Sa première bataille fut celle de Molwitz en Siléſie, le 10 d'avril 1741.

Le roi ſon père avait formé et diſcipliné ſon infanterie ; mais la cavalerie avait été négligée, auſſi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre et remporta la victoire. *Frédéric* depuis ce jour diſcipl ina lui-même ſa cavalerie, et la rendit une des meilleures de l'Europe.

Ce ne fut dans cette guerre contre la maiſon d'Autriche qu'un enchaînement de victoires. Celle de Czaſlau ſur la rivière de Chrudimska près de l'Elbe, le 17 mai 1742, fut une des plus célèbres. Le roi à la tête de ſa cavalerie ſoutint long-temps l'effort de celle d'Autriche, et enfin la diſſipa. Sa conduite ſeule fit le ſuccès de cette journée.

La bataille de Fridberg, gagnée contre les Autrichiens et les Saxons, le 4 juin 1745, lui fit encore plus d'honneur, au jugement de

tous les militaires. On prétend qu'il écrivit au roi de France, alors ſon allié : *J'ai acquitté à vue la lettre de change que vous avez tirée ſur moi de votre camp de Fontenoi.*

La victoire remportée auprès de Prague, le 6 mai 1757, fut de toutes la plus brillante. Mais il acquit une autre eſpèce de gloire bien plus rare, en publiant de vive voix et par écrit, que ſi quelques ſemaines après il perdit la bataille de Kolins, ce ne fut pas la faute de ſes troupes, mais la ſienne. Il avait attaqué avec trop d'opiniâtreté un corps inattaquable.

Enfin, ſans compter un grand nombre d'autres actions où il commanda toujours en perſonne, on connaît la bataille de Rosbak, où il défit preſqu'en un moment une armée trois fois auſſi forte que la ſienne, mais commandée par un général autrichien qui choiſit malheureuſement pour le combattre le terrain le plus défavorable, malgré les repréſentations des officiers français.

Au ſortir de cette bataille il court à l'autre extrémité de l'Allemagne; et au bout d'un mois il remporte la bataille déciſive de Liſſa, qui le mit au-deſſus de tous les événemens, comme au-deſſus des plus grands capitaines de ſon ſiècle.

Dans toutes ſes expéditions il porta toujours l'uniforme de ſes gardes : vêtu, nourri, couché

comme eux ; donnant tout à l'art de la guerre, rien au faſte ni même à la nature.

En qualité de roi, ſi l'on veut conſidérer ſon gouvernement intérieur, on verra qu'il fut le légiſlateur de ſon pays, qu'il réforma la juriſprudence, abolit les procureurs, abrégea tous les procès, empêcha les fils de famille de ſe ruiner, bâtit des villes, plus de trois cents villages, et les peupla ; encouragea l'agriculture et les manufactures : magnifique dans les jours d'appareil, ſimple et frugal dans tout le reſte.

Si l'on veut regarder en lui les talens qui diſtinguent l'homme dans quelque condition qu'il puiſſe naître, on ſera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure hiſtoire, ſans contredit, qu'on ait de Brandebourg eſt la ſienne ; il a compoſé des vers français remplis de penſées juſtes et utiles ; il a été un excellent muſicien ; et il n'a jamais parlé dans la converſation ni de ſes talens ni de ſes victoires.

Il a daigné admettre à ſa familiarité les gens de lettres, et ne les a jamais craints. Si dans cette familiarité il s'eſt élevé quelques nuages, il leur a fait ſuccéder le jour le plus ſerein et le plus doux.

LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, 8 d'auguſte.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicateſſe et d'art, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de 1736.

1736. leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute à qui d'eux ou des anciens la préférence est due vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poësie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur *Wolf*, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise et nette, est cruellement accusé d'irréligion et d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes ; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le Traité de Dieu, de l'ame et du monde, émané de la

plume du même auteur. Je vous l'enverrai, Monſieur, dès qu'il ſera achevé, et je ſuis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions qui ſe ſuivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne. 1736.

La douceur et le ſupport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts et aux ſciences, me font eſpérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier, il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme et triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on en a faite. La tragédie de Céſar nous fait voir des caractères ſoutenus; les ſentimens y ſont tous magnifiques et grands; et l'on ſent que *Brutus* eſt ou romain ou anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté, cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages et des européans. Vous faites voir par le caractère de *Guſman* qu'un chriſtianiſme

1736. mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganifme même.

Corneille, le grand *Corneille*; lui qui s'attirait l'admiration de tout fon fiècle, s'il reffufcitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déeffe vous prodigue avec profufion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas fortir de la plume qui jadis traça fi fpirituellement et fi élégamment le Temple du Goût?

C'eft ce qui me fait défirer fi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monfieur, de me les envoyer et de me les communiquer fans réferve. Si parmi les manufcrits il y en a quelqu'un que, par une circonfpection néceffaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conferver dans le fein du fecret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je fais malheureufement que la foi des princes eft un objet peu refpectable de nos jours; mais j'efpère néanmoins que vous ne vous laifferez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers et méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir et perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, et ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-temps avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer. 1736.

Si la poësie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poëtes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeuses, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout au plus ils savaient monter leur lyre sur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais; mais vous ennoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux et des routes inconnues aux *** et aux *Rousseaux*.

Vos poësies ont des qualités qui les rendent respectables et dignes de l'admiration et de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale où l'on apprend à penser et à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée; et vous insinuez le goût des sciences d'une manière si fine et si délicate, que quiconque

1736. a lu vos ouvrages, reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit ? Malheureux, laiſſe là un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces : l'on ne peut imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* même.

C'eſt dans ces momens que j'ai ſenti que les avantages de la naiſſance et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce ne ſervent qu'à peu de choſe, ou pour mieux dire à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères à nous-mêmes, et qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables ! Que ne doit-on pas aux gens que la nature a diſtingués par ce qu'elle les a fait naître ! Elle ſe plaît à former des ſujets qu'elle doue de toute la capacité néceſſaire pour faire des progrès dans les arts et dans les ſciences ; et c'eſt aux princes à récompenſer leurs veilles. Eh ! que la gloire ne ſe ſert-elle de moi pour couronner vos ſuccès ! Je ne craindrais autre choſe, ſinon que ce pays peu fertile en lauriers n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

Si mon deſtin ne me favoriſe pas juſqu'au point de pouvoir vous poſſéder, du moins puis-je eſpérer de voir un jour celui que depuis ſi long-temps j'admire de ſi loin, et de vous aſſurer de vive voix que je ſuis avec toute

l'eſtime et la conſidération due à ceux qui, ſuivant pour guide le flambeau de la verité, conſacrent leurs travaux au public, 1736.

MONSIEUR,

votre affectionné ami,
FÉDÉRIC, P. R. de Pruſſe. (*)

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 26 auguſte.

MONSEIGNEUR,

Il faudrait être inſenſible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre Alteſſe royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre-humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'oſe dire, fait mon caractère, m'a donné un plaiſir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui penſe en homme, un prince philoſophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous diſe qu'il n'y a point d'homme ſur la terre qui ne doive des actions

(*) Le roi de Pruſſe a toujours ſigné *Fédéric*, qui eſt plus doux à prononcer que *Frédéric*.

1736. de grâce au ſoin que vous prenez de cultiver par la ſaine philoſophie une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par s'inſtruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par déteſter la perſécution et la ſuperſtition. Il n'y a point de prince qui en penſant ainſi ne puiſſe ramener l'âge d'or dans ſes Etats. Pourquoi ſi peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le ſentez, Monſeigneur; c'eſt que preſque tous ſongent plus à la royauté qu'à l'humanité: vous faites préciſément le contraire. Soyez sûr que ſi un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un ſi divin caractère, vous ſerez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philoſophes dignes de ce nom voleront dans vos Etats; et comme les artiſans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art eſt plus favoriſé, les hommes qui penſent viendront entourer votre trône.

L'illuſtre reine *Chriſtine* quitta ſon royaume pour aller chercher les arts; régnez, Monſeigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puiſſiez-vous n'être jamais dégoûté des ſciences par les querelles des ſavans! Vous voyez, Monſeigneur, par les choſes que vous daignez me mander, qu'ils ſont hommes pour

la

la plupart comme les courtifans mêmes. Ils font quelquefois auffi avides, auffi intrigans, auffi faux, auffi cruels; et toute la différence qui eft entre les peftes de cour et les peftes de l'école, c'eft que ces derniers font plus ridicules. 1736.

Il eft bien trifte pour l'humanité que ceux qui fe difent les déclarateurs des commandemens céleftes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, foient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'auffi pernicieux dans la fociété qu'obfcurs dans leurs idées; et que leur ame foit gonflée de fiel et d'orgueil à proportion qu'elle eft vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un fophifme, et intéreffer tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarâ*.

Tout être penfant qui n'eft pas de leur avis eft un athée; et tout roi qui ne les favorife pas fera damné. Vous favez, Monfeigneur, que le mieux qu'on puiffe faire, c'eft d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles, quand elles font négligées, fe perdent en l'air comme du vent; mais fi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverfe quelquefois le trône.

Je vois, Monfeigneur, avec la joie d'un

1736. cœur rempli d'amour pour le bien public, la diſtance immenſe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, et ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Bayle*, les *Locke*, ces ames ſi élevées, ſi éclairées et ſi douces, ſont ceux qui nourriſſent votre eſprit, et que vous rejetez les autres alimens prétendus que vous trouveriez empoiſonnés ou ſans ſubſtance.

Je ne ſaurais trop remercier votre Alteſſe royale de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. *Wolf*. Je regarde ſes idées métaphyſiques comme des choſes qui ſont honneur à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'eſt tout ce qu'on peut eſpérer, je crois, de la métaphyſique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choſes ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux deſtructeurs qui les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris ; et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte,

c'eſt M. *Wolf*. On peut le combattre, mais il faut l'eſtimer : ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe ; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ? 1736.

La protection qu'il ſemble que vous donnez, Monſeigneur, à ce ſavant homme, eſt une preuve de la juſteſſe de votre eſprit et de l'humanité de vos ſentimens.

Vous avez la bonté, Monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le Traité de Dieu, de l'ame et du monde. Quel préſent, Monſeigneur, et quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire ! Daignez me faire ce préſent, Monſeigneur ; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſur cet art auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus : vous ſentez qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs uſés, qui ne méritent

1736. pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatirique et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont au Parnaſſe ce que ſont dans les écoles ces docteurs qui ne ſavent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à votre Alteſſe royale, j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages: je vous obéirai, Monſeigneur; vous ſerez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai haſardé en philoſophie; vos lumières ſeront ma récompenſe: c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre Alteſſe royale. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un

voyage; c'eſt une rareté plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous penſez, ſans doute, comme *Julien*, ce grand homme ſi calomnié, qui diſait que les amis doivent toujours être préférés aux rois. 1736.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez sûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur ſera au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterai que vous reſſembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un profond reſpect,
de votre Alteſſe royale.
le très-humble, &c.

1736.

LETTRE III.

DU PRINCE ROYAL.

Ce 9 de ſeptembre.

MONSIEUR,

C'EST une épreuve bien difficile pour un écolier en philoſophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre et la préſomption, ces cruels tyrans de l'ame qui l'empoiſonnent en la flattant, ſe croient autoriſés par un philoſophe, et, recevant des armes de vos mains, voudraient uſurper ſur ma raiſon un empire que je leur ai toujours diſputé. Heureux ſi en les convaincant et en mettant la philoſophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuſe, que vous avez de moi !

Vous faites, Monſieur, dans votre lettre, le portrait d'un prince accompli, auquel je ne me reconnais point. C'eſt une leçon habillée de la façon la plus ingénieuſe et la plus obligeante ; c'eſt enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité juſqu'aux oreilles d'un prince. Je me propoſerai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me

rendre le digne difciple d'un maître qui fait fi divinement enfeigner. 1736.

Je me fens déjà infiniment redevable à vos ouvrages ; c'eft une fource où l'on peut puifer les fentimens et les connaiffances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas jufqu'à m'arroger ce titre ; et ce fera vous, Monfieur, à qui j'en aurai l'obligation fi j'y parviens.

Et d'un peu de vertu fi l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre-humain qui devrait vous mériter les fuffrages de tous les peuples : j'ofe même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à *Solon* et à *Lycurgue*, ces fages légiflateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, et furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Gréce n'aurait jamais afpiré ni ofé prétendre fans eux. Les auteurs font les légiflateurs du genre-humain ; leurs écrits fe répandent dans toutes les parties du monde ; et étant connus de tout l'univers, ils manifeftent des idées dont les autres font empreints. Ainfi vos ouvrages publient vos fentimens. Le charme de votre éloquence eft leur moindre beauté ;

1736. tout ce que la force des penſées et le feu de l'expreſſion peuvent produire d'achevé quand ils ſont réunis, s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos lecteurs, elles les touchent: ainſi tout un monde reſpire bientôt cet amour du genre-humain que votre heureuſe impulſion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidelles, et des ſujets qui, abhorrant également la rebellion et la tyrannie, ne ſont zélés que pour le bien public. Enfin, c'eſt à vous que l'on doit toutes les vertus qui font la ſureté et le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas?

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en eſt pas moins vraie. Enfin ſi toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaiſſance que vous méritez, ſoyez du moins certain de la mienne. Regardez déſormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les ai enfin reçues, mon cœur en a été ému, et je me ſuis fait une loï inviolable de les ſuivre toute ma vie.

Je vois, Monſieur, avec admiration, que vos connaiſſances ne ſe bornent pas aux ſeules ſciences: vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, et c'eſt là que vous avez puiſé le conſeil ſalutaire que vous me donnez en m'avertiſſant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter

ſans

ſans ceſſe, et je vous en remercie infiniment, Monſieur. 1736.

C'eſt un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne ſe reſſemblent pas à eux-mêmes tous les jours : ſouvent leurs réſolutions ſe détruiſent avec la même promptitude qu'ils les ont priſes. Les Eſpagnols diſent très-judicieuſement : *Cet homme a été brave un tel jour*. Ne pourrait-on pas dire de même des grands hommes, qu'ils ne le ſont pas toujours, ni en tout ?

Si je déſire quelque choſe avec ardeur, c'eſt d'avoir des gens ſavans et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce ſoit des ſoins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer : c'eſt un hommage qui eſt dû à leur mérite, et c'eſt un aveu du beſoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je penſe qu'une nation cultivée par les beaux arts, ſecondée par le génie et par l'émulation d'une autre nation voiſine ; quand je penſe, dis-je, que cette même nation ſi polie et ſi éclairée ne connaît point le tréſor qu'elle renferme dans ſon ſein. Quoi ! ce même *Voltaire* à qui nos mains érigent des autels et des ſtatues eſt négligé dans ſa patrie, et vit en ſolitaire dans le fond de la Champagne ! C'eſt un paradoxe, c'eſt une énigme, c'eſt un effet

1736. bizarre du caprice des hommes. Non, Monſieur, les querelles des ſavans ne me dégoûteront jamais du ſavoir; je ſaurai toujours diſtinguer ceux qui aviliſſent les ſciences, des ſciences mêmes. Leurs diſputes viennent ordinairement ou d'une ambition démeſurée et d'une avidité inſatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite ſupérieur qui l'offuſque.

Les grands hommes ſont expoſés à cette dernière ſorte de perſécution. Les arbres dont les ſommets s'élèvent juſqu'aux nues, ſont plus en butte à l'impétuoſité des vents que les arbriſſeaux qui croiſſent ſous leur ombrage. C'eſt ce qui du fond des enfers ſuſcita les calomnies répandues contre *Deſcartes* et contre *Bayle*; c'eſt votre ſupériorité et celle de M. *Wolf* qui révoltent les ignorans, et qui font crier ceux dont la préſomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'eſprit et les connaiſſances effacent les leurs. Suppoſez pour un moment que de grands hommes s'oublient juſqu'à s'acharner les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de *grands* et l'eſtime que l'on a pour eux, fondée ſur tant d'éminentes qualités? Le public d'ordinaire ne fait point de grâce; il condamne les moindres fautes; ſon jugement

ne s'attache qu'au préfent ; il compte le paffé pour rien : mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite fupérieur. Je cherche des hommes favans, d'honnêtes gens : mais enfin ce font des hommes que je cherche ; ainfi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où eft le modèle de vertu exempte de tout blâme ? Il eft refté dans l'entendement du créateur ; et je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je défire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous fommes tous hommes, et par conféquent imparfaits : nous ne différons que par le plus ou le moins ; mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection. 1736.

Pour les frélons du Parnaffe, quand ils m'étourdiffent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'Alzire où vous leur faites, Monfieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il me femble qu'ils fe reffemblent tous, de quelque religion et de quelque nation qu'ils foient ; leur deffein eft toujours de s'arroger une autorité defpotique fur les confciences ; cela fuffit pour les rendre perfécuteurs zélés de tous ceux dont la

1736. noble hardieſſe oſe dévoiler la vérité ; leurs mains ſont toujours armées du foudre de l'anathème, pour écraſer ce fantôme imaginaire d'irréligion, qu'ils combattent ſans ceſſe, à ce qu'ils prétendent, et ſous le nom duquel en effet ils combattent les ennemis de leur fureur et de leur ambition. Cependant, à les entendre, ils prêchent l'humilité, vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, ces miniſtres d'un Dieu de paix qu'ils ſervent d'un cœur rempli de haine et d'ambition. Leur conduite ſi peu conforme à leur morale, ferait à mon gré ſeule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité eſt bien différent. Elle n'a beſoin ni d'armes pour ſe défendre, ni de violence pour forcer les hommes à la croire ; elle n'a qu'à paraître ; et dès que ſa lumière a diſſipé les nuages qui la cachaient, ſon triomphe eſt aſſuré.

Voilà, je crois, des traits qui déſignent aſſez les eccléſiaſtiques pour leur ôter, s'ils les connaiſſaient, l'envie de nous choiſir pour leurs panégyriſtes. Je connais aſſez qu'ils n'ont que des défauts, ou plutôt des vices, pour me croire obligé en conſcience à rendre juſtice à ceux d'entre eux qui la méritent. *Deſpréaux*, dans ſa ſatire contre les femmes, a l'équité d'en excepter trois dans Paris, dont la vertu était ſi reconnue, qu'elles étaient à l'abri de

ſes traits. A ſon exemple, je veux vous citer deux paſteurs, dans les Etats du roi mon père, qui aiment la vérité, qui ſont philoſophes, et dont l'intégrité et la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de MM. *Beauſobre* et *Reinbec*. 1736.

Il y a un certain vulgaire dans la même profeſſion qui ne vaut pas la peine qu'on deſcende juſqu'à s'inſtruire de ſes diſputes. Je leur laiſſe volontiers la liberté d'enſeigner leur religion, et au peuple celle de la croire; car mon caractère n'eſt point de forcer perſonne; et ce même caractère qui me rend le défenſeur de la liberté, me fait haïr la perſécution et les perſécuteurs. Je ne puis voir, les bras croiſés, l'innocence opprimée : il y aurait, non de la douceur, mais de la lâcheté et de la timidité à le ſouffrir.

Je n'aurais jamais embraſſé avec tant de chaleur la cauſe de M. *Wolf*, ſi je n'avais vu des hommes, qui pourtant ſe diſent raiſonnables, porter leur aveugle fureur juſqu'à ſe répandre en fiel et en amertume contre un philoſophe qui oſe penſer librement, par la ſeule raiſon de la diverſité de leurs ſentimens et des ſiens : voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un ſcélérat, d'un perfide, d'un

1736. hypocrite, par cela ſeulement qu'il a penſé comme eux.

Je ſuis charmé de voir, Monſieur, le témoignage que vous rendez aux quatre plus grands philoſophes que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrages ſont des tréſors de vérité : il eſt bien fâcheux qu'il s'y trouve des erreurs. La diverſité de leurs ſentimens ſur la métaphyſique nous fait voir l'incertitude de cette ſcience, et les bornes étroites de notre entendement. Si *Newton*, ſi *Leibnitz*, ſi *Locke*, ces génies ſupérieurs, ces gens dont l'eſprit était accoutumé à penſer toute leur vie, n'ont pu entièrement ſecouer le joug des opinions pour parvenir à des connaiſſances certaines, à quoi peut s'attendre un écolier en philoſophie tel que moi ?

M. *Wolf* ſera très-flatté de l'approbation dont vous honorez ſa métaphyſique : elle la mérite en effet ; c'eſt un des ouvrages les plus achevés en ce genre. Il y a plaiſir à ſe ſoumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits et les faibles n'échappent point.

Je ſuis fâché de ne pouvoir accompagner ma lettre de la traduction de cette métaphyſique dont je vous ai envoyé une eſpèce d'extrait, et que je vous ai promiſe toute entière. Vous ſavez, Monſieur, que ces ſortes d'ouvrages ne ſont pas petits, et qu'ils ſe ſont fort

lentement. Je fais copier cependant ce qui eſt achevé, et j'eſpère de le joindre à la première de mes lettres. 1736.

J'accompagne celle-ci de la logique de M. *Wolf*, traduite par le ſieur *Deſchamps*, jeune homme né avec aſſez de talent : il a l'avantage d'avoir été diſciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans ſa traduction. Il me paraît qu'il a aſſez heureuſement réuſſi : je ſouhaiterais ſeulement pour l'amour de lui qu'il corrigeât et abrégeât l'épître dédicatoire dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains. Il aurait infiniment mieux trouvé ſa place dans un prologue d'opéra au ſiècle de *Louis XIV*.

Ce n'eſt point uniquement en faveur de la Henriade, ſeul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare ; mais en faveur de tous vos ouvrages : ils ſont généralement marqués au coin de l'immortalité.

C'eſt l'effet d'un génie univerſel et d'un eſprit bien rare que de ſoutenir dans une élévation égale tant d'ouvrages de genres différens. Il n'y avait que vous, Monſieur, permettez-moi de vous le dire, qui fuſſiez capable de réunir dans la même perſonne la profondeur d'un philoſophe, les talens d'un hiſtorien, et l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaiſir infini et bien ſenſible

1736. en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages. Je ne les mérite que par tout le cas que j'en fais.

Les monarques peuvent donner des trésors, des royaumes même, et tout ce qui peut flatter l'avarice, l'orgueil et la cupidité des hommes; mais toutes ces choses restent hors d'eux, et loin de les rendre plus éclairés qu'ils ne le sont, elles ne servent ordinairement qu'à les corrompre. Le présent que vous me promettez, Monsieur, est de tout un autre usage. On trouve dans sa lecture de quoi corriger les mœurs et éclairer son esprit. Bien loin d'avoir la folle présomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer: le but que je me propose dans mes lectures est de m'instruire. Ainsi que les abeilles, je tire le miel des fleurs, et je laisse les araignées convertir les fleurs en venin.

Ce n'est point par ma faible voix que votre renommée, déjà si bien établie, peut s'accroître; mais du moins sera-t-on obligé d'avouer que les descendans des anciens Goths et des peuples Vandales, les habitans des forêts d'Allemagne, savent rendre justice au mérite éclatant, à la vertu et aux talens des grands hommes de quelque nation qu'ils soient.

Je sais, Monsieur, à quel chagrin je vous

exposerais si j'avais l'indiscrétion de communiquer les ouvrages manuscrits que vous voudrez bien me confier. Reposez-vous, je vous supplie, sur mes engagemens à ce sujet; ma foi est inviolable. 1736.

Je respecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher des bras d'*Emilie :* il faudrait avoir le cœur dur et insensible pour exiger de vous un pareil sacrifice ; il faudrait n'avoir jamais connu la douceur qu'il y a d'être auprès des personnes que l'on aime, pour ne pas sentir la peine que vous causerait une telle séparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'esprit et de connaissances. Que de pareilles femmes sont rares !

Soyez persuadé, Monsieur, que je connais tout le prix de votre estime, mais que je me souviens en même temps d'une leçon que me donne la Henriade.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Peu de personnes le soutiennent, tous sont accablés sous le faix.

Il n'est point de bonheur que je ne vous souhaite, et aucun dont vous ne soyez digne. Cirey sera désormais mon Delphes, et vos

1736. lettres, que je vous prie de me continuer, mes oracles. Je ſuis, Monſieur, avec une eſtime ſingulière,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI verſé des larmes de joie en liſant la lettre du 9 ſeptembre, dont votre Alteſſe royale a bien voulu m'honorer; j'y reconnais un prince qui certainement ſera l'amour du genre-humain. Je ſuis étonné de toute manière; vous parlez comme *Trajan*, vous écrivez comme *Pline*, et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes! *Louis XIV* était un grand roi, je reſpecte ſa mémoire; mais il ne parlait pas auſſi humainement que vous, Monſeigneur, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ſes lettres: il ne ſavait pas l'orthographe de ſa langue. Berlin ſera ſous vos auſpices l'Athènes de l'Allemagne, et pourra l'être de

l'Europe. Je ſuis ici dans une ville où deux ſimples particuliers, M. *Boërhaave* d'un côté, et M. *s'Graveſende* de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers : un prince tel que vous en attirera bien davantage; et je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux, ſi je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes et la merveille de l'Allemagne.

1736.

Je ne veux point vous flatter, Monſeigneur, ce ſerait un crime; ce ſerait jeter un ſouffle empoiſonné ſur une fleur; j'en ſuis incapable : c'eſt mon cœur pénétré qui parle à votre Alteſſe royale.

J'ai lu la logique de M. *Wolf*, que vous avez daigné m'envoyer; j'oſe dire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a les idées ſi nettes, ſi bien ordonnées, faſſe jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philoſophe. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Votre Alteſſe royale qui lit ſes ouvrages peut-elle me demander les miens ? Le poſſeſſeur d'une mine de diamans me demande des grains de verre : j'obéirai, puiſque c'eſt vous qui ordonnez.

J'ai trouvé, en arrivant à Amſterdam, qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardieſſe d'envoyer à votre Alteſſe royale un

1736. manuſcrit que je n'oſerais jamais montrer qu'à un eſprit auſſi dégagé des préjugés, auſſi philoſophe, auſſi indulgent que vous l'êtes, et à un prince qui mérite parmi tant d'hommages, celui d'une confiance ſans bornes. Il faudra un peu de temps pour le revoir et le tranſcrire, et je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

Parve, ſed invideo, ſine me, liber, ibis ad illum.

Des occupations indiſpenſables et des circonſtances dont je ne ſuis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je ſerai plus heureux.

Il paraît que votre Alteſſe royale aime tous les genres de littérature. Un grand prince a ſoin de tous les ordres de l'Etat ; un grand génie aime toutes les ſortes d'étude. Je n'ai pu dans ma petite ſphère que ſaluer de loin les limites de chaque ſcience ; un peu de métaphyſique, un peu d'hiſtoire, quelque peu de phyſique, quelques vers ont partagé mon temps : faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, Monſeigneur, vous amuſer de quelques vers en attendant de la philoſophie, *carmina poſſumus donare.* J'apprends que

le ſieur *Thiriot* a l'honneur de faire quelques commiſſions pour votre Alteſſe royale à Paris. 1736.
J'eſpère, Monſeigneur, que vous en ſerez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amſterdam, je ſerais bien flatté d'être votre *Thiriot* de Hollande. Heureux qui peut vous ſervir, plus heureux qui peut approcher de vous !

Si je ne m'intéreſſais pas au bonheur des hommes, je ſerais fâché de vous voir deſtiné à être roi. Je vous voudrais particulier; je voudrais que mon ame pût approcher en liberté de la vôtre; mais il faut que mon goût cède au bien public.

Souffrez, Monſeigneur, qu'en vous je reſpecte encore plus l'homme que le prince; ſouffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre ame ait mes premiers hommages; ſouffrez que je vous diſe encore combien vous me donnez d'admiration et d'eſpérance.

Je ſuis, &c.

1736.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 7 de novembre.

MONSIEUR,

JE fuis infiniment fenfible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer (*). La matière qu'il renferme et la façon dont vous la tournez m'eft fi avantageufe, que je fuis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le foin de fa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi fage et éclairé, le code du pape et des fept cardinaux, et l'hiftoire de la pédante érudition du roi *Jacques* d'Angleterre, font certes des traits de maître. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du refte de cet ouvrage, qui eft une des pièces les plus achevées que j'ai vues de ma vie ; je vous en fais mes remercîmens fincères, me trouvant heureux de l'avoir occafionné.

Je fouhaiterais, Monfieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaiffance, par une épître en

(*) Epître au P. R. de Pruffe : volume d'Epîtres.

vers qui fût digne de vous être adreſſée. Mais comme les étoiles ſe cachent en la préſence du ſoleil, dont la brillante lumière efface et ternit leur faible lueur, ainſi je ſais impoſer ſilence à ma verve novice et déſavouée des Muſes, quand il s'agit de vous écrire. Je ſais que vos ouvrages n'ont aucun prix ; ils portent en eux leur récompenſe, qui eſt l'immortalité. J'eſpère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon ſouvenir, le buſte de *Socrate* (*), que je vous envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand homme de la Gréce, et le maître qui forma *Alcibiade*. Feſant abſtraction de ce dont la calomnie le noircit, je pourrais le mettre en parallèle avec vous ; mais craignant de bleſſer votre modeſtie, ſi je vous diſais ſur ce ſujet le tiers de ce que je penſe, je me contenterai de le dire à toute la terre, qui me ſervira d'organe pour faire parvenir juſqu'à vous les ſentimens d'eſtime et d'admiration avec leſquels je ſuis à jamais, Monſieur,

1736.

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

(*) Ce buſte formait une pomme de canne, en or.

1736.

LETTRE VI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 13 de novembre.

VOLTAIRE, ce n'eſt point le rang et la puiſſance,
Ni les vains préjugés d'une illuſtre naiſſance,
Qui peuvent procurer la ſolide grandeur :
Du vulgaire ignorant telle eſt ſouvent l'erreur;
Mais un homme éclairé tient en main la balance;
Lui ſeul ſait diſtinguer le vrai de l'apparence:
Il n'eſt point ébloui par un trompeur éclat ;
Sous des titres pompeux il découvre le fat;
Et d'illuſtres aïeux ne compte point la ſuite,
Si vous n'héritez d'eux leurs vertus, leur mérite.

Il eſt d'autres moyens de ſe rendre fameux,
Qui dépendent de nous et ſont plus glorieux :
Chacun a des talens dont il doit faire uſage,
Selon que le deſtin en régla le partage.
L'eſprit de l'homme eſt tel qu'un diamant précieux,
Qui ſans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'ennoblir ſon génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les ſons de Corelli;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli;

L'Enéide

L'Enéide immortelle, en beautés ſi fertile,
Tranſmet juſqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile ; 1736.
Carrache, le Titien, Rubens, Bonnarotti,
Nous ſont auſſi connus que l'eſt Algarotti,
Lui dont l'art du compas et le calcul excède
Le ſavoir tant vanté du célèbre Archimède.
On reſpecte en tous lieux le profond Caſſini ;
La façade du louvre exalte Bernini ;
Aux manes de Newton tout Londre encore encenſe ;
Henri, le grand Colbert, ſont chéris dans la France ;
Et votre nom fameux par de ſavans exploits,
Doit être mis au rang des héros et des rois.

Monſieur, vous ſavez, ſans doute, que le caractère dominant de notre nation n'eſt pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue en revanche le bon ſens, la candeur et la véracité de nos diſcours. Ce qui ſuffit pour vous faire ſentir qu'un rimeur du fond de la Germanie n'eſt pas propre à produire des impromptus ; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été long-temps en ſuſpens ſi je devais vous envoyer mes vers ou non, à vous l'*Apollon* du Parnaſſe français, à vous devant qui les *Corneille* et les *Racine* ne ſauraient ſe ſoutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé : celui qui eût ſurement diſſuadé tout autre,

1736. c'eſt, Monſieur, que vous êtes vous-même poëte, et que par conſéquent vous devez connaître ce déſir inſurmontable, cette fureur que l'on a de produire ſes premiers ouvrages: l'autre, et qui m'a le plus fortifié dans mon deſſein, eſt le plaiſir que j'ai de vous faire connaître mes ſentimens à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en proſe.

Le plus grand mérite de ma pièce eſt, ſans contredit, de ce qu'elle eſt ornée de votre nom; mon amour propre ne m'aveugle pas juſqu'au point de croire cette épître exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adreſſée. J'ai lu, Monſieur, vos ouvrages et ceux des plus célèbres auteurs, et je vous aſſure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers et les miens.

Je vous abandonne ma pièce; critiquez, condamnez, déſapprouvez-la, à condition de faire grâce aux deux vers qui la finiſſent. Je m'intéreſſe vivement pour eux: la penſée en eſt ſi véritable, ſi évidente, ſi manifeſte, que je me vois en état d'en défendre la cauſe contre les critiques les plus rigides, malgré la haine et l'envie, et en dépit de la calomnie.

Je ſuis, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE VII.

1736.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 3 décembre.

MONSIEUR,

J'AI été agréablement furpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accompagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaifir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je fois auffi avide que des vôtres. Je fouhaiterais feulement que la fouveraineté que vous m'accordez en qualité d'être penfant me mît en état de vous donner des marques réelles de l'eftime que j'ai pour vous, et que l'on ne faurait vous refufer.

J'ai lu la Differtation fur l'ame que vous adreffez au père *Tournemine* (*). Tout homme raifonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre, et qui ne décide pas témérairement fur des matières que notre faible raifon ne faurait approfondir, fera toujours de votre fentiment. Il eft certain que l'on ne

(*) Cette Differtation eft imprimée dans les Mélanges littéraires, tome IV, page 34.

1736. parviendra jamais à la connaiſſance des premières cauſes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que DIEU ne ſaurait réunir la penſée à la matière? Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je ſuis matière et que je penſe. Cet argument me prouve la vérité de votre propoſition.

Je ne connais le père *Tournemine* que par la façon indigne dont il a attaqué M. *Beauſobre* ſur ſon hiſtoire du manichéiſme. Il ſubſtitue les invectives aux raiſons; faible et groſſière reſſource qui prouve bien qu'il n'avait rien de mieux à dire. Quant à mon ame, je vous aſſure, Monſieur, qu'elle eſt bien la très-humble ſervante de la vôtre. Elle ſouhaiterait fort qu'un peu plus dégagée de ſa matière, elle pût aller s'inſtruire à Cirey;

A cet endroit fameux où mon ame révère
Le ſavoir d'Emilie et l'eſprit de Voltaire :
Oui c'eſt là que le Ciel, prodiguant ſes faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs.
Il m'a donné du rang le frivole avantage ;
A vous tous les talens : gardez votre partage.

Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je dirai tout ce que je penſe des pièces que vous

venez de m'envoyer. L'ode remplie de beautés ne contient que des vérités très-évidentes ; 1736. l'épître à *Emilie* eſt un merveilleux abrégé du ſyſtême de M. *Newton ;* et le Mondain, aimable pièce qui ne reſpire que la joie, eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, un vrai cours de morale. La jouiſſance d'une volupté pure eſt ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde. J'entends cette volupté dont parle *Montagne*, et qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée.

J'attends la Philoſophie de *Newton* avec grande impatience : je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de *Voltaire*. Vous m'inſtruiſez en vers, vous m'inſtruiſez en proſe ; il faudrait un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore la Pucelle. J'eſpère qu'elle ne ſera pas plus auſtère que tant d'autres héroïnes qui ſe ſont pourtant laiſſé vaincre par les prières et les perſévérances de leurs amans.

J'ai reçu deux paquets de votre part : celui-ci, Monſieur, eſt le troiſième. J'ai répondu aux deux premiers. Je vous ai enſuite adreſſé des vers, et voici ma quatrième lettre dont j'attends réponſe. La raiſon de ces retardemens eſt en partie cauſée par les poſtes d'Allemagne qui vont lentement; et d'ailleurs mes

1736. lettres font un grand détour, paſſant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de me l'indiquer, je ſerai charmé de m'en ſervir.

Vous êtes trop au-deſſus des louanges pour que je vous en donne ; mais en même temps trop ami de la vérité pour vous offenſer de l'entendre. Souffrez donc, Monſieur, que je vous réitère toute l'eſtime que j'ai pour vous. Mes louanges ſe bornent à dire que je vous connais. Puiſſe toute la terre vous connaître de même! Puiſſent mes yeux un jour voir celui dont l'eſprit fait le charme de ma vie!

Je ſuis avec une véritable conſidération, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE VIII.

1736.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, décembre.

MONSIEUR,

JE vous avoue que j'ai senti une secrète joie de vous savoir en Hollande, me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craignisse, de la façon dont vous me marquez y être, que quelque fâcheuse raison ne vous eût obligé de quitter la France, et de prendre l'*incognito*. Soyez sûr, Monsieur, que ce secret ne transpirera pas par mon indiscrétion.

La France et l'Angleterre sont les deux seuls Etats où les arts soient en considération. C'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y transporter en personne, peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiser des connaissances et des lumières. Leurs langues par conséquent méritent bien que les étrangers les étudient, principalement la française qui, selon moi, pour l'élégance, la finesse, l'énergie et les tours, a une grâce particulière. Ce sont ces motifs suffisans qui m'ont engagé

1736. à m'y appliquer. Je me ſens récompenſé richement de mes peines par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence.

Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits ; un ſolécifme, une faute d'orthographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de ſa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortaliſé. Il lui convenait en tout ſens de dire : *Cæſar eſt ſuprà grammaticam*. Mais il y a des cas particuliers qui ne ſont pas généralement applicables. Celui-ci eſt de ce nombre ; et ce qui était un défaut imperceptible en *Louis XIV*, deviendrait une négligence impardonnable en tout autre.

Je ne ſuis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie ; et c'eſt-là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts et les ſciences ont toujours été les enfans de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont eu un avantage inconteſtable ſur ceux que la barbarie nourriſſait dans l'obſcurité. Outre que les ſciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où juſqu'à préſent elles n'ont que faiblement pénétré ; ſemblable à ces connaiſſeurs en tableaux, qui ſavent les juger, qui connaiſſent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même

à

à broyer des couleurs. Je ſuis frappé par ce qui eſt beau; je l'eſtime, mais je n'en ſuis pas moins ignorant. Je crains ſérieuſement, Monſieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuſe de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de ſon imagination; et il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeaſſiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devrait ſon exiſtence qu'à la fécondité de votre imagination. 1736.

Vous avez lu, ſans doute, le poëme d'Alaric de M. de *Scudéri;* il commence, ſi je ne me trompe, par ce vers :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire : mais malheureuſement le poëte en reſte là; et la ſuperbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas; et je vous avoue, Monſieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui, coulant doucement près de leur ſource, s'accroiſſent dans leur cours, et roulent enfin, parvenues à leur embouchure, des flots ſemblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promeſſe, et je vous envoie par cette occaſion la moitié de la métaphyſique de *Wolf :* l'autre moitié

1736. ſuivra dans peu. Un homme que j'aime et que j'eſtime s'eſt chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle eſt très-exacte et fidelle. Il en aurait châtié le ſtyle ſi des affaires indiſpenſables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris ſoin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'eſprit trop juſte pour ne le pas goûter.

La propoſition de l'*être ſimple*, qui eſt une eſpèce d'atome, ou des monades dont parle *Leibnitz*, vous paraîtra peut-être un peu obſcure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'eſpace, de l'étendue, des limites et de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, et la connexion intime qui lie toutes les propoſitions les unes avec les autres, eſt, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raiſonner de l'auteur eſt applicable à toutes ſortes de ſujets. Elle peut être d'un grand uſage à un politique qui ſait s'en ſervir. J'oſe même dire qu'elle eſt applicable à tous les ſujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de M. *Wolf*, bien loin de m'offuſquer les yeux ſur ce qui eſt beau, me fournit encore des motifs plus puiſſans pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers et en prose avec égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, Monsieur, toute la reconnaissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en fasse plus de cas. Votre réputation vous met au-dessus de l'éloge, mais les sentimens d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous savez, Monsieur, que quand on sent bien quelque chose, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de le cacher. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer, même en ne disant qu'une partie de la vérité.

1736.

J'avoue que j'aurais une grande envie de vous voir et de connaître, Monsieur, en votre personne ce que ce siècle et la France ont produit de plus accompli. La philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé qui, à ce qu'on m'assure, est délicate; vos arrangemens particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une amitié désintéressée, et je préférerai en toutes

1736. occafions leur intérêt à mon agrément. Il fuffit que vous me laiffiez l'efpérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correfpondance me tiendra lieu de votre perfonne : j'efpère qu'elle fera plus facile à préfent, vu la commodité des poftes.

Je vous prie, Monfieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre; en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé *Bork.* Je fouffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime et la proie de la méchanceté des hommes. Le fuffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la poftérité. Trifte et frivole confolation ! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui avant vous ont fouffert de la haine que les ames baffes et envieufes portent aux génies fupérieurs. Des gens peu éclairés fe laiffent féduire par la malignité des méchans; femblables à ces chiens qui fuivent en tout le chef de meute, qui aboient quand ils entendent aboyer, et qui prennent fervilement le change avec lui. Quiconque eft éclairé par la vérité fe dégage des préjugés; il la découvre, et les détefte; il dévoile la calomnie, et l'abhorre. Soyez sûr, Monfieur, que ces confidérations font que je vous rendrai toujours juftice. Je vous croirai toujours

ſemblable à vous-même. Je m'intéreſſerai toujours vivement à ce qui vous regarde; et la Hollande, pays, qui ne m'a jamais déplu, me deviendra une terre ſacrée puiſqu'elle vous contient. Mes vœux vous ſuivront partout : et la parfaite eſtime que j'ai pour vous, étant fondée ſur votre mérite, ne ceſſera que quand il plaira au Créateur de mettre fin à mon exiſtence. Ce ſont les ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, 1736.

votre très-parfaitement affectionné ami...

FÉDÉRIC.

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Leyde, janvier.

MONSEIGNEUR,

Si j'étais malheureux je ſerais bientôt conſolé : on m'apprend que votre Alteſſe royale a daigné m'envoyer ſon portrait; c'eſt ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur après l'honneur de jouir de votre préſence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle ame à laquelle j'ai conſacré 1737.

1737. mes hommages ? J'ai appris que M. *Chambrier* avait retiré le portrait à la poſte; mais ſur le champ madame la marquiſe *du Châtelet*, *Emilie*, lui a écrit que ce tréſor était deſtiné pour Cirey. Elle le revendique, Monſeigneur; elle partage mon admiration pour votre Alteſſe royale; elle ne ſouffrira pas qu'on lui enlève ce dépôt précieux; il fera le principal ornement de la maiſon charmante qu'elle a bâtie dans ſon déſert. On y lira cette petite inſcription : *Vultus Auguſti*, *mens Trajani.*

Apparemment, Monſeigneur, que le bruit du préſent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Pruſſe. Toutes les gazettes le diſent : il eſt douloureux pour moi qu'en devinant ſi bien mon goût, elles aient ſi mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, Monſeigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de plus près; mais j'ai déjà eu l'honneur de vous mander qu'une occupation indiſpenſable me retenait ici. C'eſt pour être plus digne de vos bontés, Monſeigneur, que je ſuis à Leyde; c'eſt pour me fortifier dans les connaiſſances des choſes que vous favoriſez. Vous n'aimez que les vérités, et j'en cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer à votre Alteſſe royale la petite proviſion que j'aurai faite : vous démêlerez d'un coup d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant, si votre Altesse royale veut s'amuser par une petite suite du Mondain, j'aurai l'honneur de l'envoyer incessamment; c'est un petit essai de morale mondaine où je tâche de prouver avec quelque gaieté que le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un Etat en fait la richesse; et que ceux qui crient contre ce qu'on appelle *le luxe*, ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur. Je crois qu'on peut enrichir un Etat en donnant beaucoup de plaisir à ses sujets. Si c'est une erreur, elle me paraît jusqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le sentiment de votre Altesse royale pour savoir ce que je dois en penser. Au reste, Monseigneur, c'est par pure humanité que je conseille les plaisirs. Le mien n'est guère que l'étude et la solitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes : ce sont les vœux que je fais pour vous, &c.

1737.

1737.

LETTRE X.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, janvier.

NON, Monſieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait; une pareille manie ne m'eſt jamais venue dans l'eſprit. Mon portrait n'eſt ni aſſez beau ni aſſez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette mépriſe. Je vous ai envoyé, Monſieur, une bagatelle pour marque de mon eſtime; un buſte de *Socrate* en guiſe de pommeau ſur une canne; et la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buſte, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'eſt l'image du plus grand homme de l'antiquité, d'un philoſophe qui a fait la gloire des païens, et qui juſqu'à nos jours eſt l'objet de la jalouſie et de l'envie des chrétiens. *Socrate* fut calomnié; eh! quel grand homme ne l'eſt pas? Son eſprit, amateur de la vérité, revit en vous. Auſſi vous ſeul méritez de conſerver le buſte de ce philoſophe. J'eſpère, Monſieur, que vous voudrez bien le conſerver.

Madame la marquiſe *du Châtelet* me fait bien de l'honneur, de vouloir bien s'intéreſſer pour mon ſoi-diſant portrait. Elle ſerait capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai jamais eu et que je n'en devrais avoir. Ce ſerait à moi de déſirer le ſien. Je vous avoue que les charmes de ſon eſprit m'ont fait oublier ſa matière. Vous trouverez peut-être que c'eſt penſer trop philoſophiquement à mon âge, mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet et l'impoſſibilité de le poſſéder, peuvent y avoir autant de part que la philoſophie. Elle ne doit pas nous rendre inſenſibles, ni empêcher d'avoir le cœur tendre; elle ferait en ce cas plus de mal que de bien aux hommes. 1737.

Il ſemble en effet que quelque démon familier ſe ſoit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous ſerviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage; et qu'en cas que vous me fiſſiez le plaiſir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le ſuis. Je me tue de le détromper. Je me ſens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce

1737. qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière beſoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaiſſance des ſciences, je crois que la converſation du fameux M. *s'Graveſende* pourra vous être fort agréable. Il doit poſſéder la Philoſophie de *Newton* dans la dernière perfection. M. *Boërhaave* ne vous ſera pas d'un moindre ſecours pour le conſulter ſur l'état de votre ſanté. Je vous la recommande, Monſieur. Outre le penchant que vous vous ſentez naturellement pour la conſervation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelque nouvelle attention à celle que vous avez déjà pour l'amour d'un ami qui s'intéreſſe vivement à tout ce qui vous regarde. J'oſe vous dire que je ſais ce que vous valez, et que je connais la grandeur de la perte que le monde ferait en vous : les regrets que l'on donnerait à vos cendres feraient inutiles et ſuperflus pour ceux qui les ſentiraient. Je prévois ce malheur et je le crains ; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaiſir, Monſieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La Henriade et vos ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je ſuis fort

curieux de voir la ſuite du Mondain que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez eſt tout fondé ſur la raiſon et ſur la vérité. En effet la ſageſſe du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. DIEU veut que l'homme jouiſſe des choſes créées, et c'eſt contrevenir à ſon but que d'en uſer autrement. Il n'y a que les abus et les excès qui rendent pernicieux ce qui d'ailleurs eſt bon en ſoi-même. 1737.

Ma morale, Monſieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaiſirs et tout ce qui y contribue. La brièveté de la vie eſt le motif qui m'enſeigne d'en jouir. Nous n'avons qu'un temps dont il faut profiter. Le paſſé n'eſt qu'un rêve, le futur eſt incertain : ce principe n'eſt point dangereux; il faut ſeulement n'en point tirer de mauvaiſe conſéquence.

Je m'attends que votre eſſai de morale ſera l'hiſtoire de mes penſées. Quoique mon plus grand plaiſir ſoit l'étude et la culture des beaux arts, vous ſavez, Monſieur, mieux que perſonne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité et du recueillement d'eſprit ;

Car loin du bruit et du tumulte,
Apollon s'était retiré
Au haut d'un coteau conſacré
Par les neuf Muſes à ſon culte.

1737. Pour courtifer les doctes Sœurs,
Il faut du repos, du filence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.

Voltaire, votre nom immortel dans l'hiftoire,
Eft gravé par leurs mains aux faftes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du facré vallon d'ofer croaffer en préfence d'*Apollon*. Je le reconnais, je me confeffe, et vous en demande l'abfolution. L'eftime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il eft bien difficile de fe taire fur de certaines vérités, quand on en eft bien pénétré, rifque à s'exprimer bien ou mal. Je fuis dans ce cas : c'eft vous qui m'y mettez, et qui par conféquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre.

Je fuis à jamais avec toute la confidération que vous méritez, Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XI.

1737.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 14 de janvier.

MONSIEUR,

VOUS me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet ſous mon adreſſe, je reconnais les cachets, j'ouvre, et je trouve Mérope. Je lis, je ſuis charmé, j'admire et je ſuis obligé d'augmenter la reconnaiſſance que je vous dois, et que je ne croyais plus ſuſceptible d'accroiſſement. Mérope eſt une des plus belles tragédies qu'on ait faites : l'économie de la pièce eſt menée avec adreſſe ; la terreur croît de ſcène en ſcène ; et la tendreſſe maternelle, ſubſtituée à l'amour doucereux, m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que celle d'une paſſion frivole. Les vers ſont pleins de nobleſſe, les ſentimens expliqués avec dignité : enfin la conduite de la pièce, l'expreſſion des mœurs, la vraiſemblance, le dénouement, tout y eſt auſſi heureuſement amené qu'on peut le déſirer. Il n'y à que vous au monde qui puiſſiez faire une pièce auſſi parfaite que Mérope.

1737. J'en ſuis charmé, j'en ſuis extaſié, et je ne finirais point ſi ce n'était pour épargner votre modeſtie.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaiſſance. Je vous prie, conſervez la bague que je vous envoie comme un monument du plaiſir que votre incomparable tragédie m'a cauſé. Si vous n'aviez jamais fait que Mérope, cette pièce ſuffirait ſeule pour faire paſſer votre nom juſqu'aux ſiècles les plus reculés : vos ouvrages ſuffiraient pour immortaliſer vingt grands hommes, dont aucun ne manquerait de gloire.

Vous m'avez obligé ſenſiblement par les attentions que vous me témoignez en toutes les occaſions qui ſe préſentent. Je reſte toujours en arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des ſentimens pleins d'eſtime avec leſquels je ſuis,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable *Emilie. Céſarion* n'eſt pas encore arrivé ; il faut avouer que l'amour eſt un grand maître.

LETTRE XII.

1737.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre,
Les Beaux Arts languissaient ainsi que les Vertus,
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre;
La Nature indignée élève alors sa voix :
Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste,
Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
Les talens de Virgile et les vertus d'Auguste,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
Elle dit; et du ciel les Vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut,
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Frédéric parut.

Que votre modestie, Monseigneur, pardonne ce petit enthousiasme à cette vénération pleine de tendresse que mon cœur sent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de votre Altesse royale et des vers tels qu'en fesait *Catulle* du temps de *César*. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'est donc

1737. *Socrate* et non *Frédéric* que votre Alteſſe royale m'a donné. Encore une fois, Monſeigneur, je déteſte les perſécuteurs de *Socrate*, ſans me ſoucier infiniment de ce ſage au nez épaté.

Socrate ne m'eſt rien, c'eſt Frédéric que j'aime.

Quelle différence entre un bavard athénien, avec ſon démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité !

J'ai vu à Amſterdam des Berlinois : *Fruere famâ tuï, Germanice.* Ils parlent de votre Alteſſe royale avec des tranſports d'admiration. Je m'informe de votre perſonne à tout le monde. Je dis : *Ubi eſt Deus meus? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe ; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaiſirs ; il eſt plus inſtruit qu'*Alcibiade*, joue de la flûte comme *Télémaque*, et eſt fort au-deſſus de ces deux grecs ; et alors je dis comme le vieillard *Siméon.*

Quand mes yeux verront-ils le ſauveur de ma vie ?

J'aurais déjà dû adreſſer à votre Alteſſe royale cette Philoſophie promiſe et cette Pucelle non promiſe; mais premièrement croyez, Monſeigneur, que je n'ai pas eu un inſtant dont j'aye pu diſpoſer. Secondement, cette Pucelle

et

et cette Philoſophie vont tout droit à la ciguë. Troiſièmement, ſoyez perſuadé que la curioſité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être penſant, a continuellement les yeux ſur vous. On épie nos démarches et nos paroles ; on mande tout, on ſait tout. 1737.

Il y a par le monde des vers charmans qu'on attribue à *Auguſte-Virgile-Frédéric*, quand *Tournemine* dit :

Il avoûra, voyant cette figure immenſe,
Que la matière penſe.

Ce n'eſt pas votre Alteſſe royale qui m'a envoyé cela, d'où le ſais-je? Croyez, Monſeigneur, que tout miniſtre étranger, quelque attaché qu'il vous ſoit, et quelque aimable qu'il puiſſe être, ſacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux ſupérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Veſel le paquet que j'oſe adreſſer à votre Alteſſe royale. Mais permettez encore que je vous répète, comme *Lucrèce* à *Memmius :*

Tantùm Relligio potuit ſuadere malorum !

Ce vers doit être la deviſe de l'ouvrage. Vous êtes le ſeul prince ſur la terre à qui

1737. j'osasse l'envoyer. Regardez-moi, Monseigneur, comme le sujet le plus attaché que vous ayez, car je n'ai point et ne veux avoir d'autre maître. Après cela décidez.

Je pars incessamment de Hollande malgré moi ; l'amitié me rappelle à Cirey : on est venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre est devenu mon confident. Si donc votre Altesse royale a quelques ordres à me donner, je la supplie de les adresser sous le couvert de M. *du Breuil*, à Amsterdam, il me les fera tenir. Ils arriveront tard ; aussi dans mes complaintes de la Providence, il y aura un grand article sur l'injustice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Prusse. Je suis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, Monseigneur, &c.

LETTRE XIII.

1737.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, février.

MONSIEUR,

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir la Défense du Mondain, et le joli badinage au sujet de la Mule du pape. Chacune de ces pièces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot représente très-bien celui de beaucoup de personnes qui, dans leur stupide sainteté, taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont notre béat humecte son gosier séché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands, le dieu qui du temps de *Tulle* était de bois, et d'or sous le consulat de *Luculle*, &c. sont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, Monsieur, pourrais-je vous présenter mes doutes? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous servirez, sans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'histoire romaine; histoire avérée par le

1737. témoignage de tant d'auteurs, de tant de monumens reſpectables de l'antiquité, et d'une infinité de médailles, dont il ne faudrait qu'une partie pour établir les vérités de la religion ? Les étendards de foin des Romains me ſont inconnus ; mon ignorance ne peut ſervir d'excuſe ; mais, autant que je peux m'en reſſouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajuſtées au haut d'une perche.

Vous voyez, Monſieur, un diſciple qui demande à s'inſtruire : vous voyez en même temps un ami ſincère qui agit avec franchiſe ; et j'eſpère que votre eſprit juſte et pénétrant s'apercevra facilement que mon amitié ſeule vous parle : uſez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions ſont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte ; mais l'eſtime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, ſera toujours la même. Je ſuis à jamais, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XIV.

1737.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 de février.

MONSIEUR,

Ne vous embarraſſez nullement du bruit qui s'eſt répandu ſur la correſpondance que j'ai avec vous : ce bruit ne nous peut faire de la peine ni à l'un ni à l'autre. Il eſt vrai que des perſonnes ſuperſtitieuſes, dont il y a tant dans ce pays, et peut-être plus qu'ailleurs, ont été ſcandaliſées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces perſonnes me ſoupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles nomment article de foi. Vos ennemis les ont ſi fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent ſur votre ſujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent ſaintement ceux qui vous préfèrent à *Luther* et à *Calvin*, et qui pouſſent l'endurciſſement de cœur juſqu'à oſer vous écrire. Pour me débarraſſer de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande et d'Amſterdam

1737. qu'il me ferait plaiſir de ne parler de moi en aucune façon.

Voilà, Monſieur, la vérité de tout ce qui s'eſt paſſé ; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous aſſurer que je me fais honneur de vous eſtimer, et que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je conſentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il eſt parlé de vous, pour manifeſter aux yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'inſtruire, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop ſupérieur au reſte des hommes. Mais vous, Monſieur, vous n'avez pas beſoin d'un témoignage auſſi faible que le mien pour affermir votre réputation ſi bien établie par vous-même. Ce fondement eſt plus noble et plus ſolide que celui de mes ſuffrages. Dans tout autre ſiècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au ſieur *Franchin* la liberté de parler de moi, et même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne riſquerait jamais de faire le *Bajazet* au mont Saint-Michel. C'eſt une règle de la prudence, et vous ſavez, Monſieur, qu'il faut céder aux circonſtances et s'accommoder au temps. Je me ſuis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adreſſés, que je

hasarde de vous envoyer une *ode sur l'oubli.* 1737.
Ce sujet n'a pas été traité, que je sache. Je vous demande, Monsieur, à son égard, toute l'inflexibilité d'un maître et la sévère rigidité d'un censeur. Vos corrections m'instruiront; elles me vaudront des préceptes dictés par *Apollon* même et l'inspiration des Muses.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de me marquer vos doutes sur la métaphysique de *Wolf.* Je vous enverrai dans peu le reste de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de l'*être simple.* Il y a une morale du même auteur : tout y est traité dans le même ordre que dans la métaphysique : les propositions sont intimement liées les unes avec les autres, et se prêtent, pour ainsi dire, mutuellement la main pour se fortifier. Un certain *Jordan* que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté S[t] *Paul* en faveur d'*Aristote.*

Wolf établit à la fin de sa métaphysique l'existence d'une ame différente du corps ; il s'explique sur l'immortalité en ces termes : *L'ame ayant été créée de* DIEU *tout d'un coup et non successivement*, DIEU *ne peut l'anéantir que par un acte formel de sa volonté.* Il semble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes aussi clairs qu'on le désirerait.

1737. Ce que l'on peut dire de plus palpable fur ce fujet eft, felon mes faibles lumières, que le monde eft éternel dans le temps, ou bien dans la fucceffion des actions ; mais que DIEU qui eft hors des temps doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien sûr, c'eft que le monde eft beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si DIEU de toute éternité l'a voulu créer, la volonté et le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'enfuit néceffairement que le monde eft éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, Monfieur, ce que c'eft qu'éternel, car je vous avoue par avance, qu'en prononçant ce terme, je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les queftions métaphyfiques font au-deffus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les chofes qui excèdent notre compréhenfion ; et dans ce monde ignorant la conjecture la plus vraifemblable paffe pour le meilleur fyftême.

Le mien eft d'adorer l'Etre fuprême, uniquement bon, uniquement miféricordieux, et qui par cela feul mérite mes hommages ; d'adoucir et de foulager, autant que je le peux, les humains dont la miférable condition m'eft connue, et de m'en rapporter fur le refte à la volonté du Créateur qui difpofera de moi comme bon lui femblera, et duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je

compte

compte bien que c'eſt-là à peu-près votre confeſſion de foi. 1737.

Si la raiſon m'inſpire, ſi j'oſe me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'eſt d'une manière qui vous eſt avantageuſe : elle vous rend juſtice comme au plus grand homme de France et comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première choſe que je demanderai ce ſera : Où eſt M. de *Voltaire* ? Le roi, ſa cour, Paris, Verſailles, ni le ſexe, ni les plaiſirs n'auront part à mon voyage ; ce ſera vous ſeul. Souffrez que je vous livre encore un aſſaut au ſujet du poëme de la Pucelle. Si vous avez aſſez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'eſtime ; ſi vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuſerez pas. Ce caractère m'eſt trop précieux pour le violer de ma vie ; et ceux qui me connaiſſent, ſavent que je ne ſuis ni indiſcret ni imprudent.

Continuez, Monſieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la ſatisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, et je me réſerve de vous en faire reſſouvenir à temps.

1737. Comptez, Monſieur, ſur mon eſtime ; je ne la donne pas légèrement ; et je ne la retire pas de même. Ce ſont les ſentimens avec leſquels je ſuis à jamais, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XV.

DU PRINCE ROYAL.

Février.

MONSIEUR,

J'AI été très-agréablement ſurpris par les vers que vous avez bien voulu m'adreſſer ; ils ſont dignes de l'auteur. Le ſujet le plus ſtérile devient fécond entre vos mains. Vous parlez de moi, et je ne me reconnais plus : tout ce que vous touchez ſe convertit en or.

Mon nom ſera connu par tes fameux écrits.
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai ſans ceſſe, autant que tes ouvrages,
Triomphans de l'envie, iront d'âges en âges
De la poſtérité recueillir les ſuffrages,
Et feront en tout temps le charme des eſprits.

De tes vers immortels, un pied, un hémiſtiche,
Où tu places mon nom comme un ſaint dans ſa niche, 1737.
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avait ſeul mérité.

Qui ſaurait qu'*Alexandre le grand* exiſta jadis, ſi *Quinte-Curce* et quelques fameux hiſtoriens n'euſſent pris ſoin de nous tranſmettre l'hiſtoire de ſa vie? Le vaillant *Achille* et le ſage *Neſtor* n'auraient pas échappé à l'oubli des temps ſans *Homère* qui les célébra. Je ne ſuis, je vous aſſure, ni une eſpèce ni un candidat de grand homme; je ne ſuis qu'un ſimple individu qui n'eſt connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, ſelon toutes les apparences, ne ſervira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber enſuite dans l'obſcurité et dans l'oubli. Je ſuis ſurpris de mon imprudence, lorſque je fais réflexion que je vous adreſſe des vers. Je déſapprouve ma témérité dans le temps que je tombe dans la même faute. *Deſpréaux* dit :

Qu'un âne pour le moins, inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obéit ſans murmure,
Ne va point follement, de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.

1737. Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien être mon maître en poëſie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de diſciple plus docile et plus ſouple que je le ſerai. Bien loin de m'offenſer de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi.

Un entier loiſir m'a donné le temps de m'occuper à la ſcience qui me plaît. Je tâche de profiter de cette oiſiveté, et de la rendre utile en m'appliquant à l'étude de la philoſophie, de l'hiſtoire, et en m'amuſant avec la poëſie et la muſique. Je vis à préſent comme un homme ; et je trouve cette vie infiniment préférable à la majeſtueuſe gravité et à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie meſuré à la toiſe. Il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des perſonnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi. Leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, Monſieur, je vous prie, de la deſcription que vous faites de la Renommée,

Dont la bouche indiſcrète en ſa légèreté
Prodigue le menſonge avec la vérité.

Quand des perſonnes d'un certain rang rempliſſent la moitié d'une carrière, on leur

adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une 1737.
ſi étrange différence? ou bien nous ſommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous feſons, ou de vils adulateurs relèvent et font valoir nos moindres actions.

Le feu roi de Pologne, *Auguſte*, calculait de grands nombres avec aſſez de facilité; tout le monde s'empreſſait à vanter ſa haute ſcience dans les mathématiques: il ignorait juſqu'aux élémens de l'algèbre.

Diſpenſez-moi, je vous prie, de vous citer pluſieurs autres exemples que je pourrais vous alléguer.

Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement inſtruit que le czar *Pierre I*. Il était non-ſeulement légiſlateur de ſon pays, mais il poſſédait parfaitement l'art de la marine. Il était architecte, anatomiſte, chirurgien quelquefois dangereux, ſoldat expert, économe conſommé; enfin, pour en faire le modèle de tous les princes, il aurait fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce que celle qu'il avait reçue dans un pays où l'autorité abſolue n'était connue que par la cruauté.

On m'a aſſuré que vous étiez amateur de la peinture: c'eſt ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de *Socrate* qui eſt aſſez

1737. bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention.

J'attends avec une véritable impatience cette Philosophie et ce poëme (*) *qui mènent tout droit à la ciguë.* Je vous assure que je garderai un secret inviolable sur ce sujet. Jamais personne ne saura que vous m'avez envoyé ces deux pièces, et bien moins seront-elles vues. Je m'en fais une affaire d'honneur. Je ne peux vous en dire davantage, sentant toute l'indignité qu'il y aurait de trahir, soit par imprudence, soit par indiscrétion, un ami que j'estime et qui m'oblige.

Les ministres étrangers, je le sais, sont des espions privilégiés des cours. Ma confiance n'est pas aveugle ni destituée de prévoyance sur ce sujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite sur M. *la Croze*? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros savant occasionna ce badinage; c'était une saillie d'imagination dont la pointe consiste dans une équivoque assez triviale, et qui était passable dans la circonstance où je l'ai faite, mais qui d'ailleurs est assez insipide. La pièce du père *Tournemine* se trouve dans la Bibliothéque française. M. *la Croze* l'a lue. Il hait les jésuites comme les chrétiens haïssent le

(*) La Pucelle.

diable, et n'eſtime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur, dans l'ordre deſquels il a été. 1737.

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je ſentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres ſeront plus rares ; et mille empêchemens fâcheux concourront à rendre notre correſpondance moins fréquente. Je me ſervirai de l'adreſſe que vous me donnez du ſieur *du Breuil*. Je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour des vôtres.

Puiſſiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie ! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquiſe *du Châtelet* qu'il n'y a qu'elle ſeule à qui je puiſſe me réſoudre de céder M. de *Voltaire*, comme il n'y a qu'elle ſeule auſſi qui ſoit digne de vous poſſéder.

Quand même Cirey ſerait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la ſatisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres ſujets, et je vous aſſure que ma curioſité égale l'eſtime que j'ai pour vous. Eſt-il étonnant que je déſire voir l'homme le plus digne de l'immortalité, et qui la tient de lui-même ?

Je viens de recevoir des lettres de Berlin

1737. d'où l'on m'écrit que le réſident de l'empereur avait reçu la Pucelle imprimée. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Je ſuis avec toute l'eſtime imaginable, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſais par où commencer : je ſuis enivré de plaiſir, de ſurpriſe, de reconnaiſſance,

Pollio et ipſe facit nova carmina, paſcite taurum.

Vous faites à Berlin des vers français tels qu'on en feſait à Verſailles du temps du bon goût et des plaiſirs. Vous m'envoyez la métaphyſique de M. *Wolf*, et j'oſe vous dire que votre Alteſſe royale a bien l'air de l'avoir traduite elle-même. Vous m'envoyez M. de *Bork* dans le ſein de ma ſolitude : vous ſavez combien un homme digne de votre bienveillance doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre lettres de votre Alteſſe royale ; le buſte de

Socrate eſt à Cirey. Je ſuis ébloui de tant de biens; j'ai une peine extrême à me recueillir aſſez pour vous remercier. 1737.

Les grandes paſſions parleront les premières : ces paſſions, Monſeigneur, ſont vous et les vers.

Moderne Alcibiade, aimable et grand génie,
Sans avoir ſes défauts, vous avez ſes vertus :
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anitus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.
Je ne ſuis point Socrate : un oracle des Dieux
Ne s'aviſa jamais de me déclarer ſage,
Et mon Alcibiade eſt trop loin de mes yeux.
C'eſt vous que j'aimerais, vous qui ſeriez mon maître,
Vous contre la ciguë illuſtre et sûr appui,
Vous ſans qui tôt ou tard un Anitus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monſeigneur, autrefois *Auguſte* fit des vers pour *Horace* et pour *Virgile*; mais *Auguſte* s'était ſouillé par des proſcriptions : *Charles IX* fit des vers, et même aſſez jolis, pour *Ronſard*; mais *Charles IX* fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthelemi pire que les proſcriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre *Henri le grand*, à *François I*. Vous ſavez ſans doute, Monſeigneur, cette charmante chanſon de *Henri le grand* pour ſa maîtreſſe :

1737.

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes et de rois ; et vous les ſurpaſſerez. M. de *Bork* a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de votre Alteſſe royale ; mais il ne m'a rien appris.

Vous ſentez bien, Monſeigneur, que j'ai dû recevoir vos lettres très-tard, attendu mon voyage. Enfin madame *du Châtelet* les a reçues avec le *Socrate*. Le ſieur *Thiriot* aurait pu retirer le paquet à la poſte plutôt ; mais M. *Chambrier* le retira, et croyant que c'était votre portrait, il voulait comme de raiſon le garder. *Emilie* eſt au déſeſpoir que ce ne ſoit que *Socrate*. Monſeigneur, le palais de Cirey s'eſt flatté d'être orné de l'image du ſeul prince que nous comptions ſur la terre. *Emilie* l'attend ; elle le mérite ; et vous êtes juſte.

Le ſieur *Thiriot* a encore cru que j'allais en Pruſſe. L'éclat de vos bontés pour moi l'a perſuadé à beaucoup de monde. On inſéra cette nouvelle dans les gazettes il y a preſque un mois. Mais, Monſeigneur, la pénétration de votre eſprit vous aura fait deviner mon caractère ; je ſuis sûr que vous m'aurez rendu la juſtice d'être perſuadé que j'ai la plus

extrême envie de vous faire ma cour, mais que je n'ai eu nullement le dessein d'y aller. 1737.
Je suis incapable de faire une telle démarche sans des ordres précis.

La cour du roi votre père et votre personne, Monseigneur, doivent attirer des étrangers; mais un homme de lettres qui vous est attaché ne doit pas aller sans ordre.

Je ne comptais pas assurément sortir de Cirey il y a un mois. Madame *du Châtelet*, dont l'ame est faite sur le modèle de la vôtre; et qui a surement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans sa cour que je préfère, sans hésiter, à celle de tous les rois de la terre, et comme ami, et comme philosophe, et comme homme libre, car

Fuge suspicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere lustrum.

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuse: la calomnie m'a été chercher jusque dans Cirey. Je ne suis persécuté que depuis que j'ai fait la Henriade. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthelemi avec des couleurs trop odieuses? On m'a appelé athée, parce que je dis que les hommes ne sont point nés pour se détruire.

1737. Enfin la tempête a redoublé, et je suis parti par les conseils de mes meilleurs amis. J'avais esquissé les principes assez faciles de la Philosophie de *Newton* ; madame *du Châtelet* avait sa part à l'ouvrage : *Minerve* dictait, et j'écrivais. Je suis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle et de vous ; je suis venu à Amsterdam le faire imprimer et faire dessiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon histoire et mon occupation : les bontés de votre Altesse royale exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande sous un autre nom pour éviter les visites, les nouvelles connaissances et la perte du temps ; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux semés par mes ennemis, j'ai pris sur le champ la résolution de les confondre en les démentant et en me fesant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la métaphysique dont vous avez daigné me faire présent ; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a, à la vérité, des chaînons si déliés, qu'on craint qu'ils ne se rompent ; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvent être.

Je vois très-bien qu'on peut combattre l'espèce d'harmonie préétablie où M. *Wolf*

veut venir, et qu'il y a bien des chofes à dire contre fon fyftême ; mais il n'y a rien à dire contre fa vertu et contre fon génie. Le taxer d'athéifme, d'immoralité, enfin le perfécuter, me paraît abfurde. Tous les théologiens de tous les pays, gens enivrés de chimères facrées, reffemblent aux cardinaux qui condamnèrent *Galilée*. Ne voudraient-ils point brûler vif M. *Wolf*, parce qu'il a plus d'efprit qu'eux ? Ange tutélaire de *Wolf* et de la raifon, grand prince, génie vafte et facile, eft-ce qu'un coup d'œil de vous n'impofe pas filence aux fots ?

1737.

Dans les lettres que je reçois de votre Alteffe royale, parmi bien des traits de prince et de philofophe, je remarque celui où vous dites : *Cæfar eft fuprà grammaticam.* Cela eft très-vrai : il fied très-bien à un prince de n'être pas purifte ; mais il ne fied pas d'écrire et d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation ; et de ce que *Louis XIV* ne favait rien, de ce qu'il ne favait pas même la langue de fa patrie, je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un efprit jufte et fage ; mais on ne lui apprit qu'à danfer et à jouer de la guitare. Il ne lut jamais : et s'il avait lu, s'il avait fu l'hiftoire, vous auriez moins de français à Berlin. Votre royaume ne fe ferait pas

1737. enrichi, en 1686, des dépouilles du ſien. Il aurait moins écouté le jéſuite *le Tellier;* il aurait, &c. &c. &c.

Ou votre éducation a été digne de votre génie, Monſeigneur, ou vous avez tout ſuppléé. Il n'y a aucun prince à préſent ſur la terre qui penſe comme vous. Je ſuis bien fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

DELICIAE HUMANI GENERIS,

CE titre vous eſt plus cher que celui de *monſeigneur*, d'*alteſſe royale* et de *majeſté*, et ne vous eſt pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à votre Alteſſe royale de mes marches; car enfin je me ſuis fait votre ſujet. Nous avons, nous autres catholiques, une eſpèce de ſacrement que nous appelons la confirmation; nous y choiſiſſons un ſaint pour être notre patron dans le ciel, notre eſpèce de Dieu tutélaire: je voudrais bien ſavoir pourquoi il me ferait

permis de me choiſir un petit dieu plutôt qu'un roi ? Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus aſſurément que S[t] *François d'Aſſiſe* ou S[t] *Dominique* ne ſont faits pour être mes ſaints. C'eſt donc à mon roi que j'écris ; et je vous apprends, *rex amate*, que je ſuis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philoſophie, les grâces, la liberté, l'étude. Il n'y manque que le portrait de votre majeſté. Vous ne nous le donnez point ; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer, comme dit la ſainte Ecriture.

1737.

J'ai vu enfin le *Socrate* dont votre Alteſſe royale m'a daigné faire le préſent : ce préſent me fait relire tout ce que *Platon* dit de *Socrate*. Je ſuis toujours de mon premier avis :

La Gréce, je l'avoue, eut un brillant deſtin,
Mais Frédéric eſt né : tout change ; je me flatte
Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin ;
Et déjà Frédéric eſt plus grand que Socrate,

auſſi dégagé des ſuperſtitions populaires, auſſi modeſte qu'il était vain. Vous n'allez point dans une égliſe de luthériens vous faire déclarer le plus ſage de tous les hommes : vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maiſon en maiſon, comme *Socrate*, dire au maître qu'il

1737. eſt un ſot, au précepteur qu'il eſt un âne, au petit garçon qu'il eſt un ignorant : vous vous contentez de penſer tout cela de la plupart des animaux qu'on appelle hommes, et vous ſongez encore, malgré cela, à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que votre Alteſſe royale a daigné me faire dans une de ſes lettres, au ſujet des anciens Romains qui, dans les champs de Mars, *portaient jadis du foin pour étendard.*

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a peine à conſentir que les vainqueurs de la ſixième partie de notre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des payſans, ils avaient du foin pour enſeignes ; quand ils furent *populum latè regem*, ils eurent des aigles d'or.

Ovide dans ſes faſtes dit expreſſément des anciens Romains :

Non illos cælo labentia ſigna movebant,
Sed ſua quæ magnum perdere crimen erat ;

antithèſe aſſez ridicule de dire : Ils ne connaiſſaient point les ſignes céleſtes, ils ne connaiſſaient que les ſignes de leurs armées. Il continue

continue et dit, en parlant de ces ſignes, de ces enſeignes : 1737.

Illaque de fœno ; ſed erat reverentia fœno
Quantaque nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica ſuſpenſos portabat longa maniplos :
Undè maniplaris nomina miles habet.

Voilà mes bottes de foin bien conſtatées. A l'égard des premiers temps de leur hiſtoire, je m'en rapporte à votre Alteſſe royale comme ſur tous les premiers temps. Que penſez-vous de *Remus* et de *Romulus*, fils du dieu *Mars*? de la louve? du pivert? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le capitole? des dieux de Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à Lavinium? de *Caſtor* et de *Pollux* combattant au lac de Negillo? d'*Attilius Nævius* qui coupait des pierres avec un raſoir? de la veſtale qui tirait un vaiſſeau avec ſa ceinture? du palladium? des boucliers tombés du ciel? enfin de *Mutius Scevola*, de *Lucrèce*, des *Horaces*, de *Curtius*? hiſtoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler. Monſeigneur, il faut mettre tout cela dans la ſalle d'*Odin* avec notre *ſainte Ampoule*, la chemiſe de la Vierge, le ſacré prépuce et les livres de nos moines.

J'apprends que votre Alteſſe royale vient

1737. de faire rendre juſtice à M. *Wolf*. Vous immortaliſez votre nom ; vous le rendez cher à tous les ſiècles en protégeant le philoſophe éclairé contre le théologien abſurde et intrigant. Continuez, grand prince, grand homme ; abattez le monſtre de la ſuperſtition et du fanatiſme, ce véritable ennemi de la divinité et de la raiſon. Soyez le roi des philoſophes : les autres princes ne ſont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce que vous exiſtez. *Louis XIV*, dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à votre Alteſſe royale l'hiſtoire manuſcrite, a paſſé les dernières années de ſa vie dans de miſérables diſputes au ſujet d'une bulle ridicule pour laquelle il s'intéreſſait ſans ſavoir pourquoi, et il eſt mort tiraillé par des prêtres qui s'anathématiſaient les uns les autres avec le zèle le plus inſenſé et le plus furieux. Voilà à quoi les princes ſont expoſés : l'ignorance, mère de la ſuperſtition, les rend victimes des faux dévots. La ſcience que vous poſſédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la métaphyſique de M. *Wolf*. Grand prince, me permettez-vous de dire ce que j'en penſe ? Je crois que c'eſt vous qui avez daigné la traduire :

j'y ai vu des petites corrections de votre main. Emilie vient de la lire avec moi. 1737.

C'eſt de votre Athènes nouvelle
Que ce tréſor nous eſt venu ;
Mais Verſailles n'en a rien ſu ;
Ce tréſor n'eſt pas fait pour elle.

Cette *Emilie*, digne de *Frédéric*, joint ici ſon admiration et ſes reſpects pour le ſeul prince qu'elle trouve digne de l'être ; mais elle en eſt d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de votre Alteſſe royale. Il y a enfin quelque choſe de prêt, ſelon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poſte de Trèves en droiture ſans paſſer par Paris ; de là elle ira à Veſel. Daignez ordonner ſi vous voulez que je me ſerve de cette voie.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

1737. LETTRE XVIII.

DU PRINCE ROYAL.

De Remusberg, le 7 d'avril.

MONSIEUR,

Il n'y a pas jusqu'à votre manière de cacheter qui ne me soit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur ; vous me comblez de louanges ; vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes ; et je succombe sous le faix de ces louanges.

Mon empire sera bien petit, Monsieur, s'il n'est composé que de sujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philosophes ? des ignorans pour conduire des gens instruits ? en un mot, des hommes pleins de leurs passions pour contenir les vices de ceux qui les suppriment, non par la crainte des châtimens, non par la puérile appréhension de l'enfer et des démons, mais par amour de la vertu ?

La raison est votre guide ; elle est votre souveraine, et *Henri le grand*, le saint qui

vous protége. Une autre affiftance vous ferait fuperflue. Cependant fi je me voyais, relativement au pofte que j'occupe, en état de vous faire reffentir les effets des fentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un faint qui ne fe ferait jamais invoquer en vain : je commence par vous en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous fouhaitez d'avoir mon portrait ; vous le voulez, je l'ai commandé fur l'heure. 1737.

Pour vous montrer à quel point les arts font en honneur chez nous, apprenez, Monfieur, qu'il n'eft aucune fcience que nous ne tâchions d'ennoblir. Un de mes gentilshommes nommé *Knobelsdorf*, qui ne borne pas fes talens à favoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il fait qu'il travaille pour vous, et que vous êtes connaiffeur : c'eft un aiguillon qui fuffit pour l'animer à fe furpaffer. Un de mes intimes amis, le baron de *Keiferling* ou *Céfarion*, vous rendra mon effigie. Il fera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'eftime de tout honnête homme. Je vous prie, Monfieur, de vous confier à lui. Il eft chargé de vous preffer vivement au fujet de la Pucelle, de la Philofophie de *Newton*, de l'Hiftoire de *Louis XIV*, et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins

1737. d'être né poëte? Je ne ſuis pas aſſez aveuglé ſur moi-même pour imaginer que j'aye le talent de la verſification. Ecrire dans une langue étrangère, y compoſer des vers, et qui pis eſt, ſe voir déſavoué d'*Apollon*, c'en eſt trop.

Je rime pour rimer; mais eſt-ce être poëte,
Que de ſavoir marquer le repos dans un vers;
Et ſe ſentant preſſé d'une ardeur indiſcrète,
Aller pſalmodier ſur des ſujets divers?
Mais, lorſque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol aſſuré prendre l'eſſor rapide,
Je crois dans ce moment que Voltaire me guide:
Mais non, Icare tombe, et périt dans les mers.

En vérité nous autres poëtes nous promettons beaucoup et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adreſſés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle ſoit capable d'attirer M. de *Voltaire*, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, Monſieur, à vos raiſons. Vous juſtifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guiſe

d'étendards. Vous m'éclairez, vous m'inſtruiſez ; vous ſavez me faire tirer profit de mon ignorance même. 1737.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curioſité ? je voudrais qu'il fût connu par ſa bravoure, et non par ſa beauté. Ce n'eſt pas par un vain appareil de pompe et de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec leſquelles *Alexandre* aſſujettit la Gréce et conquit la plus grande partie de l'Aſie, étaient conditionnées bien différemment. Le fer feſait leur unique parure. Ils étaient par une longue et pénible habitude endurcis aux travaux ; ils ſavaient endurer la faim, la ſoif et tous les maux qu'entraîne après ſoi l'âpreté d'une longue guerre. Une rigoureuſe et rigide diſcipline les uniſſait intimement enſemble, les feſait tous concourir à un même but, et les rendait propres à exécuter avec promptitude et vigueur les deſſeins les plus vaſtes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'hiſtoire romaine, je me ſuis vu engagé à ſoutenir ſa vérité ; et cela par un motif qui vous ſurprendra. Pour vous l'expliquer, je ſuis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me ſera poſſible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans

1737. un manufcrit du Vatican l'hiftoire de *Romulus* et de *Remus*, rapportée d'une manière toute différente de celle dont elle nous eft connue. Ce manufcrit fait foi que *Remus* s'échappa des pourfuites de fon frère, et que pour fe dérober à fa jaloufe fureur, il fe réfugia dans les provinces feptentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville fituée auprès d'un grand lac, à laquelle il donna fon nom; et qu'après fa mort, il fut inhumé dans une île qui s'élevant du fein des eaux, forme une efpèce de montagne au milieu du lac.

Deux moines font venus ici il y a quatre ans, de la part du pape, pour découvrir l'endroit que *Remus* a fondé, felon la defcription que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce devait être Remusberg, ou comme qui dirait *Mont-Remus*. Ces bons pères ont fait creufer dans l'île de toutes parts pour découvrir les cendres de *Remus*. Soit qu'elles n'aient pas été confervées affez foigneufement, ou que le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre; ce qu'il y a de sûr, c'eft qu'ils n'ont rien trouvé.

Une chofe qui n'eft pas plus avérée que celle-là, c'eft qu'il y a environ cent ans, en pofant les fondemens de ce château, on trouva deux pierres fur lefquelles était gravée

l'hiftoire

l'hiſtoire du vol des vautours. Quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnaître quelque choſe. Nos gothiques aïeux, malheureuſement fort ignorans et peu curieux des antiquités, ont négligé de nous conſerver ces précieux monumens de l'hiſtoire, et nous ont par conſéquent laiſſés dans une incertitude obſcure ſur la vérité d'un fait auſſi important. 1737.

On a trouvé, il n'y a pas trois mois, en remuant la terre dans le jardin, une urne et des monnaies romaines; mais qui étaient ſi vieilles, que le coin en était quaſi tout effacé. Je les ai envoyées à M. de *la Croze*. Il a jugé que leur antiquité pouvait être de dix-ſept à dix-huit ſiècles.

J'eſpère, Monſieur, que vous me ſaurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, et qu'en ſa faveur vous excuſerez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'hiſtoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conſerver la cendre. D'ailleurs on ne m'accuſe point de trop de crédulité. Si je péche ce n'eſt pas par ſuperſtition.

Ma foi ſe défiant même du vraiſemblable,
En évitant l'erreur, cherche la vérité.

Le grand, le merveilleux approchent de la fable ;
1737. Le vrai ſe reconnaît à la ſimplicité.

L'amour de la vérité et l'horreur de l'injuſtice m'ont fait embraſſer le parti de M. *Wolf*. La vérité nue a peu de pouvoir ſur l'eſprit de la plupart des hommes ; pour ſe montrer, il faut qu'elle ſoit revêtue du rang, de la dignité et de la protection des grands.

L'ignorance, le fanatiſme, la ſuperſtition, un zèle aveugle, mêlé de jalouſie, ont pourſuivi M. *Wolf*. Ce ſont eux qui lui ont imputé des crimes, juſqu'à ce qu'enfin le monde commence d'apercevoir l'aurore de ſon innocence.

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'eſt point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous aſſurer que je n'ai point traduit la métaphyſique de M. *Wolf* ; c'eſt un de mes amis à qui l'honneur en eſt dû. Un enchaînement d'événemens l'a conduit en Ruſſie où il eſt depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un ſort meilleur. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occaſionné, et celui de la correction. Le copiſte tient le reſte de cette traduction : je l'attends tous les jours ; vous l'aurez dans peu.

Le ſouvenir d'*Emilie* m'eſt bien flatteur. Je vous prie de l'aſſurer que j'ai des ſentimens

très-diſtingués pour elle, car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes. 1737.

Que pourrais-je refuſer à *Newton* venu à la plus haute ſcience, revêtu des agrémens, de la beauté, des charmes et des grâces de la jeuneſſe?

J'envoie cette lettre par le canal du ſieur *du Breuil*, à l'adreſſe que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il ſerait bon de prendre des meſures avec le maître de poſte de Trèves pour régler notre petite correſpondance. J'attendrai que vous ayez pris des arrangemens avec lui avant de me ſervir de cette voie.

Quand eſt-ce que le plus grand homme de la France n'aura plus beſoin de tant de précautions? Eſt-ce que vos compatriotes ſeront les ſeuls à vous dénier la gloire qui vous eſt due? Sortez de cette ingrate patrie, et venez dans un pays où vous ſerez adoré. Que vos talens trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux arts,
Fais-nous part du tréſor de ta philoſophie;
Des peuples de ſavans ſuivront tes étendards:
Eclaire-les du feu de ton puiſſant génie.
Les myrtes, les lauriers, ſoignés dans ce canton,
Attendent que, cueillis par les mains d'Emilie,

I 2



Ils ſervent quelque jour à te ceindre le front.
1737. J'en vois crever Rouſſeau de fureur et d'envie.

Je viens de recevoir l'Enfant prodigue. Il eſt plein de beaux endroits ; il n'y manque que la dernière main.

Vos lettres me font un plaiſir infini ; mais je vous avoue que je leur préférerais de beaucoup la ſatisfaction de m'entretenir avec vous, et de vous aſſurer de vive voix de la plus parſaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais, Monſieur,

votre très-affectionné ami,
FÉDÉRIC.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

. . . .

VOILA, Monſeigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire ſur cette ode (*) dont votre Alteſſe royale a daigné embellir la poëſie françaiſe. Souffrez que je vous diſe encore combien je ſuis étonné de l'honneur que vous faites à nôtre langue ; et ſans fatiguer davantage votre modeſtie de tout ce que

(*) Sur l'Oubli.

m'inſpire mon admiration, je ſuis venu au détail de chaque ſtrophe. Après avoir cueilli avec votre Alteſſe royale les fleurs de la poëſie, il faut paſſer aux épines de la métaphyſique. 1737.

J'admire avec votre Alteſſe royale l'eſprit vaſte et précis, la méthode, la fineſſe de M. *Wolf*. Il me paraît qu'il y a de la honte à le perſécuter, et de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaiſir extrême que vous le protégez en prince, et que vous le jugez en philoſophe.

Votre Alteſſe royale a ſenti, en eſprit ſupérieur, le point critique de cette métaphyſique, d'ailleurs admirable. Cet *être ſimple* dont il parle, donne naiſſance à bien des difficultés. Il y a, dit-il, art. XVI, des êtres ſimples par-tout où il y a des êtres compoſés. Voici ſes propres paroles : „ S'il n'y avait pas des „ êtres ſimples, il faudrait que toutes les par- „ ties les plus petites conſiſtaſſent en d'autres „ parties ; et comme on ne pourrait indiquer „ aucune raiſon d'où viendraient les êtres „ compoſés, auſſi peu qu'on pourrait com- „ prendre d'où exiſterait un nombre s'il ne „ devait point contenir d'unités, il faut à la „ fin concevoir des êtres ſimples par leſquels „ les êtres compoſés ont exiſté. „

Enſuite, art. LXXXI : „ Les êtres ſimples

1737. „ n'ont ni figure ni grandeur, et ne peuvent „ remplir d'eſpace. „

Ne pourrait-on pas répondre à ces aſſertions? 1°. Un être compoſé eſt néceſſairement diviſible à l'infini; et cela eſt prouvé géométriquement. 2°. S'il n'eſt pas phyſiquement diviſible à l'infini; c'eſt que nos inſtrumens ſont trop groſſiers; c'eſt que les formes et les générations des choſes ne pourraient ſubſiſter, ſi les premiers principes dont les choſes ſont formées, ſe diviſaient, ſe décompoſaient. Diviſez, décompoſez le premier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indiviſés.

Mais il ne s'enſuit pas de là que ces premiers germes, ces premiers principes ſoient indiviſibles en effet, ſimples, ſans étendue; car alors ils ne feraient pas corps, et il ſe trouverait que la matière ne ſerait pas compoſée de matière; que les corps ne ſeraient pas compoſés de corps : ce qui ſerait un peu étrange.

Que ſera-ce donc que les premiers principes de la matière? Ce ſeront des corps diviſibles ſans doute; mais qui ſeront indiviſés tant que la nature des choſes ſubſiſtera.

Mais quelle ſera la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence des corps? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la choſe : ou les

corps ſont tels par leur nature néceſſairement, ou ils ſont l'ouvrage de la volonté d'un libre, et très-libre Etre ſuprême. Il n'y a pas un troiſième parti à prendre. Mais dans les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à réſoudre. 1737.

Quelle ſera donc l'opinion que j'embraſſerai? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'abſurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le ſyſtême de l'exiſtence néceſſaire de la matière; je me range donc à l'opinion de l'exiſtence de l'Etre ſuprême, comme la plus vraiſemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonſtration, proprement dite, de l'exiſtence de cet Etre indépendant de la matière. Je me ſouviens que je ne laiſſais pas, en Angleterre, d'embarraſſer un peu le fameux docteur *Clarke*, quand je lui diſais : On ne peut appeler démonſtration, un enchaînement d'idées qui laiſſe toujours des difficultés. Dire que le carré conſtruit ſur le grand côté d'un triangle, eſt égal au carré des deux côtés; c'eſt une démonſtration qui, toute compliquée qu'elle eſt, ne laiſſe aucune difficulté. Mais l'exiſtence d'un Etre créateur, laiſſe encore des difficultés inſurmontables à l'eſprit humain. Donc cette vérité ne peut être miſe au rang des démonſtrations

1737. proprement dites. Je la crois cette vérité; mais je la crois comme ce qui eſt le plus vraiſemblable; c'eſt une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait ſur cela bien des choſes à dire; mais ce ſerait porter de l'or au Pérou que de fatiguer votre Alteſſe royale de réflexions philoſophiques.

Toute la métaphyſique, à mon gré, contient deux choſes; la première, tout ce que les hommes de bon ſens ſavent; la ſeconde, ce qu'ils ne ſauront jamais.

Nous ſavons, par exemple, ce que c'eſt qu'une idée ſimple, une idée compoſée: nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que cet être qui a des idées. Nous meſurons les corps; nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie: c'eſt un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laiſſons pas d'aller et auſſi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes, étant faites comme moi, ayant du ſentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je ſuis. Quand je veux aller au-delà, je trouve un abyme; et je m'arrête ſur le bord du précipice.

Tout ce que je ſais, c'eſt que, ſoit que la

matière ſoit éternelle (ce qui eſt bien incom-
préhenſible), ſoit qu'elle ait été créée dans le 1737.
temps (ce qui eſt ſujet à de grands embarras), ſoit que notre ame périſſe avec nous, ſoit qu'elle jouiſſe de l'immortalité, on ne peut dans ces incertitudes prendre un parti plus ſage, plus digne de vous, que celui que vous prenez de donner à votre ame, périſſable ou non, toutes les vertus, tous les plaiſirs et toutes les inſtructions dont elle eſt capable, de vivre en prince, en homme et en ſage, d'être heureux et de rendre les autres heureux.

Je vous regarde comme un préſent que le ciel a fait à la terre. J'admire qu'à votre âge le goût des plaiſirs ne vous ait point emporté, et je vous félicite infiniment que la philoſophie vous laiſſe le goût des plaiſirs. Nous ne ſommes point nés uniquement pour lire *Platon* et *Leibnitz*, pour meſurer des courbes, et pour arranger des faits dans notre tête : nous ſommes nés avec un cœur qu'il faut remplir, avec des paſſions qu'il faut ſatisfaire, ſans en être maîtriſés.

Que je ſuis charmé de votre morale, Monſeigneur ! Que mon cœur ſe ſent né pour être le ſujet du vôtre ! J'éprouve trop de ſatisfaction de penſer en tout comme vous.

Votre Alteſſe royale me fait l'honneur de me dire dans ſa dernière lettre, qu'elle regarde

1737. le ſeu czar comme le plus grand homme du dernier ſiècle ; et cette eſtime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas ſur ſes cruautés. Il a été un grand prince, un légiſlateur, un fondateur ; mais ſi la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire ? On admire en lui le roi ; mais on ne peut aimer l'homme. Continuez, Monſeigneur, et vous ſerez admiré et aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce ſera de fouler aux pieds la ſuperſtition et le fanatiſme ; de ne pas permettre qu'un homme en robe perſécute d'autres hommes qui ne penſent pas comme lui. Il eſt très-certain que les philoſophes ne troubleront jamais les Etats. Pourquoi donc troubler les philoſophes ? Qu'importait à la Hollande que *Bayle* eût raiſon ? Pourquoi faut-il que *Jurieu*, ce miniſtre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à *Bayle* ſa petite fortune ? Les philoſophes ne demandent que de la tranquillité ; ils ne veulent que vivre en paix ſous le gouvernement établi ; et il n'y a pas un théologien qui ne voulût être le maître de l'Etat. Eſt-il poſſible que des hommes qui n'ont d'autre ſcience que le don de parler ſans s'entendre et ſans être entendus, aient dominé et dominent encore preſque par-tout !

Les pays du Nord ont cet avantage ſur le

midi de l'Europe, que ces tyrans des ames y ont moins de puiſſance qu'ailleurs. Auſſi les princes du Nord ſont-ils, pour la plupart, moins ſuperſtitieux et moins méchans qu'ailleurs. Tel prince italien ſe ſervira du poiſon et ira à confeſſe. L'Allemagne proteſtante n'a ni de pareils ſots, ni de pareils monſtres; et en général je n'aurais pas de peine à prouver que les rois les moins ſuperſtitieux ont toujours été les meilleurs princes.

1737.

Vous voyez, digne héritier de l'eſprit de *Marc-Aurèle*, avec quelle liberté j'oſe vous parler. Vous êtes preſque le ſeul ſur la terre qui méritiez qu'on vous parle ainſi.

LETTRE XX.

DU PRINCE ROYAL.

A Amatte, le 14 de mai.

MONSIEUR,

Je vous demande excuſe de l'injuſtice que je vous ai faite et à votre ſincérité dans ma dernière lettre. Je ſuis charmé de m'être trompé et de voir que vous me connaiſſez aſſez pour vouloir relever les fautes que j'ai faites.

1737. Je paſſe condamnation au ſujet de mon ode. Je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez : mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore avec quelques-unes de mes pièces que je vous prierai de vouloir corriger avec la même ſincérité. Si je n'y profite autrement, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous excroquer quelques bons vers.

Je paſſe à préſent à la philoſophie. Vous ſuivez en tout la route des grands génies, qui, loin de ſe ſentir animés d'une baſſe et vile jalouſie, eſtiment le mérite où ils le rencontrent et le priſent ſans prévention. Je vous fais des complimens à la place de M. *Wolf*, ſur la manière avantageuſe dont vous vous expliquez ſur ſon ſujet. Je vois, Monſieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a ſur l'*être ſimple*. Souffrez que j'y réponde.

Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être diviſée à l'infini ; que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également : mais, dans la propoſition de M. *Wolf*, il ne s'agit, ſi je ne me trompe, ni de lignes ni de points, il s'agit des unités ou parties indiviſibles qui compoſent la matière.

Perſonne ne peut ni ne pourra jamais les

apercevoir : donc on n'en peut avoir d'idée ; car nous n'avons d'idées nettes que des chofes 1737. qui tombent fous nos fens. M. *Wolf* dit tout ce que l'*être fimple* n'eft pas ; il écarte l'efpace, la longueur, la largeur, &c. avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raifonnement des géomètres qui n'eft plus applicable à fon *être fimple*, parce qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philofophe fe fert de l'artifice de St *Paul* qui, après nous avoir promenés jufque dans le fanctuaire des cieux, nous abandonne à notre propre imagination, fuppléant par le terme d'*ineffable* à ce qu'il n'aurait pu expliquer fans donner prife fur lui.

Il me femble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai, que toute chofe compofée doit avoir des parties. Ces parties en peuvent avoir à leur tour autant que vous en voudrez imaginer. Mais enfin il faut pourtant qu'on trouve des unités ; et faute de n'avoir pas l'organe des yeux et de l'attouchement affez fubtil, faute d'inftrumens affez délicats, nous ne décompoferons jamais la matière jufqu'à pouvoir trouver ces unités.

Que vous repréfentez-vous quand vous penfez à un régiment compofé de quinze cents hommes ? Vous vous repréfentez ces quinze cents hommes comme autant d'unités ou comme autant d'individus réunis fous un

1737. même chef. Prenons un de ces hommes ſeul : je trouve que c'eſt un être fini, qui a de l'étendue, largeur, épaiſſeur, &c. que cet être a des bornes, et par conſéquent une figure : je trouve qu'il eſt diviſible à l'infini. Pourrait-il être un être fini et infini en même temps ? Non, car cela implique contradiction. Or, comme une choſe ne ſaurait être et ne pas être en même temps, il faut néceſſairement que l'homme ne ſoit pas infini : donc il n'eſt pas diviſible à l'infini ; donc il y a des unités qui, priſes enſemble, font des nombres compoſés ; et ce ſont ces nombres, dès qu'ils ſont compoſés, qu'on nomme matière.

Je vous abandonne volontiers le divin *Ariſtote*, le divin *Platon*, et tous les héros de la philoſophie ſcolaſtique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs diſciples les en croyaient ſur leur réputation ; et des ſiècles entiers ſe ſont contentés de parler ſans s'entendre. Il n'eſt plus permis de nos jours de ſe ſervir de mots que dans leur ſens propre. M. *Wolf* donne la définition de chaque mot, il règle ſon uſage ; et ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de diſputes qui ne naiſſent ſouvent que d'un jeu de mots, ou de la différente ſignification que les perſonnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphyſique ; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela, je ne ſaurais défendre à mon eſprit, naturellement curieux, d'approfondir des myſtères qui l'intéreſſent beaucoup, et qui l'attirent par les difficultés qu'ils lui préſentent.

1737.

Vous me dites le plus poliment du monde que je ſuis une bête. Je m'en étais bien douté un peu jusqu'à préſent ; mais je commence à en être convaincu. A parler ſérieuſement vous n'avez pas tort ; et cette raiſon, prérogative dont les hommes tirent un ſi glorieux avantage, qui eſt-ce qui la poſsède ? des hommes qui, pour vivre enſemble, ont été obligés de ſe choiſir des ſupérieurs, et de ſe faire des lois, pour s'apprendre que c'était une injuſtice de s'entre-tuer, de ſe voler, &c. Ces hommes raiſonnables ſe font la guerre pour de vains argumens qu'ils ne comprennent pas : ces êtres raiſonnables ont cent religions différentes, toutes plus abſurdes les unes que les autres ; ils aiment à vivre long-temps, et ſe plaignent de la durée du temps et de l'ennui pendant toute leur vie. Sont-ce-là les effets de cette raiſon qui les diſtingue des brutes ?

On peut m'objecter les ſavantes découvertes des géomètres, les calculs de M. *Bernoulli* et de *Newton* : mais en quoi ces gens-là étaient-ils

1737. plus raiſonnables que les autres ? Ils paſſaient toute leur vie à chercher des propoſitions algébriques, des rapports de nombres ; et ils ne tiraient aucun profit de la courte et briève durée de la vie.

Que j'approuve un philoſophe qui ſait ſe délaſſer auprès d'*Emilie !* Je ſais bien que je préférerais infiniment ſa connaiſſance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable, et du péché contre le Saint-Eſprit.

Vous parlez, Monſieur, en homme inſtruit ſur ce qui regarde les princes du Nord. Ils ont inconteſtablement de grandes obligations à *Luther* et à *Calvin* (pauvres gens d'ailleurs), qui les ont affranchis du joug des prêtres et de la cour romaine, et qui ont augmenté conſidérablement leurs revenus par la ſéculariſation des biens eccléſiaſtiques. Leur religion cependant n'eſt pas purifiée de ſuperſtitieux et de bigots. Nous avons une ſecte de béats qui ne reſſemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, et qui ſont d'autant plus inſupportables qu'ils damnent avec beaucoup d'orthodoxie et ſans appel tous ceux qui ne ſont pas de leur avis. On eſt obligé de cacher ſes ſentimens pour ne ſe point faire d'ennemis mal à propos. C'eſt un proverbe commun, et qui eſt dans la bouche de tout le monde, de

de dire : Cet homme n'a ni foi ni loi. Cela vaut feul la décifion d'un concile. On vous damne, fans vous entendre, et on vous perfécute, fans vous connaître. D'ailleurs, attaquer la religion reçue dans un pays, c'eft attaquer dans fon dernier retranchement l'amour propre des hommes, qui leur fait préférer un fentiment reçu et la foi de leurs pères à toute autre créance, quoique plus raifonnable que la leur. 1737.

Je penfe comme vous, Monfieur, fur M. *Bayle*. Cet indigne *Jurieu* qui le perfécutait, oubliait le premier devoir de toute religion, qui eft la charité. M. *Bayle* m'a paru d'ailleurs d'autant plus eftimable, qu'il était de la fecte des académiciens qui ne fefaient que rapporter fimplement le pour et le contre des queftions, fans décider témérairement fur des fujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes.

Il me femble que je vous vois à table, le verre à la main, vous reffouvenir de votre ami. Il m'eft plus flatteur que vous buviez à ma fanté, que de voir ériger en mon honneur les temples qu'on érigeait à *Augufte*. *Brutus* fe contentait de l'approbation de *Caton* : les fuffrages d'un fage me fuffifent.

Que vous prêtez un fecours puiffant à mon amour propre ! je lui oppofe fans ceffe

1737. l'amitié que vous avez pour moi ; mais qu'il eſt difficile de ſe rendre juſtice ! et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous ſentons une pente ſi naturelle !

Mon petit ambaſſadeur partira dans peu pour Cirey, muni d'un crédit et du portrait que vous voulez abſolument avoir. Des occupations militaires ont retardé ſon départ. Il eſt comme le Meſſie annoncé : je vous en parle toujours et il n'arrive jamais. C'eſt à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma diſcrétion. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

J'AI reçu la lettre du prince philoſophe (du 14 mai), et j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du ſieur *du Breuil Tronchin*, à Amſterdam. Ce paquet

eſt probablement la ſeconde partie de la méta-phyſique ; tout eſt de votre reſſort, prince inimitable. Je ſuis avec votre Alteſſe royale comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand ; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit ; mais quelle différence de leur circonférence ! J'aime tout ce que votre génie aime ; mais je touche à peine ce que vous embraſſez. Je vois non-ſeulement le protecteur de *Wolf*, mais une intelligence égale à lui. Je vais oſer parler à cette intelligence.

1737.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne ſaurait être fini et infini à la fois, et que cela impliquerait contradiction : il eſt vrai qu'il ne ſaurait être fini et infini dans le même ſens ; mais il peut être fini phyſiquement, et être diviſible à l'infini géométriquement. Cette diviſion à l'infini n'eſt autre choſe que l'impoſſibilité d'aſſigner un dernier point indiviſible ; et cette impuiſſance eſt ce que les hommes appellent infini en petit ; de même que l'impuiſſance d'aſſigner les bornes de l'étendue, eſt ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, ſoit une unité : 1 eſt fini ; mais prenez $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, &c. vous n'épuiſerez jamais cette ſérie. Il eſt pourtant vrai que cette ſérie,

1737. une moitié, un quart, un huitième, un seizième, prife toute entière, eft égale à cette unité. Voilà, je crois, tout le fecret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand; il eft certain que les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, &c. n'en approcheront jamais; mais prenez tous ces nombres à la fois, fans compter; ils font égaux à l'infini.

Cette méthode eft celle des géomètres; elle eft démontrée; on ne peut pas en appeler.

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propofitions : cette unité eft finie; et la férie $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, égale à cette unité, eft infinie.

Ces vérités, ces démonftrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indivifés dans la nature, des êtres uns, des atomes; fans quoi le monde ne ferait point organifé. Il eft très-vrai que la matière eft compofée d'indivifés, parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui font toujours les mêmes, parce que les élémens des êtres mixtes ne feraient pas élémens s'ils étaient compofés : il eft donc très-vrai que les principes des chofes font des fubftances, dures, folides, indivifées; mais ces principes font-ils pour cela indivifibles ? je n'en vois nullement la conféquence.

S'ils étaient encore divifés, cet univers ne

ferait pas tel qu'il eſt ; mais il eſt toujours clair qu'ils ſont diviſibles, puiſqu'ils ſont 1737.
matière, qu'ils ont des côtés.

Tant que les élémens du feu, de l'eau, de l'air, feront tels qu'ils ſont, indiviſés, ils feront les mêmes ; la nature ne changera pas : mais l'auteur de la nature peut les diviſer.

Reſte actuellement à comprendre comment, ſelon M. *Wolf*, la matière ferait compoſée d'êtres ſimples ſans étendue ; c'eſt à quoi ma pauvre ame ne peut arriver. J'attends la ſeconde partie de cette métaphyſique dont votre Alteſſe royale daigne me faire préſent. J'eſpère que cette ſeconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'*être ſimple* ; ma miſérable peſanteur me rabaiſſe toujours vers l'être étendu.

Quand eſt-ce que j'aurai des ailes, pour aller rendre mes reſpects à l'être le moins ſimple, le plus univerſel qui exiſte dans le monde, à votre Alteſſe royale ?

Madame la marquiſe *du Châtelet* attend avec impatience cet homme aimable que *Frédéric* appelle ſon ami, cet *Epheſtion* de cet *Alexandre*.

Monſeigneur, je vais enfin uſer de vos bontés : je vais prendre la liberté de mettre en uſage votre caractère bienfeſant. Je demande inſtamment une grâce au prince philoſophe.

Je m'aviſai, je ne ſais comment, il y a

1737. quelques années, d'écrire une espèce d'histoire de cet homme moitié *Alexandre*, moitié don *Quichotte*, de ce roi de Suède si fameux. M. *Fabrice*, qui avait été sept ans auprès de lui, l'envoyé de France et l'envoyé d'Angleterre, un colonel de ses troupes, m'avaient donné des mémoires. Ces messieurs ont très-bien pu se tromper; et j'ai senti combien il était difficile d'écrire une histoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événemens les ont vus avec des yeux différens; les témoins se contredisent. Il faudrait pour écrire l'histoire d'un roi que tous les témoins fussent morts; comme à Rome on attend pour faire un saint, que ses maîtresses, ses créanciers, ses valets de chambre ou ses pages soient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes pour un seul homme, quand cet homme n'est pas vous.

J'ai honte, surtout, d'avoir parlé de tant de combats, de tant de maux faits aux hommes, je m'en repens d'autant plus, que quelques officiers ont dit, en parlant de ces combats, que je n'avais pas dit vrai, attendu que je n'avais pas parlé de leurs régimens; ils supposaient que je devais écrire leur histoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates,

et d'entrer plus profondément dans le détail de ce qu'a fait le czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en carré défrichée, que d'une plaine jonchée de morts.

1737.

On a commencé une nouvelle édition de mes folies en profe et en vers; il me femble que ces folies deviendraient plus utiles, fi je donnais un abrégé des grandes chofes qu'a faites *Charles XII*, et des chofes utiles qu'a faites le czar *Pierre*.

Je n'ai pas de mémoires de Mofcovie dans ma retraite de Cirey. La philofophie, les belles lettres, la paix, la félicité y habitent; mais on n'y a aucune nouvelle des Ruffes.

Je me jette aux pieds de votre Alteffe royale; je la fupplie de vouloir bien engager un ferviteur éclairé qu'elle a en Mofcovie, à répondre aux queftions ci-jointes. J'aurai à votre Alteffe royale l'obligation d'avoir mieux connu la vérité : c'eft un commerce rare entre des princes et des particuliers. Mais vous ne reffemblez en rien aux autres princes : on demandera aux autres des biens, des honneurs; on demandera à vous feul d'être éclairé.

Salomon du Nord, la reine de Saba, c'eft-à-dire, de Cirey, joint fes fentimens d'admiration aux miens.

1737.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 27 mai.

C'EST, sans doute, un héros, c'est un sage, un grand homme,
Qui fonda cet asile embelli par vos pas;
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome,
Remus ne le méritait pas.
Scipion l'africain bravant sa république,
Et quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui fesait trembler Rome et qui fut son appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguste science
D'embellir la raison, de forcer les esprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix;
L'art d'aimer, de le dire, et surtout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur esprit vous éclaire;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous suivez leur exemple, ils sont vos vrais aïeux.
La véritable Rome est cette heureuse enceinte,
Où les Plaisirs pour vous vont tous se signaler.
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte;
Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Voilà,

Voilà, Monſeigneur, ce que je penſe du Mont-Remus ; je ſuis deſtiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchon, ſoi-diſant envoyés par le pape pour voir ſi le frère de *Romulus* a fondé votre palais, devaient bien faire un ſaint de ce *Remus*, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais ; mais apparemment que *Remus* aurait été auſſi étonné de ſe voir en paradis qu'en Pruſſe. 1737.

On attend avec impatience, dans le petit paradis de Cirey, deux choſes qui ſeront bien rares en France. Le portrait d'un prince tel que vous, et M. de *Keiſerling*, que votre Alteſſe royale honore du nom de ſon ami intime.

Louis XIV diſait un jour à un homme qui avait rendu de grands ſervices au roi d'Eſpagne *Charles II*, et qui avait eu ſa familiarité : Le roi d'Eſpagne vous aimait donc beaucoup ! Ah, Sire, répondit le pauvre courtiſan, eſt-ce que vous autres rois vous aimez quelque choſe ?

Vous voulez donc, Monſeigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur ſouhaite ſi inutilement, et dont on les a toujours loués ſi mal à propos ; ce n'eſt donc pas aſſez d'être ſupérieur aux hommes par l'eſprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous,

1737. prince et ami ! Voilà deux grands titres réunis qu'on a crus jufqu'ici incompatibles.

Cependant, j'avais toujours ofé penfer que c'était aux princes à fentir l'amitié pure, car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis, font rivaux. On a toujours quelque chofe à fe difputer; de la gloire, des places, des femmes, et furtout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on fe difpute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me femble qu'un prince, et furtout un prince tel que vous, n'a rien à difputer, n'a point de rival à craindre, et peut aimer fans embarras et tout à fon aife. Heureux, Monfeigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre! M. de *Keiferling* ne défire rien, fans doute. Tout ce qui m'étonne, c'eft qu'il voyage.

Cirey eft auffi, Monfeigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame *du Châtelet*, qui, je vous affure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de fon fexe, n'eft pas indigne de fa vifite, et elle le recevra comme l'ami du prince *Frédéric*.

Que votre Alteffe royale foit bien perfuadée, Monfeigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici

une petite ſtatue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis *noto Deo ;* nous mettrons au bas de votre portrait *ſoli Principi.* 1737.

Je me ſais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres à votre Alteſſe royale, aucune nouvelle de la littérature françaiſe, à laquelle vous daignez vous intéreſſer ; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus eſtimable du ſiècle préſent, et avec les livres du ſiècle paſſé ; il n'eſt guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au Mont-Remus.

Nos belles lettres commencent à bien dégénérer ; ſoit qu'elles manquent d'encouragement ; ſoit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le ſiècle de *Louis XIV*, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux ; ſoit qu'en tout pays la nature ſe repoſe après de grands efforts ; comme les terres après une moiſſon abondante.

La partie de la philoſophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'ame, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penſer librement. Un certain nombre de gens ſuperſtitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si *Cicéron* vivait, et qu'il écrivît *De naturâ Deorum*, ou ſes Tuſculanes ; ſi *Virgile* diſait :

1737.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas :
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari !

Cicéron et *Virgile* courraient grand riſque ; il n'y a que les jéſuites à qui il eſt permis de tout dire ; et ſi votre Alteſſe royale a lu ce qu'ils diſent, je doute qu'elle leur faſſe le même honneur qu'à M. *Rollin*. Pour bien écrire l'hiſtoire, il faut être dans un pays libre ; mais la plupart des français réfugiés en Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos univerſités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de *Wolf*, point de *Mac-Laurin*, point de *Manfredy*, point de *s'Graveſende*, ni de *Muſchembroëk*. Nos profeſſeurs de phyſique, pour la plupart, ne ſont pas dignes d'étudier ſous ceux que je viens de citer. L'académie des ſciences ſoutient très-bien l'honneur de la nation, mais c'eſt une lumière qui ne ſe répand pas encore aſſez généralement ; chaque académicien ſe borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne phyſique, ni bons principes d'aſtronomie pour inſtruire la jeuneſſe ; et nous ſommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra se soutient parce qu'on aime la musique ; et malheureusement cette musique ne saurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe absolument. A propos de comédie ; je suis très-mortifié, Monseigneur, qu'on ait envoyé l'Enfant prodigue à votre Altesse royale. Premièrement, la copie que vous avez n'est point mon véritable ouvrage ; en second lieu, la véritable n'est qu'une ébauche, que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'achever, et qui ne méritait point du tout vos regards. 1737.

Je parle à votre Altesse royale avec la naïveté qui n'est peut-être que trop mon caractère ; je vous dis, Monseigneur, ce que je pense de ma nation, sans vouloir la mépriser ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe sur leur crédit, comme un homme riche qui se ruine insensiblement. Notre nation a besoin de l'œil du maître pour être encouragée ; et, pour moi, Monseigneur, je ne demande rien, que la continuation des regards du prince *Frédéric*. Il n'y a que la santé qui me manque, sans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés ; mais peu de génie et peu de santé, cela fait un pauvre homme.

Je suis avec un profond respect, &c.

1737.

LETTRE XXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Naven, le 25 de mai.

MONSIEUR,

Je viens de munir mon cher *Céſarion* de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir abſolument. Il n'y a que la malheureuſe matérialité de mon corps qui empêche mon eſprit de l'accompagner.

Céſarion a le malheur d'être né courlandais (le baron de *Keiſerling*, ſon père, eſt maréchal de la cour du duc de Courlande); mais il eſt le *Plutarque* de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au poſſible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'eſprit et diſcret en même temps. Je dirai, en le voyant partir :

Cher vaiſſeau qui portes Virgile
Sur le rivage athénien, &c.

Si j'étais envieux, je le ſerais du voyage que *Céſarion* va faire. La ſeule choſe qui me conſole, eſt l'idée de le voir revenir comme

ce chef des Argonautes qui emporta les tréſors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la Pucelle, le Règne de *Louis XIV*, la Philoſophie de *Newton*, et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu juſqu'ici communiquer au public ! Ne me privez pas de cette conſolation. Vous qui déſirez ſi ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien ? Une lecture agréable entre, ſelon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur. 1737.

Il eſt juſte que vous aſſuriez de mes attentions *Vénus-Newton*. La ſcience ne pouvait jamais ſe mieux loger que dans le corps d'une aimable perſonne. Quel philoſophe pourrait réſiſter à ſes argumens ? En ſe laiſſant guider par cette aimable philoſophe, la raiſon nous guiderait-elle toujours ? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit dieu de Cythère.

Céſarion vous rendra compte de l'eſtime parfaite que j'ai pour vous : il vous dira juſqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite et les talens. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part ; et ſoyez sûr qu'on ne peut exagérer la conſidération avec laquelle je ſuis, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737.

LETTRE XXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 6 de juillet.

MONSIEUR,

Si j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers aux ſtances charmantes, à votre lettre du 25 de mai ; mais des revues, des voyages, des coliques et des fièvres m'ont tellement fatigué, que *Phébus* eſt demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inſpirer ſon feu divin.

Remusberg eſt la ſeule où je voudrais aller....

Ce vers m'a cauſé le plus grand plaiſir du monde ; je l'ai lu plus de mille fois. Ce ſerait une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, et dont l'imagination eſt gouvernée par la raiſon. Quel bonheur pourrait égaler le mien ſi je pouvais nourrir mon eſprit du vôtre, et me voir guidé par vos ſoins dans le chemin du vrai bien ?

Je ne vous ai donné l'hiſtoire de *Remus* que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations

ſont pour la plupart fabuleuſes ; elles ne prouvent que l'antiquité des établiſſemens. Mettez l'anecdote de *Remus* à côté de l'hiſtoire de la ſainte-Ampoule, et des opérations magiques de *Merlin*. 1737.

Les antiquaires à capuchon ne ſeront jamais, ni mes hiſtoriographes, ni les directeurs de ma conſcience. Que votre façon de penſer eſt différente de ces ſuppôts de l'erreur ! vous aimez la vérité, ils aiment la ſuperſtition ; vous pratiquez les vertus ; ils ſe contentent de les enſeigner ; ils calomnient, et vous pardonnez. Si j'étais catholique, je ne choiſirais ni St *François* d'Aſſiſe, ni St *Bruno* pour mes patrons. J'irais droit à Cirey, où je trouverais des vertus et des talens ſupérieurs en tout genre à ceux de la haine et du froc.

Ces rois ſans amitié et ſans retour, dont vous me parlez, me paraiſſent reſſembler à la bûche que *Jupiter* donna pour roi aux grenouilles. Je ne connais l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait. Je peux même dire, ſans affecter des ſentimens qui ne me ſont pas naturels, que je renoncerais à toute grandeur ſi je la croyais incompatible avec l'amitié. Vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette ſincérité et cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occaſions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami.

1737. Je voudrais que vous fussiez le précepteur des princes, que vous leur apprissiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fissiez connaître le véritable prix des grandeurs, et le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre *Césarion* a été arrêté tout court par la goutte. Il s'en est défait du mieux qu'il a pu, et s'est mis en chemin pour Cirey. C'est à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui.

En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit : Songez que vous allez au paradis terrestre, à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de *Calypso*, que la déesse de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchanteresse de *Télémaque*, que vous trouverez en elle tous les agrémens de l'esprit, si préférables à ceux du corps ; que cette merveille occupe son loisir par la recherche de la vérité. C'est là que vous verrez l'esprit humain dans son dernier degré de perfection, la sagesse sans austérité, entourée des tendres amours et des ris. Vous y verrez d'un côté le sublime *Voltaire*, et de l'autre, l'aimable auteur du Mondain : celui qui fait s'élever au-dessus de *Newton*, et qui, sans s'avilir, fait chanter *Philis*. De quelle façon, mon cher *Césarion*, pourra-t-on vous faire abandonner un séjour si plein de charmes ?

Que les liens d'une vieille amitié ſont faibles contre tant d'appas ! 1737.

Je remets mes intérêts entre vos mains ; c'eſt à vous, Monſieur, de me rendre mon ami. Il eſt peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey ; mais ſouvenez-vous que c'eſt tout mon bien, et que ce ſerait une injuſtice criante de me le ravir.

J'eſpère que mon petit ambaſſadeur reviendra chargé de la toiſon d'or, c'eſt-à-dire, de votre Pucelle et de tant d'autres pièces à moitié promiſes, mais encore plus impatiemment attendues. Vous ſavez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages : il y aurait plus que de la cruauté à me les refuſer.

Il me ſemble que la dépravation du goût n'eſt pas ſi générale en France que vous le croyez. Les Français connaiſſent encore un *Apollon* à Cirey, des *Fontenelle*, des *Crébillon*, des *Rollin* pour la clarté et la beauté du ſtyle hiſtorique ; des d'*Olivet* pour les traductions ; des *Bernard* et des *Greſſet*, dont les muſes naturelles et polies peuvent très-bien remplacer les *Chaulieu* et les *la Fare*.

Si *Greſſet* péche quelquefois contre l'exactitude, il eſt excuſable par le feu qui l'emporte ; plein de ſes penſées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis ! et qu'on voit peu de *Voltaires !* J'ai penſé

1737. oublier M. de *Réaumur*, qui, en qualité de physicien, eſt en grande réputation chez vous. Voilà ce qui me paraît la quinteſſence de vos grands hommes. Les autres auteurs ne me paraiſſent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne ſont plus récompenſées, comme elles l'étaient du temps de *Louis le grand*. Ce prince, quoique peu inſtruit, ſe feſait une affaire ſérieuſe de protéger ceux dont il attendait ſon immortalité. Il aimait la gloire, et c'eſt à cette noble paſſion que la France eſt redevable de ſon académie et des arts qui y fleuriſſent encore.

Quant à la métaphyſique, je ne crois pas qu'elle faſſe jamais fortune ailleurs qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de ſuperſtitieux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, et mal-feſans au dernier point, et qui ſont d'autant plus incorrigibles, que leur ſtupide ignorance leur interdit l'uſage du raiſonnement. Il eſt certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils ſujets. Un homme qui paſſe pour n'avoir point de religion, fût-il le plus honnête homme du monde, eſt généralement décrié. La religion eſt l'idole des peuples; ils adorent tout ce qu'ils ne comprennent point. Quiconque oſe y toucher d'une main profane, s'attire leur haine et leur

abomination. J'aime infiniment *Cicéron*. Je trouve dans ses Tusculanes, beaucoup de sentimens conformes aux miens. Je ne lui conseillerais pas de dire, s'il vivait de nos jours : 1737.

Mourir peut être un mal, mais être mort n'est rien.

En un mot, *Socrate* a préféré la cigüe à la gêne de contenir sa langue ; mais je ne sais s'il y a plaisir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'est la vie. Il me semble que tout homme raisonnable devrait tâcher de la conserver.

Je vous assure que je méprise trop les jésuites pour lire leurs ouvrages. Les mauvaises dispositions du cœur éclipsent en eux toutes les qualités de l'esprit. Nous vivons d'ailleurs si peu, et nous avons, pour la plupart, si peu de mémoire, qu'il ne faut nous instruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'Histoire de la Vierge de Ksenstocem, par M. de *Beausobre* ; j'espère que vous serez content du tour et du style de cette pièce. Autant que je m'y connais, je n'ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue. Il est vrai que la plupart des *réfugiés* la négligent beaucoup. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, je crois,

1737. pourraient ne pas être réprouvés par votre académie. Nos univerſités et notre académie des ſciences ſe trouvent dans un triſte état : il paraît que les Muſes veulent déſerter ces climats.

Fédéric I, roi de Pruſſe, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait aſſez fleurir les arts ſous ſon règne. Ce prince aimait la grandeur et la magnificence ; il était libéral juſqu'à la profuſion. Epris de toutes les louanges qu'on prodiguait à *Louis XIV*, il crut qu'en choiſiſſant ce prince pour ſon modèle, il ne pouvait pas manquer d'être loué à ſon tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le ſinge de celle de Verſailles : on imitait tout ; cérémonial, harangues, pas meſurés, mots comptés, grands mouſquetaires, &c. &c. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail.

La reine *Charlotte*, épouſe de *Fédéric*, était une princeſſe qui, avec tous les dons de la nature, avait reçu une excellente éducation. Elle était fille du duc de Lunebourg, depuis électeur d'Hanovre. Cette princeſſe avait connu particulièrement *Leibnitz*, à la cour de ſon père. Ce ſavant lui avait enſeigné les principes de la philoſophie, et ſurtout de la métaphyſique. La reine conſidérait beaucoup *Leibnitz ;* elle était en commerce de

lettres avec lui, ce qui lui fit faire de fréquens voyages à Berlin. Ce philofophe aimait naturellement toutes les fciences ; auffi les poffédait-il toutes. M. de *Fontenelle*, en parlant de lui, dit très-fpirituellement qu'en le décompofant, on trouverait affez de matière pour former beaucoup d'autres favans. L'attachement de *Leibnitz* pour les fciences, ne lui fefait jamais perdre de vue le foin de les établir. Il conçut le deffein de former à Berlin une académie, fur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de fon deffein à la reine, qui en fut charmée, et lui promit de l'affifter de tout fon crédit.

1737.

On parla un peu de *Louis XIV;* les aftronomes affurèrent qu'ils découvriraient une infinité d'étoiles dont le roi ferait indubitablement le parrain ; les botaniftes et les médecins lui confacreraient leurs talens, &c. Qui aurait pu réfifter à tant de genres de perfuafion ? Auffi en vit-on les effets. En moins de rien l'obfervatoire fut élevé, le théâtre de l'anatomie ouvert ; et l'académie toute formée eut *Leibnitz* pour fon directeur. Tant que la reine vécut, l'académie fe foutint affez bien ; mais, après fa mort, il n'en fut pas de même. Le roi fon époux la fuivit de près. D'autres temps, d'autres foins. A préfent les arts

1737. dépériſſent ; et je vois, les larmes aux yeux, le ſavoir fuir de chez nous ; et l'ignorance, d'un air arrogant, et la barbarie des mœurs s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée, eſt déſormais flétrie :
Dieux ! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens ?

Je crois avoir porté un jugement juſte ſur l'Enfant prodigue. Il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres ; mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître.

Nous avons l'obligation aux Français d'avoir fait revivre les ſciences. Après que des guerres cruelles, l'établiſſement du chriſtianiſme, et les fréquentes invaſions des Barbares, eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Gréce en Italie, quelques ſiècles d'ignorance s'écoulèrent, quand, enfin, ce flambeau ſe ralluma chez vous. Les Français ont écarté les ronces et les épines, qui avaient entièrement interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles lettres. N'eſt-il pas juſte que les autres nations conſervent l'obligation qu'elles ont à la France du ſervice qu'elle leur a rendu généralement ?

Ne

Ne doit-on pas une reconnaiſſance égale à ceux qui nous donnent la vie, et à ceux qui nous fourniſſent les moyens de nous inſtruire? 1737.

Quant aux Allemands, leur défaut n'eſt pas de manquer d'eſprit. Le bon ſens leur eſt tombé en partage; leur caractère approche aſſez de celui des Anglais. Les Allemands ſont laborieux et profonds : quand une fois ils ſe ſont emparés d'une matière, ils pèſent deſſus. Leurs livres ſont d'un diffus aſſommant. Si on pouvait les corriger de leur peſanteur et les familiariſer un peu plus avec les grâces, je ne déſeſpérerais pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous ayons de bons livres en notre langue : elle conſiſte en ce qu'on n'a pas fixé l'uſage des mots ; et, comme l'Allemagne eſt partagée entre une infinité de ſouverains, il n'y aura jamais moyen de les faire conſentir à ſe ſoumettre aux déciſions d'une académie.

Il ne reſte donc plus d'autre reſſource à nos ſavans que d'écrire dans des langues étrangères ; et, comme il eſt très-difficile de les poſſéder à fond, il eſt fort à craindre que notre littérature ne faſſe jamais de fort grands progrès. Il ſe trouve encore une difficulté qui n'eſt pas moindre que la première : les princes mépriſent généralement les ſavans ; le peu de

1737. ſoin que ces meſſieurs portent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils ſont couverts, et le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits, et la cervelle vide de ces ſeigneurs, font qu'ils ſe moquent de l'extérieur des ſavans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes eſt trop reſpecté des courtiſans, pour qu'ils s'aviſent de penſer d'une manière différente; et ils ſe mêlent également de mépriſer ceux qui les valent mille fois. *O tempora! ô mores!*

Pour moi, qui ne me ſens point fait pour le ſiècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux. Je leur prêche ſans ceſſe que le comble de l'ignorance, c'eſt l'orgueil; et, reconnaiſſant la ſupériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mon encens; et vous, Monſieur, de toute mon eſtime: elle vous eſt entièrement acquiſe. Regardez-moi comme un ami déſintéreſſé, et dont vous ne devez la connaiſſance qu'à votre mérite. Je vous écris un pied à l'étrier, et prêt à partir. Je ſerai de retour dans quinze jours. Je ſuis à jamais,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XXV.

1737.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis entouré de vos bienfaits ; M. de *Keiſerling*, le portrait de votre Alteſſe royale, la ſeconde partie de la métaphyſique de M. *Wolf*, la Diſſertation de M. de *Beauſobre*, et ſurtout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de Rupin, le 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre et la langueur qui me minent ; et je m'aperçois qu'on peut ſouffrir et être heureux.

Votre aimable ambaſſadeur n'a plus de goutte ; nous allons le perdre ; il n'eſt venu que pour ſe faire regretter ; il retourne vers le prince qu'il aime et dont il eſt aimé ; il laiſſe à Cirey un ſouvenir éternel de lui, et le règne de *Frédéric* bien établi. Il emporte mon tribut ; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs ſujets ; mais les bons ſujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de l'Hiſtoire de *Louis XIV*,

1737. quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la ſuite de la Henriade, d'une manière très-fautive, quelques morceaux de philoſophie. Je me ſuis dit, en feſant emballer toutes mes penſées :

Pauvre petit génie, oſeras-tu paraître
Devant ce génie immortel?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être univerſel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît, cultive tous les arts, depuis la muſique juſqu'à la vraie philoſophie; il connaît ſurtout le grand art de plaire; et s'il ne joignait pas à ſes vertus celle de l'indulgence, M. de *Keiſerling* n'emporterait pas un ſi énorme paquet.

Enfin, Monſeigneur, vous m'avez inſpiré ce que les princes inſpirent ſi rarement, la confiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la Pucelle au reſte du tribut : votre ambaſſadeur vous dira que la choſe eſt impoſſible. Ce petit ouvrage eſt, depuis près d'un an, entre les mains de madame la marquiſe *du Châtelet*, qui ne veut pas s'en deſſaiſir. L'amitié dont elle m'honore, ne lui permet pas de haſarder une

chose qui pourrait me séparer d'elle pour jamais : elle a renoncé à tout pour vivre avec moi dans le sein de la retraite et de l'étude : elle sait que la moindre connaissance qu'on aurait de cet ouvrage, exciterait certainement un orage. Elle craint tous les accidens : elle sait que M. de *Keiserling* a été gardé à vue à Strasbourg, qu'il le sera encore à son passage, qu'il est épié, qu'il peut être fouillé : elle sait surtout que vous ne voudriez pas hasarder de faire le malheur de vos deux sujets de Cirey pour une plaisanterie en vers. Votre Altesse royale trouverait ce petit poëme d'un ton un peu différent de l'Histoire de *Louis XIV* et de la Philosophie de *Newton ; sed dulce est desipere in loco.* Malheur aux philosophes qui ne savent pas se dérider le front ! Je regarde l'austérité comme une maladie : j'aime encore mieux mille fois être languissant et sujet à la fièvre, comme je le suis, que de penser tristement. Il me semble que la vertu, l'étude et la gaieté, sont trois sœurs qu'il ne faut point séparer : ces trois divinités sont vos suivantes ; je les prends pour mes maîtresses.

1737.

La métaphysique entre pour beaucoup dans votre immensité ; je n'ai donc pas hésité de vous soumettre mes doutes sur cette matière, et de demander à vos royales mains un petit

1737. peloton de fil pour me conduire dans ce labyrinthe. Vous ne ſauriez croire, Monſeigneur, quelle conſolation c'eſt pour madame *du Châtelet* et pour moi, de voir combien vous penſez en philoſophe, et combien votre vertu déteſte la ſuperſtition. Si la plupart des rois ont encouragé le fanatiſme dans leurs Etats, c'eſt qu'ils étaient ignorans, c'eſt qu'ils ne ſavaient pas que les prêtres ſont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un ſeul exemple, dans l'hiſtoire du monde, de prêtres qui aient entretenu l'harmonie entre les ſouverains et leurs ſujets? Ne voit-on pas par-tout au contraire des prêtres qui ont levé l'étendard de la diſcorde et de la révolte? Ne ſont-ce pas les presbytériens d'Ecoſſe qui ont commencé cette malheureuſe guerre civile qui a coûté la vie à *Charles I*, à un roi qui était honnête homme? N'eſt-ce pas un moine qui a aſſaſſiné *Henri III*, roi de France? L'Europe n'eſt-elle pas encore remplie des traces de l'ambition eccléſiaſtique? Des évêques devenus princes, et enſuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en ſont-ils pas d'aſſez forts témoignages?

Pour moi, quand je ſonge à quel point les hommes ſont faibles et fous, je ſuis tou-

jours étonné que dans les temps d'ignorance les papes n'aient pas eu la monarchie universelle. 1737.

Je suis persuadé qu'il ne tient à présent qu'à un souverain d'étouffer chez lui toutes semences de fureur religieuse et de discorde ecclésiastique. Il n'y a qu'à être honnête homme et nullement dévot : les hommes, tout sots qu'ils sont, sentent bien dans leur cœur que la vertu vaut mieux que la dévotion. Sous un roi dévot, il n'y a que des hypocrites ; un roi honnête homme forme des hommes comme lui.

J'ose ainsi penser tout haut devant votre Altesse royale, car votre caractère divin m'encourage à tout. Je viens de finir une conversation avec M. de *Keiserling* ; il a encore enflammé mon zèle et mon admiration pour votre personne. Tout mon malheur est d'avoir une santé qui probablement m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, et des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours ! D'autres verront de près la gloire et le bonheur de votre gouvernement ; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince philosophe, j'aurai eu les prémices de sa grande ame, j'aurai été trop heureux, &c....

1737.

LETTRE XXVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 16 d'augufte.

QUOI ! fans ceffe ajoutant merveilles fur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu confacres tes veilles :
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les efprits.
Tantôt, du grand Newton débrouillant le fyftême,
Tu découvre à nos yeux fa profondeur extrême ;
Tantôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
Tu paffes de Thalie aux pinceaux de l'hiftoire :
Du grand Charle et du czar éternifant la gloire,
Tu marqueras dans peu, de ta favante main,
Leurs vices, leurs vertus, et quel fut leur deftin ;
De ce héros vainqueur la brillante folie,
De ce légiflateur les travaux en Ruffie ;
Et dans ce parallèle, effroi des conquérans,
Tu montreras aux rois le feul devoir des grands.

Pour moi, de ces climats habitant fédentaire,
Qui fans prévention rends juftice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverfe nature,
Tous les dons dont le Ciel te combla fans mefure.

Que

Que ſi la Calomnie, avec ſes noirs ſerpens,
Veut flétrir ſur ton front tes lauriers verdoyans, 1737.
Si, du fond de Bruxelle, un Rufus en furie, (*)
Sait lancer ſon venin au ſein de ta patrie :
Que mon ſimple ſuffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la poſtérité !

Où prenez-vous, Monſieur, tout le temps pour travailler? Ou vos momens valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux et fécond ſurpaſſe celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclaircir la Philoſophie de *Newton*, que vous travaillez à enrichir le théâtre français d'une tragédie nouvelle : et cette pièce, qui, ſelon les apparences, n'a pas encore quitté le chantier, eſt déjà ſuivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au czar l'honneur d'écrire ſon hiſtoire en philoſophe. Non content d'avoir ſurpaſſé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté et l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les ſurpaſſer par le nombre. Empreſſé à ſervir le genre-humain, vous conſacrez votre vie entière au bien public. La Providence vous avait réſervé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'*Amphion*, qui élevait les

(*) *Rouſſeau.*

1737. murs de Thèbes, à ces inſtrumens belliqueux qui feſaient tomber ceux de Jéricho.

Le témoignage de quelques vérités découvertes et de quelques erreurs détruites eſt, à mon avis, le plus beau trophée que la poſtérité puiſſe ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous donc pas à prétendre, vous qui êtes auſſi fidelle au culte de la vérité que zélé deſtructeur des préjugés et de la ſuperſtition ?

Vous vous attendez, ſans doute, à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux néceſſaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes propoſé de travailler. Quelle ſera votre ſurpriſe quand vous ne recevrez qu'une métaphyſique et des vers ! C'eſt cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer. Une métaphyſique diffuſe et un copiſte pareſſeux ne font guère de chemin enſemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raiſonnement géométrique et preſſant ſur les infiniment petits. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini. Je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue encore que je ne connais que deux ſortes de nombres, des nombres pairs et des nombres impairs : or, l'infini étant un nombre ni pair ni impair, qu'eſt-il donc ?

Si je vous ai bien compris, votre sentiment, qui est aussi le mien, est que la matière, relativement aux hommes, est divisible infiniment; ils auront beau décomposer la matière, ils n'arriveront jamais aux unités qui la composent. Mais, réellement et relativement à l'essence des choses, la matière doit nécessairement être composée d'un amas d'unités qui en sont les seuls principes, et que l'auteur de la nature a jugé à propos de nous cacher. Or qui dit matière, sans l'idée de ces unités jointes et arrangées ensemble, dit un mot qui n'a aucun sens. La modification de ces unités détermine ensuite la différence des êtres.

1737.

M. *Wolf* est peut-être le seul philosophe qui ait eu la hardiesse de faire la définition de l'*être simple.* Nous n'avons de connaissance que des choses qui tombent sous nos sens, ou qu'on peut exprimer par des signes; mais nous ne pouvons avoir de connaissance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'instrumens assez fins pour pouvoir séparer la matière jusqu'à ce point. La difficulté est à présent de savoir comment on peut expliquer une chose qui n'a jamais frappé nos sens. Il a fallu nécessairement donner de nouvelles définitions et des définitions différentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

1737. M. *Wolf*, pour arriver à cétte définition, nous y prépare par celle qu'il fait de l'efpace et de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en explique ainfi :

„ L'efpace eft le vide qui eft entre les „ parties, de façon que tout être qui a des „ pores, occupe toujours un efpace entre „ eux. Or tous les êtres compofés doivent „ avoir des pores, les uns plus fenfibles que „ les autres, felon leur différente compo- „ fition : donc tous les êtres compofés „ contiennent un efpace. Mais, une unité „ n'ayant point de parties, et par conféquent „ point d'interftice ou de pores, ne peut „ point, par conféquent, tenir d'efpace. „

Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple : une ligne n'eft formée que par l'arrangement d'unités qui fe touchent les unes les autres, et qui peuvent fe fuivre en ligne courbe ou droite. Ainfi une ligne a de l'étendue ; mais un être, un, qui n'eft pas continu, ne peut occuper d'étendue. Je le répète encore ; l'étendue n'eft, felon *Wolf*, que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions fi vraies, que vous ne pourrez leur refufer votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil : il vous fuffit, Monfieur, pour vous élever non-

feulement à l'*être fimple*, mais au plus haut degré de connaiffance auquel l'efprit humain peut parvenir. 1737.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me fuis bien entretenu de vous. C'eft notre miniftre *Bork* qui eft de retour d'Angleterre. Il m'a fort alarmé fur l'état de votre fanté : il ne finit point quand il parle des plaifirs que votre converfation lui a caufés. L'efprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous ferez fervi en philofophe, et par des philofophes, dans la commiffion dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout auffitôt écrit à mon ami, en Ruffie; il répondra avec exactitude et avec vérité aux points fur lefquels vous fouhaitez des éclairciffemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un fecrétaire de la cour qui ne fait que revenir de Mofcovie, après un féjour de dix-huit ans confécutifs. C'eft un homme de très-bon fens, un homme qui a de l'intelligence, et qui eft au fait de leur gouvernement; il eft de plus véridique. Je l'ai chargé de me répondre fur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'allemand, il n'abufe du privilége de diffus, et qu'au lieu d'un mémoire il ne compofe un volume. Dès que je recevrai quelque chofe que ce foit fur

1737. cette matière, je le ferai partir avec diligence.

Je ne vous demande pour ſalaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos œuvres. Je m'intéreſſe trop à votre gloire pour n'être pas inſtruit, des premiers, de vos nouveaux ſuccès.

Selon la deſcription que vous me faites de la vue de Cirey, je crois ne voir que la deſcription et l'hiſtoire de ma retraite. Remusberg eſt un petit Cirey, Monſieur, à cela près qu'il n'y a ni de *Voltaire* ni de madame *du Châtelet* chez nous.

Voici encore une petite ode aſſez mal tournée et aſſez inſipide : c'eſt l'Apologie des bontés de DIEU. C'eſt le fruit de mon loiſir que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'eſt abuſer de ces momens précieux dont vous ſavez faire un uſage ſi merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers, et d'en faire ſouvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, et rebuterait toute perſonne raiſonnable, eſt juſtement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : Petit malheureux, tu n'as pu réuſſir juſqu'à préſent ; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité je crois me rendre *Apollon* plus favorable.

Une aimable perſonne m'inſpira dans la fleur de mes jeunes ans deux paſſions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour et l'autre la poëſie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces poſſibles, avait du goût et de la délicateſſe. Elle voulut me les communiquer. Je réuſſis aſſez en amour, mais mal en poëſie. Depuis ce temps j'ai été amoureux aſſez ſouvent, et toujours poëte. 1737.

Si vous ſavez quelque ſecret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer; ſinon je vous condamne à m'enſeigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui à ſon tour vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéreſſée, et nous ne feſons jamais de connaiſſances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent directement notre profit.

Que *Céſarion* eſt heureux ! il doit avoir paſſé des momens délicieux à Cirey. Quels plaiſirs ſurpaſſent en effet ceux de l'eſprit ! J'ai fait des efforts d'imagination ſurprenans pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'eſt aſſez vive, ni mon eſprit aſſez délié pour l'avoir pu ſuivre. Contentez-vous,

1737. Monſieur, de mes efforts, tandis qu'il me ſuffira d'avoir converſé avec vous par le miniſtère de mon ami. Je ſuis ravi des bontés que madame *du Châtelet* témoigne à *Céſarion*. Ce ſerait un titre pour eſtimer encore davantage cette dame, ſi c'était une choſe poſſible.

La ſageſſe de *Salomon* eût été bien récompenſée, ſi la reine de Saba eût reſſemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni ſage ni *Salomon*, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une perſonne auſſi accomplie que madame la Marquiſe. J'ai lieu de croire que ſa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme ſageſſe. Je me flatte que, comme vous avez la ſatisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous ſentirez quelque indulgence pour mes faibleſſes, ſi faibleſſe y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature.

D'un raiſonnement de philoſophie, je me vois inſenſiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour; et, tandis que ma métaphyſique garde le ſtyle de *Wolf*, ma morale pourrait bien reſſembler un peu à celle que *Rameau* réchauffe des ſons de ſa muſique.

Quant à l'amitié, je vous prie de me croire conſtant, me déterminant difficilement à

donner mon cœur, mais fesant des choix à ne me repentir jamais. Je fuis avec l'eftime que vous méritez plus que qui que ce foit, 1737.

Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 d'augufte.

MONSIEUR,

CÉSARION m'a tranfporté en efprit à Cirey. Il m'en fait une defcription charmante : et ce qui me ravit au poffible, c'eft qu'il m'affure que vous furpaffez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il femble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre *Céfarion* ne goûte pas des plaifirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occafion de vous parler fur un fujet qui m'intéreffe beaucoup; c'eft votre fanté. Je vous prie très-inftamment de ne pas trop travailler : les études et les travaux de l'efprit minent infiniment

1737. la ſanté du corps. Vous devez vous conſerver, mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie, d'être né contemporain d'un homme d'un mérite auſſi diſtingué que le vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait ſi je ne vous poſsède, et ſi je n'ai la ſatisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages; ils n'ont point de prix, et ne mettent aucune borne à ma reconnaiſſance. Je vous prie, Monſieur, de marquer à la divine *Emilie* toute l'eſtime que j'ai pour elle: je ſuis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à préſent vous m'enlevez le cœur.

Si j'étais envieux, je le ſerais de *Céſarion*. Je ſupporterais volontiers ſa goutte, pour avoir vu et entendu ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant ces merveilles du monde, nous les repréſente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien ſupérieur à ces maſſes de pierre qui, d'elles-mêmes, n'avaient aucune vertu. L'eſprit mâle et ſolide d'une femme, et le génie vif et univerſel, et toutefois réglé, d'un poëte, me paraiſſent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaiſſance de

ce que je vous rends juſtice. Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous témoigner mon eſtime par des marques plus réelles que des portraits. Contentez-vous de ces types, et attendez-en l'accompliſſement. Je ſuis à jamais, 1737.

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 de ſeptembre.

MONSIEUR,

Si j'écrivais à un ingrat, je ſerais obligé de lui faire comprendre, par un long verbiage, ce que c'eſt que la reconnaiſſance : heureuſement pour moi je ne ſuis pas dans ce cas. Ma lettre s'adreſſe à un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très-bien, en lui diſant ſimplement que je ſuis pénétré des obligations que je lui dois.

Céſarion, connaiſſant mon empreſſement pour tout ce qui vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, ſe réſervant à lui-même de

1737. me remettre le reſte de vos ouvrages immortels entre les mains. S'il y a quelque choſe qui me puiſſe faire redoubler l'impatience de le revoir, c'eſt le tréſor précieux dont il eſt le dépoſitaire.

Vos ouvrages ſeront conſervés comme l'étaient ceux d'*Ariſtote* par *Alexandre*. Ils ne me quitteront jamais ; et je compte de poſſéder en eux une bibliothéque entière. C'eſt le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, et qui n'a rien perdu en paſſant par vos mains.

Non, Monſieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la nouvelle Zemble, ni les déſerts arides de l'Ethiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde. Ces découvertes ſont certainement louables, et, loin de les blâmer, je les trouve dignes des ſoins de ceux qui les ont entrepriſes ; mais il me ſemble que votre façon impartiale et judicieuſe d'enviſager les choſes, m'eſt infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le divin *Ariſtote*, le ſage *Platon* et l'incomparable *Deſcartes* ont affirmé ſi légérement.

En philoſophie, ce ſont des progrès égaux, ou de ſe délivrer des préjugés, ou d'acquérir de nouvelles connaiſſances. L'un éclaire,

l'autre inftruit. Le plaifir le plus vif qu'un homme raifonnable puiffe avoir dans ce monde, eft, à mon avis, de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendais d'en faire une abondante moiffon dans votre métaphyfique : madame *du Châtelet* m'enlève ce bien déjà poffédé, d'entre les mains de mon ami. (*) 1737.

Quel fujet pour une élégie ! Cependant il en refta là, *car il avait l'ame trop bonne.* Ne vous attendez donc à aucun reproche. Je vous prie de vouloir feulement dire à la divine *Emilie*, que mon efprit fe plaint au fien des ténèbres qu'elle vous empêche de diffiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphyfique obfcure,
J'attendais, pour être éclairé,
Quelques mots de votre écriture.
De l'aftre brillant qui nous luit,
Charmante et divine Emilie,
Voulez-vous tirer tout le fruit ?
Ah ! permettez, je vous en prie,
Que, dans mon paifible réduit,
Vienne cette philofophie,
Dont certes je ferai profit.

(*) Ce traité de métaphyfique eft imprimé pour la première fois dans cette édition. Philofophie, volume I.

1737. Je ſuis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'*Oreſte* et de *Pilade*. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, juſqu'à nos jours, n'a malheureuſement exiſté que dans la fable.

Ne craignez point, Monſieur, que je trouble les douceurs de votre repos philoſophique. Si mes mains pouvaient cimenter ou raffermir les liens de votre divine union, je vous offrirais volontiers leur miniſtère. J'ai eſſuyé une eſpèce de naufrage dans ma vie : le ciel me préſerve d'en occaſionner à d'autres !

Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pourrez ſans riſque, et ſans troubler la tranquillité d'*Emilie*, ſatisfaire à ma curioſité. Ce ſerait, Monſieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites le plaiſir de m'écrire, quelques traits de votre métaphyſique, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'inſtruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le ciel vous a doué de trop de talens pour les cacher : vous devez éclairer le genre-humain ; vous n'êtes point avare de vos connaiſſances ; et je ſuis votre ami.

Mon correſpondant ruſſien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous ſouhaitez ſavoir. J'eſpère cependant vous ſatisfaire dans peu.

Certes, les prêtres ne vous choiſiront pas pour leur panégyriſte. Vos réflexions ſur le pouvoir des eccléſiaſtiques ſont très-juſtes; et, de plus, appuyées par le témoignage irrévocable de l'hiſtoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice?

1737.

Les hommes ſe ſont forgé un fantôme bizarre d'auſtérité et de vertu : ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié impoſteur et moitié ſuperſtitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur eſt pas permis d'aimer ouvertement les filles et le vin; mais l'ambition ne leur eſt pas interdite. Or l'ambition traîne ſeule après elle des crimes et des déſordres affreux.

Il me ſouvient du ſinge de la reine *Cléopâtre*, auquel on avait très-bien appris à danſer: quelqu'un s'aviſa de lui jeter des noix; et le ſinge, oubliant ſes habits, la danſe, et le rôle qu'il jouait, ſe jeta ſur les noix. Un prêtre fait le perſonnage vertueux, tant que ſon intérêt le comporte; mais à la moindre occaſion la nature perce bientôt le nuage; et les crimes et les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu, paraiſſent alors à découvert. Il eſt étonnant que la monarchie eccléſiaſtique ſoit établie ſur des fondemens ſi peu ſolides.

L'autorité des prêtres du paganiſme venait

1737. de leurs oracles trompeurs, de leurs facrifices ridicules, et de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de *Daphné* changée en laurier; des vierges enceintes par *Jupiter*, et qui accouchaient de dieux; un *Jupiter* dieu qui quitte le ciel, fon tonnerre et fa foudre, pour venir fur la terre, fous la figure d'un taureau, enlever *Europe;* la réfurrection d'*Orphée* qui triomphe des enfers; et enfin, une infinité d'autres abfurdités et de contes puérils, tout au plus capables d'amufer les enfans. Mais les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, et révéré ceux qui en étaient les défenfeurs. Ne ferait-il pas permis de difputer la raifon aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils font fi peu raifonnables?

Votre philofophie me charme. Sans doute, Monfieur, tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi fert, en effet, de favoir combien de temps vit une puce, fi les rayons du foleil entrent profondément dans la mer, de rechercher fi les huîtres ont une ame ou non?

La gaieté nous rend des dieux; l'auftérité, des diables. Cette auftérité eft une efpèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir.

Tantale dans un fleuve a foif et ne peut boire.

Sans

Sans doute que la nature, fe repentant d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde, vous a affujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiéte et m'alarme beaucoup. Je crains de perdre *folum hominem*, mon maître qui m'inftruit et me guide : je crains, avec raifon, de perdre un homme qui vaut feul plus que toute fa nation. 1737.

La nature à force de travailler devient plus habile : elle a formé votre cerveau fur tous les bons originaux qu'elle a faits en tous les fiècles. Il eft à craindre qu'elle fe contente de n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez sûr, Monfieur, que vos jours me font auffi chers et auffi précieux que les miens propres.

Ah ! fi le fort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous féparer,
Ta mort de mon trépas ferait dans peu fuivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor fe parer ;
Pour fervir l'univers, pour fervir Emilie,
Pour conferver tes jours, c'eft à moi d'expirer.

Je fuis avec une fincère amitié et avec toute l'eftime que la vertu fuprême et le mérite extorquent même aux envieux, et reçoivent en hommage des ames bien nées, Monfieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

MONSEIGNEUR,

Il eſt bien douloureux que Cirey ſoit ſi loin du trône de Remusberg. Vos bienfaits et vos ordres ſont bien long-temps en chemin. Je reçois, le 10 d'octobre, une lettre du 16 auguſte, remplie de vers et d'excellente morale, et de bonne métaphyſique, et de grands ſentimens, et d'une bonté qui enchante mon cœur. Ah! Monſeigneur, pourquoi êtes-vous prince? Pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? On aurait le bonheur de vous voir; et c'eſt le ſeul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le Dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob;* vous communiquez avec les fidelles par le miniſtère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange *Céſarion*, et il eſt trop tôt retourné vers ſon ciel: nous vous avons vu dans votre ambaſſadeur. Vous voir face à face eſt un bonheur qui ne nous eſt pas donné; c'eſt pour les élus de Remusberg.

Notre petit paradis de Cirey préfente fes très-humbles refpects à votre empyrée ; et la déeffe *Emilie* s'incline devant *Gott-Frédéric.* J'ai donc enfin reçu après mille détours, et cette belle lettre, l'ode et le troifième cahier de la métaphyfique volfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne font que rois, font incapables de répandre. 1737.

Je vous dirai fur cette métaphyfique, un peu longue, un peu trop pleine de chofes communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée et fouvent très-profonde : je vous dirai, Monfeigneur, que je n'entends goutte à l'*être fimple* de *Wolf*. Je me vois tranfporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis refpirer l'air, fur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je ferais peut-être affez hardi pour difputer contre M. *Wolf*, en le refpectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui eft, felon ce philofophe, la continuité des êtres. L'efpace pur eft étendu, et n'a pas befoin d'autres êtres pour cela. Si M. *Wolf* nie l'efpace pur, en ce cas nous fommes de deux religions différentes : qu'il refte dans la fienne, et moi dans la mienne. Je fuis tolérant ; je trouve

1737. très-bon qu'on penſe autrement que moi : car que tout ſoit plein ou non, ne m'importe ; et moi je ſuis tout plein d'eſtime pour lui.

Je ne peux finir ſur les remercîmens que je dois à votre Alteſſe royale. Vous daignez encore me promettre des mémoires ſur ce que le czar a fait pour le bien des hommes : c'eſt ce qui vous touche le plus ; c'eſt l'exemple que vous devez ſurpaſſer, et le thème que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les ſujets du czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme ; et, ſur toutes choſes, vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable, ma ſanté eſt toujours languiſſante ; mais ſi je ſouhaite de vivre, c'eſt pour être témoin de ce que vous ferez. Je déſire bien que *Lucrèce* ait tort, et que mon ame ſoit immortelle, afin d'entendre vos louanges ou là haut ou là bas, je ne ſais où ; mais ſurement, ſi j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la deviſe de notre petit feu d'artifice à Cirey, *ſpes humani generis*.

Enfin, pour comble de bienfaits, Monſeigneur, vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'eſt ainſi que *Céſar* jeune et oiſif s'occupait. Lui et *Auguſte*, et preſque tous les

bons empereurs ont fait des vers : je citerais même les mauvais princes ; mais je ne veux pas déshonorer la poësie. 1737.

Vous faites très-bien, grand prince, d'exercer auſſi dans ce genre votre génie qui s'étend à tout : puiſque vous avez fait à la langue françaiſe l'honneur de la ſavoir ſi bien, c'eſt un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie que de mettre ſes penſées en vers ; car c'eſt l'eſſence des vers de dire plus et mieux que la proſe. J'ai donc une ſeconde fois pris la liberté d'examiner très-ſcrupuleuſement votre ouvrage. J'oſe vous dire mon avis ſur les moindres choſes. Quelque parfaite connaiſſance que vous ayez de la langue françaiſe, on ne devine point par le génie certains tours, certaines façons de parler que l'uſage établit parmi nous. Il eſt impoſſible de diſtinguer quelquefois le mot qui appartient à la proſe, de celui que la poëſie ſouffre ; et celui qui eſt admis dans un genre, de celui qui n'eſt pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il eſt vrai que votre Alteſſe royale poſsède infiniment mieux le français que je ne ſais la langue latine ; mais enfin il y a toujours quelque petite virgule, quelques points ſur les *i* à mettre ; et je me charge, ſous votre bon plaiſir, de ce petit détail.

Je joins même à mes remarques ſur votre

1737. ode quelques ſtances, dans leſquelles, en ſuivant abſolument toutes vos idées, je les préſente ſous d'autres expreſſions; et je n'ai cette témérité, qu'afin que vous daigniez refondre mes ſtances, ſi vous daignez appliquer vos momens de loiſir à rendre votre ode parfaite. Je ſais que vous avez la noble ambition de ſonger à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réuſſi dans la muſique, que votre difficulté à préſent ſera d'avoir auprès de vous un muſicien qui vous ſurpaſſe. Nous venons d'exécuter ici de votre muſique. Votre portrait était au-deſſus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand Prince, pour enchanter tous les ſens! Ah! qu'on doit être heureux auprès de votre perſonne, et que M. de *Keiſerling* a bien raiſon de l'aimer! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambaſſadeur par le prince, et du prince par l'ambaſſadeur. Enfin, Monſeigneur, les autres princes n'auront que des ſujets, et vous n'aurez que des amis. C'eſt en quoi ſurtout vous excellez.

Je vois que le bonheur eſt rarement pur. Votre Alteſſe royale m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un ſage; et vous voyez que le chemin eſt bien long pour me faire parvenir ces tréſors. M. *du Breuil* remet les paquets à un ami qui a des

correſpondances, et cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide et impatient. Je ſuis comme les courtiſans, inſatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, Monſeigneur, eſſayer de la voie de M. *Thiriot?* Il me remettra les paquets par une voie sûre de Paris à Cirey. 1737.

Recevez, Monſeigneur, avec votre bonté ordinaire les ſincères proteſtations du reſpect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'eſtime et de la paſſion, enfin, de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 24 octobre.

MONSEIGNEUR,

L'ADMIRATION, le reſpect, la reconnaiſſance; ſouffrez que je diſe encore le tendre attachement pour votre Alteſſe royale, ont dicté toutes mes lettres, et ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui ſe mêler à ces ſentimens. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme auſſi attaché que moi

1737. à votre Alteſſe royale. Cet extrait parlera mieux que tout ce que je pourrais dire. (1)

Comme je n'ai aucune connaiſſance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. *Thiriot*, je ne peux que montrer ici à votre Alteſſe royale l'accablement où je ſuis. Vous voyez les choſes de plus près, Monſeigneur, et vous ſeul pouvez ſavoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura ſauvé le coupable, que d'ailleurs ſon obſcurité et ſa baſſeſſe mettent ſans doute en ſureté. Peut-être le roi votre père ignore-t-il cette ſottiſe; rarement les injures de la canaille parviennent-elles juſqu'aux oreilles des rois; et, ſi elles ſe font entendre, c'eſt un bourdonnement d'inſectes, qui eſt preſque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obſcur peut bien faire une ſatire puniſſable; mais il ne peut offenſer un ſouverain. Quand un miſérable eſt aſſez fou pour oſer faire un libelle contre un roi; ce n'eſt pas le roi qu'il outrage, c'eſt uniquement le nom de celui ſous lequel il ſe cache

(1) Comme la diviſion du prince royal et du roi avait éclaté, il était tout ſimple que les ennemis de M. de *Voltaire* l'accuſaſſent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à M. de *Voltaire*.

pour

pour donner cours à ſon libelle. La clémence du roi votre père peut pardonner au ſatirique : mais ſa juſtice ne laiſſerait pas en paix le calomniateur, s'il était connu. 1737.

Pour moi, Monſeigneur, j'avoue que je ſuis auſſi ſenſiblement affligé que ſi on m'accuſait d'avoir manqué perſonnellement à votre Alteſſe royale ; et n'eſt-ce pas en effet s'attaquer à votre propre perſonne, que de manquer de reſpect au roi ? Peut-être la choſe dont je vous parle eſt inconnue ; peut-être, ſi elle a été connue, elle a déjà le ſort de tout mauvais libelle, d'être oublié bien vîte. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne ſonge au reſte, Monſeigneur, dans les momens de relâche que me donne ma mauvaiſe ſanté, qu'à me rendre un peu moins indigne de vos bontés, en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez, et que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène votre Alteſſe royale comme le modèle de la vie privée ; mais, ſi jamais vous étiez ſur le trône, les rois devraient faire alors ce que nous feſons à préſent, nous autres petits particuliers, prendre exemple de vous.

Madame la marquiſe *du Châtelet* eſt auſſi ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir qu'elle en

1737. eſt digne. Son ame penſe en tout comme la vôtre. Nous étions faits pour être vos ſujets. Je ſuis perſuadé que ſi vous regardiez bien dans vos titres, vous verriez que le marquiſat de Cirey eſt une ancienne dépendance du Brandebourg : cela eſt plus sûr que la fondation de Remusberg par *Remus*.

Nous ſommes toujours incertains ſi le paquet d'octobre, pour votre Alteſſe royale, et celui pour votre aimable ambaſſadeur, ſont parvenus à votre adreſſe.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect, et avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre, &c.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, octobre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la dernière lettre dont votre Alteſſe royale m'a honoré, en date du 27 ſeptembre. Je ſuis fort en peine de ſavoir ſi mon dernier paquet, et celui qui était deſtiné pour M. de *Keiſerling* ſont parvenus à leur adreſſe : ces paquets étaient du commencement du mois d'auguſte.

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphyſiques : 1737.
je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre ſur la liberté. Votre Alteſſe royale y verra au moins de la bonne foi, ſi elle y trouve de l'ignorance; et plût à Dieu que tous les ignorans fuſſent au moins ſincères !

Peut-être l'humanité, qui eſt le principe de toutes mes penſées, m'a ſéduit dans cet ouvrage : peut-être l'idée où je ſuis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu ; qu'il ne faudrait ni peine ni récompenſe; que la ſociété ſerait, ſurtout chez les philoſophes, un commerce de méchanceté et d'hypocriſie, ſi l'homme n'avait pas une liberté pleine et abſolue : peut-être, dis-je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais ſi vous trouvez des erreurs dans mes penſées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma métaphyſique à la morale. J'ai examiné ſincèrement, et avec toute l'attention dont je ſuis capable, ſi je peux avoir quelques notions de l'ame humaine; et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches eſt l'ignorance. Je trouve qu'il en eſt de ce principe penſant, libre, agiſſant, à peu-près comme de DIEU même : ma raiſon me dit que DIEU exiſte ;

1737. mais cette même raifon me dit que je ne puis favoir ce qu'il eft. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'eft que notre ame? nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles. Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a jamais écrit fur l'ame, ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette ame pour deviner fon efpèce, eft de tâcher au moins de la régler; c'eft le reffort de notre horloge. Toutes les belles idées de *Defcartes*, fur l'élafticité, ne m'apprennent point la nature de ce reffort; j'ignore encore la caufe de l'élafticité : cependant je monte ma pendule, et elle va tant bien que mal.

C'eft l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il foit compofé, il faut voir s'il y a en effet du vice et de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle fociété vivant fous telles lois, mais pour tout le genre-humain; pour vous, Monfeigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur chinois, et pour le fauvage de l'Amérique. *Locke*, le plus fage métaphyficien que je connaiffe, femble, en combattant avec raifon les idées innées, penfer qu'il n'y a aucun

principe universel de morale. J'ose combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens avec lui qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il suit évidemment qu'il n'y a aucune proposition de morale innée dans notre ame : mais de ce que nous ne sommes pas nés avec de la barbe, s'ensuit-il que nous ne soyons pas nés? Nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge, nous ne naissons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'est ainsi que personne n'apporte en naissant l'idée qu'il faut être juste; mais DIEU a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité. 1737.

Il me paraît évident que DIEU a voulu que nous vivions en société, comme il a donné aux abeilles un instinct et des instrumens propres à faire le miel. Notre société ne pouvant subsister sans les idées du juste et de l'injuste, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il est vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juste aux mêmes notions : ce qui est crime en Europe sera vertu en Asie; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France : mais

1737. DIEU a tellement façonné les Allemands et les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les ſociétés n'auront donc pas les mêmes lois, mais aucune ſociété ne ſera ſans lois. Voilà donc certainement le bien de la ſociété établi par tous les hommes, depuis Pékin juſqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu : ce qui ſera utile à la ſociété, ſera donc bon par tout pays. Cette ſeule idée concilie tout d'un coup toutes les contradictions qui paraiſſent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone ; mais pourquoi? parce que les biens y étaient communs ; et que voler un avare qui gardait pour lui ſeul ce que la loi donnait au public, était ſervir la ſociété.

Il y a, dit-on, des ſauvages qui mangent des hommes, et qui croient bien faire : je réponds que ces ſauvages ont la même idée que nous du juſte et de l'injuſte. Ils font la guerre comme nous par fureur et par paſſion ; on voit par-tout commettre les mêmes crimes : manger ſes ennemis n'eſt qu'une cérémonie de plus. Le mal n'eſt pas de les mettre à la broche ; le mal eſt de les tuer : et j'oſe aſſurer qu'il n'y a point de ſauvage qui croye bien faire en égorgeant ſon ami. J'ai vu quatre ſauvages de la Louiſiane qu'on amena en France, en 1723. Il y avait parmi eux une femme

d'une humeur fort douce. Je lui demandai, par interprète, ſi elle avait mangé quelquefois de la chair de ſes ennemis, et ſi elle y avait pris goût : elle me répondit que oui : je lui demandai ſi elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ſes compatriotes pour le manger ; elle me répondit en frémiſſant, et avec une horreur viſible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oſer dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il ſoit permis de manquer à ſa parole. Je ſuis bien fondé à croire que DIEU ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne ſe voir que deux à deux très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque eſpèce a les inſtrumens néceſſaires pour les ouvrages qu'il doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en ſociété ; de même qu'il a reçu un eſtomac pour digérer, des yeux pour voir, une ame pour juger.

1737.

Mettez deux hommes ſur la terre, ils n'appelleront bon, vertueux et juſte, que ce qui ſera bon pour eux deux. Mettez-en quatre ; il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre ; et ſi l'un des quatre mange le ſouper de ſon compagnon, ou le bat, ou le tue, il ſoulève ſurement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire

1737. de tout l'univers. Voilà, Monſeigneur, à peu-près le plan ſur lequel j'ai écrit cette métaphyſique morale ; mais, quand il s'agit de vertu, eſt-ce à moi à en parler devant vous ?

Les vertus ſont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux ;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Eſt un bien faible avantage.
C'eſt l'homme en vous, c'eſt le ſage
Qui m'aſſervit ſous ſa loi.
Ah ! ſi vous n'étiez que roi,
Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand Prince; car votre ame eſt le tribunal où mes jugemens reſſortiſſent. Que votre Alteſſe royale me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le *Salomon* du Nord ! mais j'ai bien peur de n'être pas ſi heureux que le bon vieillard *Siméon*. Nous ne paſſons point devant votre portrait ſans dire notre hymne qui commence :

Eſpérons le bonheur du monde.

J'attends votre déciſion ſur l'Hiſtoire de *Louis XIV*, et ſur les Elémens de la philoſophie de *Newton ;* ſi mes tributs ont été reçus

avec bonté, j'eſpère que j'aurai des inſtructions pour récompenſe. 1737.

J'oſe ſupplier votre Alteſſe royale de daigner m'envoyer, par une voie sûre (et je crois que celle de M. *Thiriot* l'eſt), les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre ſur le czar. Cependant je ne renonce point aux vers ; je les aime plus que jamais, Monſeigneur, puiſque vous en faites. J'eſpère envoyer bientôt quelque choſe qu'on pourra repréſenter ſur le théâtre de Remusberg. Je ſuis indigné qu'on ait pu préſenter à votre Alteſſe royale le miſérable manuſcrit de l'Enfant prodigue qui eſt entre vos mains ; cela reſſemble à ma pièce comme un ſinge reſſemble à un homme. Je ne ſais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me juſtifier.

Je n'ai point de termes pour remercier votre Alteſſe royale de ſes bontés. Avec quelle généroſité, j'ai penſé dire avec quelle tendreſſe, elle daigne s'intéreſſer à moi. Vous m'écrivez ce qu'*Horace* diſait à *Mecenas*, et vous êtes le *Mecenas* et l'*Horace*. Madame la marquiſe *du Châtelet* qui partage mon admiration pour votre perſonne, et à qui vous donnez la permiſſion de joindre ſes reſpects aux miens, uſe de cette liberté. Je ſuis avec le reſpect le plus profond, et la plus tendre reconnaiſſance, &c.

1737.

SUR LA LIBERTÉ.

La queſtion de la liberté eſt la plus intéreſſante que nous puiſſions examiner, puiſque l'on peut dire que de cette ſeule queſtion dépend toute la morale. Un auſſi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon ſujet pour entrer dans cette diſcuſſion, et pour mettre ici ſous les yeux du lecteur, les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puiſſe juger lui-même de leur ſolidité.

Je ſais que la liberté a d'illuſtres adverſaires. Je ſais que l'on fait contre elle des raiſonnemens qui peuvent d'abord ſéduire ; mais ce ſont ces raiſons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter.

On a tant obſcurci cette matière, qu'il eſt abſolument indiſpenſable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler et ſe faire entendre.

J'appelle liberté le pouvoir de penſer à une choſe ou de n'y pas penſer, de ſe mouvoir ou de ne ſe mouvoir pas, conformément au choix de ſon propre eſprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté ſe réduiſent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre.

Leur première objection tend à infirmer

le témoignage de notre conſcience, et du ſentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'eſt que faute d'attention ſur ce qui ſe paſſe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce ſentiment intime de liberté; et que lorſque nous feſons une attention réfléchie ſur les cauſes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles ſont toujours déterminées néceſſairement. 1737.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvemens dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du ſang, le battement de cœur, &c. ſouvent auſſi la colère, ou quelque autre paſſion violente nous emporte loin de nous, et nous fait faire des actions que notre raiſon déſapprouve. Tant de chaînes viſibles dont nous ſommes accablés prouvent, ſelon eux, que nous ſommes liés de même dans tout le reſte.

L'homme, diſent-ils, eſt tantôt emporté avec une rapidité et des ſecouſſes dont il ſent l'agitation et la violence. Tantôt il eſt mené par un mouvement paiſible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'eſt plus maître. C'eſt un eſclave qui ne ſent pas toujours le poids et la flétriſſure de ſes fers, mais qui n'en eſt pas moins eſclave.

Ce raiſonnement eſt tout ſemblable à celui-ci : les hommes ſont quelquefois malades,

1737. donc ils n'ont jamais de ſanté. Or qui ne voit pas, au contraire, que ſentir ſa maladie et ſon eſclavage, c'eſt une preuve qu'on a été ſain et libre?

Dans l'ivreſſe, dans l'emportement d'une paſſion violente, dans un dérangement d'organes, &c. notre liberté n'eſt plus obéie par nos ſens; et nous ne ſommes pas plus libres alors d'uſer de notre liberté, que nous ne le ſerions de mouvoir un bras ſur lequel nous aurions une paralyſie.

La liberté, dans l'homme, eſt la ſanté de l'ame. Peu de gens ont cette ſanté entière et inaltérable. Notre liberté eſt faible et bornée comme toutes nos autres facultés: nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et à maîtriſer nos paſſions; et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raiſon ſouveraine de tous nos déſirs; et il y aura toujours dans notre ame, comme dans notre corps, des mouvemens involontaires: car nous ne ſommes ni ſages, ni libres, ni ſains, que dans un très-petit degré.

Je ſais que l'on peut, à toute force, abuſer de ſa raiſon pour conteſter la liberté aux animaux, et les concevoir comme des machines, qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volontés,

quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je fais qu'on peut forger des fyftêmes, c'eft-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger foi-même, il faut bien avouer, fi l'on eft de bonne foi, que nous avons une volonté ; que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre efprit à certaines penfées, de fufpendre nos défirs, &c. 1737.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre fentiment intérieur nous affure que nous fommes libres ; et je ne crains point d'affurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de fa propre liberté, et dont la confcience ne s'élève contre le fentiment artificiel par lequel ils veulent fe perfuader qu'ils font néceffités dans toutes leurs actions. Auffi ne fe contentent-ils pas de nier ce fentiment intime de la liberté ; mais ils vont encore plus loin : Quand on vous accorderait, difent-ils, que vous avez le fentiment intérieur, que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore. Car notre fentiment nous trompe fur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent fur la grandeur du foleil, lorfqu'ils nous font juger que le difque de cet aftre eft environ large de deux pieds, quoique fon diamètre foit réellement à celui de la terre comme cent eft à un.

1737. Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez ſont fort différens. Je ne puis et ne dois voir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur, et en raiſon renverſée du carré de l'éloignement. Telles ſont les lois mathématiques de l'optique, et telle eſt la nature de nos organes, que ſi ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle du ſoleil, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre; et cette vue, loin de m'être utile, me ferait nuiſible. Il en eſt de même des ſens de l'ouïe et de l'odorat. Je n'ai et ne puis avoir ces ſenſations plus ou moins fortes (toutes choſes d'ailleurs égales) que ſuivant que les corps ſonores ou odoriférans ſont plus ou moins près de moi. Ainſi DIEU ne m'a point trompé, en me feſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à ſa diſtance. Mais ſi je croyais être libre, et que je ne le fuſſe point, il faudrait que DIEU m'eût créé exprès pour me tromper; car nos actions nous paraiſſent libres, préciſément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient ſi nous l'étions véritablement.

Il ne reſte donc à ceux qui ſoutiennent la négative, qu'une ſimple poſſibilité que nous ſoyons faits de manière que nous ſoyons toujours invinciblement trompés ſur notre liberté; encore cette poſſibilité n'eſt-elle fondée

1737.

que ſur une abſurdité, puiſqu'il ne réſulterait de cette illuſion perpétuelle que DIEU nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Etre ſuprême indigne de ſa ſageſſe infinie.

Qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à ce DIEU : car ce DIEU étant une fois prouvé, comme il l'eſt invinciblement, il eſt certain qu'il eſt l'auteur de ma liberté ſi je ſuis libre ; et qu'il eſt l'auteur de mon erreur ſi, ayant fait de moi un être purement paſſif, il m'a donné le ſentiment irréſiſtible d'une liberté qu'il m'a refuſée.

Ce ſentiment intérieur que nous avons de notre liberté eſt ſi fort, qu'il ne faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonſtration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous ſoyons libres. Or certainement il n'y a point de telles démonſtrations.

Joignez à toutes ces raiſons qui détruiſent les objections des fataliſtes, qu'ils ſont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur conduite : car on aura beau faire les raiſonnemens les plus ſpécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme ſi nous étions libres, tant le ſentiment intérieur de notre liberté eſt profondément gravé dans notre ame ; et tant il a, malgré nos préjugés, d'influence ſur nos actions.

1737. Forcées dans ce retranchement, les personnes qui nient la liberté continuent et disent : Tout ce dont ce sentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous assure, c'est que les mouvemens de notre corps et les pensées de notre esprit obéissent à notre volonté ; mais cette volonté elle-même, est toujours déterminée nécessairement par les choses que notre entendement juge être les meilleures, de même qu'une balance est toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de sensation que de réflexion, se présentent à vous, soit que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas ; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées se présentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher et l'idée de vous promener ; il faut absolument que vous vouliez l'une de ces deux choses, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez surement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile et convenable : or votre

entendement

entendement ne peut juger bon et convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les chofes, et ces différences déterminent néceffairement votre jugement ; car il vous ferait impoffible de choifir entre deux chofes indifcernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions font néceffaires, puifque par votre aveu même, vous agiffez toujours conformément à votre volonté ; et que je viens de vous prouver, 1°. que votre volonté eft néceffairement déterminée par le jugement de votre entendement ; 2°. que ce jugement dépend de la nature de vos idées ; et enfin 3°. que vos idées ne dépendent point de vous. 1737.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force, a plufieurs branches, il y a auffi plufieurs réponfes.

1°. Quand on dit que nous ne fommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté ; car la liberté confifte à agir ou ne pas agir, et non pas à vouloir et à ne vouloir pas.

2°. Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel ; l'entendement détermine la volonté, &c. Ce raifonnement n'eft fondé que fur ce qu'on

1737. fait, ſans s'en apercevoir, autant de petits êtres de la volonté et de l'entendement, leſquels on ſuppoſe agir l'un ſur l'autre, et déterminer enſuite nos actions. Mais c'eſt une mépriſe qui n'a beſoin que d'être aperçue pour être rectifiée; car on ſent aiſément que vouloir, juger, &c. ne ſont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, et juger qu'une choſe eſt vraie et raiſonnable, lorſqu'on voit qu'elle l'eſt effectivement; ce n'eſt point une action, mais une ſimple paſſion: car ce n'eſt en effet que ſentir ce que nous ſentons, et voir ce que nous voyons; et il n'y a aucune liaiſon entre l'approbation et l'action, entre ce qui eſt paſſif et ce qui eſt actif.

3°. Les différences des choſes déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne conſidère pas que la liberté d'indifférence, avant le dictamen de l'entendement, eſt une véritable contradiction dans les choſes qui ont des différences réelles entre elles: car, ſelon cette belle définition de la liberté, les idiots, les imbécilles, les animaux mêmes, feraient plus libres que nous; et nous le ſerions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous apercevrions moins les différences des choſes; c'eſt-à-dire, à proportion que nous ſerions plus imbécilles, ce qui eſt abſurde.

Si c'eſt cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre.. La liberté d'indifférence, dans les choſes diſcernables, n'eſt donc pas réellement une liberté. 1737.

A l'égard du pouvoir de choiſir entre des choſes parfaitement ſemblables, comme nous n'en connaiſſons point, il eſt difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne ſais même ſi ce pouvoir ſerait une perfection ; mais ce qui eſt bien certain, c'eſt que le pouvoir ſoi-mouvant, ſeule et véritable ſource de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indiſcernabilité de deux objets : or, tant que l'homme aura ce pouvoir ſoi-mouvant, l'homme ſera libre.

4°. Quant à ce que notre volonté eſt toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds ; la volonté, c'eſt-à-dire, la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'eſt-là le ſens de ce mot dans l'objection dont il s'agit ; la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence ſur le pouvoir ſoi-mouvant en quoi conſiſte la liberté. Ainſi la volonté n'eſt jamais la cauſe de nos actions, quoiqu'elle en ſoit l'occaſion ; car une notion abſtraite ne peut avoir aucune influence phyſique ſur le pouvoir ſoi-mouvant qui réſide dans l'homme ; et ce pouvoir eſt

1737. exactement le même, avant et après le dernier jugement de l'entendement.

Il eſt vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on ſuppoſe ſage faſſe une folie, et que par conſéquent il préfèrera ſurement ce que ſon entendement jugera être le meilleur; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction phyſique ; car la néceſſité phyſique et la néceſſité morale ſont deux choſes qu'il faut diſtinguer avec ſoin. La première eſt toujours abſolue ; mais la ſeconde n'eſt jamais que contingente ; et cette néceſſité morale eſt très-compatible avec la liberté naturelle et phyſique la plus parfaite.

Le pouvoir phyſique d'agir eſt donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que ſoit l'uſage qu'il en fait, et la privation de ce pouvoir ſuffirait ſeule pour le rendre un être purement paſſif, malgré ſon intelligence ; car une pierre que je jette n'en ſerait pas moins un être paſſif, quoiqu'elle eût le ſentiment intérieur du mouvement que je lui donne et lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le meilleur, c'eſt une auſſi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de ſuſpendre nos déſirs et d'examiner ce qui nous ſemble le

meilleur, afin de pouvoir le choiſir : voilà
une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir 1737.
enſuite conformément à ce choix ; voilà ce
qui rend cette liberté pleine et entière ; et
c'eſt en feſant un mauvais uſage de ce pouvoir
que nous avons de ſuſpendre nos déſirs, et
en ſe déterminant trop promptement, que
l'on fait tant de fautes.

Plus nos déterminations ſont fondées ſur de bonnes raiſons, plus nous approchons de la perfection ; et c'eſt cette perfection, dans un degré plus éminent, qui caractériſe la liberté des êtres plus parfaits que nous, et celle de DIEU même.

Car, que l'on y prenne bien garde, DIEU ne peut être libre que de cette façon. La néceſſité morale de faire toujours le meilleur, eſt même d'autant plus grande dans DIEU, que ſon être infiniment parfait eſt au-deſſus du nôtre. La véritable et la ſeule liberté eſt donc le pouvoir de faire ce que l'on choiſit de faire ; et toutes les objections que l'on fait contre cette eſpèce de liberté, détruiſent également celle de DIEU et celle de l'homme ; et par conſéquent, s'il s'enſuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que ſa volonté eſt toujours déterminée par les choſes que ſon entendement juge être les meilleures, il s'enſuivrait auſſi que DIEU ne ſerait point libre, et que

1737. tout ferait effet fans caufe dans l'univers, ce qui eft abfurde.

Les perfonnes, s'il y en a, qui ofent douter de la liberté de DIEU, fe fondent fur ces argumens : DIEU étant infiniment fage, eft forcé, par une néceffité de nature, à vouloir toujours le meilleur; donc toutes fes actions font néceffaires. Il y a trois réponfes à cet argument. 1°. Il faudrait commencer par établir ce que c'eft que le meilleur par rapport à DIEU, et antécédemment à fa volonté ; ce qui peut-être ne ferait pas aifé.

Cet argument fe réduit donc à dire, que DIEU eft néceffité à faire ce qui lui femble le meilleur, c'eft-à-dire, à faire fa volonté : or je demande s'il y a une autre forte de liberté; et fi faire ce que l'on veut et ce que l'on juge le plus avantageux, ce qui plaît enfin, n'eft pas précifément être libre ? 2°. Cette néceffité de faire toujours le meilleur, ne peut jamais être qu'une néceffité morale : or une néceffité morale n'eft pas une néceffité abfolue. 3°. Enfin, quoiqu'il foit impoffible à DIEU, d'une impoffibilité morale, de déroger à fes attributs moraux, la néceffité de faire toujours le meilleur, qui en eft une fuite néceffaire, ne détruit pas plus fa liberté que la néceffité d'être préfent par-tout, éternel, immenfe, &c.

L'homme eft donc, par fa qualité d'être

intelligent, dans la néceſſité de vouloir ce que ſon jugement lui préſente être le meilleur. 1737.
S'il en était autrement, il faudrait qu'il fût ſoumis à la détermination de quelque autre que lui-même, et il ne ſerait plus libre; car vouloir ce qui ne ſerait pas plaiſir, eſt une véritable contradiction; et faire ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait plaiſir, c'eſt être libre. A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre, qu'en tant qu'il eſt capable de faire ce qui lui plaît; et tant que l'homme a cette liberté, il eſt auſſi libre qu'il eſt poſſible à la liberté de le rendre libre, pour me ſervir des termes de M. *Locke*. Enfin l'*Achille* des ennemis de la liberté eſt cet argument-ci: DIEU eſt omni-ſcient; le préſent, l'avenir, le paſſé ſont également préſens à ſes yeux: or, ſi DIEU ſait tout ce que je dois faire, il faut abſolument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu: donc nos actions ne ſont pas libres; car ſi quelques-unes des choſes futures étaient contingentes ou incertaines; ſi elles dépendaient de la liberté de l'homme; en un mot, ſi elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, DIEU ne les pourrait pas prévoir. Il ne ſerait donc pas omni-ſcient.

Il y a pluſieurs réponſes à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1°. La préſcience de DIEU n'a aucune influence ſur la manière de

1737. l'exiſtence des choſes. Cette préſcience ne donne pas aux choſes plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de préſcience; et ſi l'on ne trouve pas d'autres raiſons, la ſeule conſidération de la certitude de la préſcience divine, ne ſerait pas capable de détruire cette liberté; car la préſcience de DIEU n'eſt pas la cauſe de l'exiſtence des choſes, mais elle eſt elle-même fondée ſur leur exiſtence. Tout ce qui exiſte aujourd'hui ne peut pas ne point exiſter pendant qu'il exiſte; et il était hier et de toute éternité auſſi certainement vrai que les choſes qui exiſtent aujourd'hui devaient exiſter, qu'il eſt maintenant certain que ces choſes exiſtent.

2°. La ſimple préſcience d'une action, avant qu'elle ſoit faite, ne diffère en rien de la connaiſſance qu'on en a après qu'elle eſt faite. Ainſi la préſcience ne change rien à la certitude d'événement. Car, ſuppoſé pour un moment que l'homme ſoit libre, et que ſes actions ne puiſſent être prévues, n'y aura-t-il pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des choſes; et malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier et de toute éternité une auſſi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui qu'il y en a actuellement que je fais cette action? Ainſi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière dont

dont la préſcience de DIEU s'accorde avec notre liberté, comme cette préſcience ne renferme qu'une certitude d'événement qui ſe trouverait toujours dans les choſes, quand même elles ne ſeraient pas prévues; il eſt évident qu'elle ne renferme aucune néceſſité, et qu'elle ne détruit point la poſſibilité de la liberté.

1737.

La préſcience de DIEU eſt préciſément la même choſe que ſa connaiſſance. Ainſi, de même que ſa connaiſſance n'influe en rien ſur les choſes qui ſont actuellement, de même ſa préſcience n'a aucune influence ſur celles qui ſont à venir; et ſi la liberté eſt poſſible d'ailleurs, le pouvoir qu'a DIEU de juger infailliblement des événemens libres, ne peut les faire devenir néceſſaires, puiſqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre et néceſſaire en même temps.

3°. Il ne nous eſt pas poſſible, à la vérité, de concevoir comment DIEU peut prévoir les choſes futures, à moins de ſuppoſer une chaîne de cauſes néceſſaires: car de dire avec les ſcolaſtiques que tout eſt préſent à DIEU, non pas, à la vérité, dans ſa propre meſure, mais dans une autre meſure, *non in menſurâ propriâ, ſed in menſurâ alienâ*, ce ſerait mêler du comique à la queſtion la plus importante que les hommes puiſſent agiter. Il vaut beau-

1737. coup mieux avouer que les difficultés que nous trouvons à concilier la préſcience de DIEU avec notre liberté, viennent de notre ignorance ſur les attributs de DIEU, et non pas de l'impoſſibilité abſolue qu'il y a entre la préſcience de DIEU et notre liberté; car l'accord de la préſcience avec notre liberté n'eſt pas plus incompréhenſible pour nous que ſon ubiquité, ſa durée infinie déjà écoulée, ſa durée infinie à venir, et tant de choſes qu'il nous ſera toujours impoſſible de nier et de connaître. Les attributs infinis de l'Etre ſuprême ſont des abymes où nos faibles lumières s'anéantiſſent. Nous ne ſavons et nous ne pouvons ſavoir quel rapport il y a entre la préſcience du Créateur et la liberté de la créature; et comme dit le grand *Newton*: ,, *Ut cæcus ideam non habet colorum*, *ſic nos* ,, *ideam non habemus modorum quibus Deus* ,, *ſapientiſſimus ſentit et intelligit omnia*; ,, ce qui veut dire en français: ,, De même que ,, les aveugles n'ont aucune idée des couleurs, ,, ainſi nous ne pouvons comprendre la façon ,, dont l'Etre infiniment ſage voit et connaît ,, toutes choſes ,,.

4°. Je demanderais de plus à ceux qui, ſur la conſidération de la préſcience divine, nient la liberté de l'homme, ſi DIEU a pu créer des créatures libres. Il faut bien qu'ils répondent

qu'il l'a pu; car DIEU peut tout, hors les contradictions; et il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'exiſtence néceſſaire de l'indépendance abſolue eſt attachée, dont la communication implique contradiction. Or la liberté n'eſt certainement pas dans ce cas: car, ſi cela était, il ferait impoſſible que nous nous cruſſions libres, comme il l'eſt que nous nous croyons infinis, tout-puiſſans, &c. Il faut donc avouer que DIEU a pu créer des choſes libres, ou dire qu'il n'eſt pas tout-puiſſant, ce que, je crois, perſonne ne dira. Si donc DIEU a pu créer des êtres libres, on peut ſuppoſer qu'il l'a fait; et ſi créer des êtres libres et prévoir leurs déterminations était une contradiction, pourquoi DIEU, en créant des êtres libres, n'aurait-il pas pu ignorer l'uſage qu'ils feraient de la liberté qu'il leur a donnée? Ce n'eſt pas limiter la puiſſance divine, que de la borner aux ſeules contradictions. Or, créer des créatures libres, et gêner de quelque façon que ce puiſſe être leurs déterminations, c'eſt une contradiction dans les termes; car c'eſt créer des créatures libres et non libres en même temps. Ainſi il s'enſuit néceſſairement du pouvoir que DIEU a de créer des êtres libres, que, s'il a créé de tels êtres, ſa préſcience ne détruit point leur liberté, ou bien qu'il ne prévoit

1737.

1737. pas leurs actions; et celui qui, fur cette fuppofition, nierait la préfcience de DIEU ne nierait pas plus fa toute-fcience, que celui qui dirait que DIEU ne peut pas faire ce qui implique contradiction, ne nierait fa toute-puiffance.

Mais nous ne fommes pas réduits à faire cette fuppofition; car il n'eft pas néceffaire que je comprenne la façon dont la préfcience divine et la liberté de l'homme s'accordent, pour admettre l'une et l'autre. Il me fuffit d'être affuré que je fuis libre, et que DIEU prévoit tout ce qui doit arriver; car alors je fuis obligé de conclure que fon omni-fcience et fa préfcience ne gênent point ma liberté, quoique je ne puiffe point concevoir comme cela fe fait; de même que lorfque je me fuis prouvé un Dieu, je fuis obligé d'admettre la création *ex nihilo*, quoiqu'il me foit impoffible de la concevoir.

5°. Cet argument de la préfcience de DIEU, s'il avait quelque force contre la liberté de l'homme, détruirait encore également celle de DIEU; car fi DIEU prévoit tout ce qui arrivera, il n'eft donc pas en fon pouvoir de ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or il a été démontré ci-deffus que DIEU eft libre; la liberté eft donc poffible; DIEU a donc pu donner à fes créatures une petite portion de

liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans DIEU est le pouvoir de penser toujours tout ce qui lui plaît, et de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de DIEU à l'homme, est le pouvoir faible et limité d'opérer certains mouvemens, et de s'appliquer à quelques pensées. La liberté des enfans qui ne réfléchissent jamais, consiste seulement à vouloir et à opérer certains mouvemens. Si nous étions toujours libres, nous serions semblables à DIEU. Contentons-nous donc d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature : mais parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

1737.

LETTRE XXXII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 13 de novembre.

MONSIEUR,

Je vous avoue qu'il n'est rien de plus trompeur que de juger des hommes sur leur réputation : l'histoire du czar, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince,

1737. m'avait fait avancer. Il vous paraîtra, dans cette hiſtoire, bien différent de ce qu'il eſt dans votre imagination ; et c'eſt, ſi je peux m'exprimer ainſi, un homme de moins dans le monde réel.

Un concours de circonſtances heureuſes, des événemens favorables, et l'ignorance des étrangers, ont fait du czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel perſonne ne s'eſt aviſé de douter. Un ſage hiſtorien, en partie témoin de ſa vie, lève un voile indiſcret, et nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes, et avec peu de vertus. Ce n'eſt plus cet eſprit univerſel qui conçoit tout, et qui veut tout approfondir ; mais c'eſt un homme gouverné par des fantaiſies aſſez nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir : ce n'eſt plus ce guerrier intrépide qui ne craint et ne connaît aucun péril, mais un prince lâche, timide, et que ſa brutalité abandonne dans les dangers. Cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ſes ſujets ; un homme, enfin, qui a pouſſé le deſpotiſme auſſi loin qu'un ſouverain puiſſe le pouſſer, et dont la fortune a tenu lieu de ſageſſe : d'ailleurs, grand mécanicien, laborieux, induſtrieux, et prêt à tout ſacrifier à ſa curioſité.

Tel vous paraîtra, dans ces mémoires, le

czar *Pierre I*. Et, quoiqu'on ſoit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de ſe le repréſenter ainſi dépouillé de ſes grandes qualités, il eſt cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne ſoit pleinement en état de prouver. 1737.

On peut conclure de là, qu'on ne ſaurait être aſſez ſur ſes gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu *Pompée* avec des yeux d'admiration dans l'Hiſtoire romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connaître par les lettres de *Cicéron*. C'eſt proprement de la faveur des hiſtoriens que dépend la réputation des princes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce ſiècle en faveur du czar, et leur imagination a eu la généroſité d'ajouter à ſon portrait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il ſe peut qu'*Alexandre* n'ait été qu'un brigand fameux. *Quinte-Curce* a cependant trouvé le moyen, ſoit pour abuſer de la crédulité des peuples, ſoit pour étaler l'élégance de ſon ſtyle, de le faire paſſer, dans l'eſprit de tous les ſiècles, pour un des plus grands hommes que jamais la terre ait portés. Combien d'exemples ne fourniſſent pas les hiſtoriens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes? Mais s'ils ont

donné des exemples de leur bienveillance,
1737. l'hiſtoire nous en fournit auſſi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les différens caractères attribués à *Julien*, ſurnommé l'*apoſtat*. La haine, la fureur, la rage de vos ſaints évêques, l'ont défiguré de façon qu'à peine ſes traits ſont reconnaiſſables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des ſiècles entiers ont eu ce prince en horreur; tant le témoignage de ces impoſteurs a fait impreſſion ſur ces eſprits. Enfin, un ſage eſt venu qui, s'apercevant de l'artifice des moines hiſtoriens, rend ſes vertus à l'empereur *Julien*, et confond la calomnie des pères de votre Egliſe.

Toutes les actions des hommes ſont ſujettes à des interprétations différentes. On peut répandre du venin ſur les bonnes, et donner aux mauvaiſes un tour qui les rende excuſables et même louables : et c'eſt la partialité ou l'impartialité de l'hiſtorien, qui décide le jugement du public et de la poſtérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amaſſer de plus curieux ſur l'hiſtoire que vous m'avez demandée : ces mémoires contiennent des faits auſſi rares qu'inconnus : ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir ſans moi ; et j'aurai le même mérite,

relativement à votre ouvrage, que celui qui fournit de bons matériaux à un architecte fameux. 1737.

Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable *Emilie*. J'ai confacré ma mufe en travaillant pour elle. Je lui demande une critique févère pour récompenfe de mes peines : et fi j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieufe ; femblable à ces illuftres malheureux que leurs fottifes ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loifir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey. N'alarmez pas mon amitié en vain par les craintes où je fuis pour votre fanté. Dites-moi, du moins, je vis, je refpire. Vous me devez ces petits foins plus qu'à perfonne, puifque peu de perfonnes peuvent avoir pour vous autant d'eftime que j'en ai ; et que quand même on aurait toute cette eftime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaiffance avec laquelle je fuis, Monfieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737. LETTRE XXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 19 de novembre.

MONSIEUR,

Je n'ai pas été le dernier à m'apercevoir des longueurs de notre correſpondance. Il y avait environ deux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, quand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait furieuſement. Je m'imaginais, ou que des indiſpoſitions vous empêchaient de me répondre, ou quelquefois même j'appréhendais que la délicateſſe de votre tempérament n'eût cédé à la violence et à l'acharnement de la maladie. Enfin, j'étais dans la ſituation d'un avare qui croit ſes tréſors en un danger évident. Votre lettre vient ſur ces entrefaites : elle diſſipe non-ſeulement mes craintes, mais encore elle me fait ſentir tout le plaiſir qu'un commerce comme le vôtre peut produire.

Etre en correſpondance, c'eſt être en trafic de penſées ; mais j'ai cet avantage de notre trafic, que vous me donnez en retour de

l'efprit et des vérités. Qui pourrait être affez brute, ou affez peu intéreffé, pour ne pas chérir un pareil commerce? En vérité, Monfieur, quand on vous connaît une fois, on ne faurait plus fe paffer de vous; et votre correfpondance m'eft devenue comme une des néceffités indifpenfables de la vie. Vos idées fervent de nourriture à mon efprit. 1737.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'hiftoire du czar *Pierre I.* Celui qui l'a écrite, a ignoré abfolument à quel ufage je la deftinais. Il s'eft imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curiofité; et de là il s'eft cru permis de parler avec toute la liberté poffible, du gouvernement et de l'état de la Ruffie. Vous trouverez dans cette hiftoire des vérités qui, dans le fiècle où nous fommes, ne fe comportent guère avec l'impreffion. Si je ne me repofais entièrement fur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manufcrit doivent être retranchés tout-à-fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable; autrement vous pourriez vous expofer au reffentiment de la cour ruffienne. On ne manquerait pas de me foupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette hiftoire; et ce foupçon retomberait infailliblement fur l'auteur qui les a compilées. Cet

1737. ouvrage ne fera pas lu ; mais tout le monde ne fe laffera point de vous admirer.

Qu'une vie contemplative eft différente de ces vies qui ne font qu'un tiffu continuel d'actions ! Un homme qui ne s'occupe qu'à penfer, peut penfer bien et s'exprimer mal ; mais un homme d'action, quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir faiblement. C'eft une pareille faibleffe qu'on reprochait au roi d'Angleterre, *Charles II*. On difait de ce prince, qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, et qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive fouvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, font pire qu'eux lorfqu'ils fe trouvent dans les mêmes circonftances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puifqu'il eft plus facile de critiquer que de faire, et de donner des préceptes que de les exécuter. Et après tout, les hommes font fi fujets à fe laiffer féduire, foit par la préfomption, foit par l'éclat de leur grandeur, ou foit par l'artifice des méchans, que leur religion peut être furprife, quand même ils auraient les intentions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageufe que vous vous faites de moi, ne ferait-elle pas fondée fur celles

que mon cher *Césarion* vous en a données ? En vérité, on eſt bien heureux d'avoir un pareil ami. Mais ſouffrez que je vous détrompe, et que je vous faſſe en deux mots mon caractère, afin que vous ne vous y mépreniez plus ; à condition toutefois que vous ne m'accuſerez pas du défaut qu'avait votre défunt ami *Chaulieu*, qui parlait toujours de lui-même. Fiez-vous ſur ce que je vais vous dire. 1737.

J'ai peu de mérite et peu de ſavoir ; mais j'ai beaucoup de bonne volonté, et un fonds inépuiſable d'eſtime et d'amitié pour les perſonnes d'une vertu diſtinguée, et avec cela je ſuis capable de toute la conſtance que la vraie amitié exige. J'ai aſſez de jugement pour vous rendre toute la juſtice que vous méritez ; mais je n'en ai pas aſſez pour m'empêcher de faire de mauvais vers. La Henriade et vos magnifiques pièces de poëſie m'ont engagé à faire quelque choſe de ſemblable, mais mon deſſein eſt avorté ; et il eſt juſte que je reçoive le correctif de celui d'où m'était venu la ſéduction.

Rien ne peut égaler la reconnaiſſance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode. Vous m'obligez ſenſiblement. Mais comment pourrais-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite ? et comment pourrais-je

1737. ſupporter mon bégaiement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes ?

Si ce n'était abuſer de votre amitié, et vous dérober de ces momens que vous employez ſi utilement pour le bien du public, pourrais-je vous prier de me donner quelques règles pour diſtinguer les mots qui conviennent aux vers de ceux qui appartiennent à la proſe ? *Deſpréaux* ne touche point cette matière dans ſon Art poëtique, et je ne ſache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, Monſieur, mieux que perſonne, m'inſtruire d'un art dont vous faites l'honneur, et dont vous pourriez être nommé le père.

L'exemple de l'incomparable *Emilie* m'anime et m'encourage à l'étude. J'implore le ſecours des deux divinités de Cirey pour m'aider à ſurmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin. Vous êtes mes lares et mes dieux tutélaires, qui préſidez dans mon lycée et dans mon académie.

La ſublime Emilie et le divin Voltaire
Sont de ces préſens précieux
Qu'en mille ans, une fois ou deux,
Daignent faire les Cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que *Céſarion* qui puiſſe vous avoir communiqué les pièces de ma muſique. Je crains fort que des oreilles françaiſes n'aient

guère été flattées par des ſons italiques ; et qu'un art qui ne touche que le ſens, puiſſe plaire à des perſonnes qui trouvent tant de charmes dans des plaiſirs intellectuels. Si cependant il ſe pouvait que ma muſique eût eu votre approbation, je m'engagerais volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous laſſiez pas de m'inſtruire.

1737.

Je vous prie de ſaluer de ma part la divine *Emilie*, et de l'aſſurer de mon admiration. Si les hommes ſont eſtimables de fouler aux pieds les préjugés et les erreurs, les femmes le ſont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant que d'en venir là, et qu'il faut qu'elles détruiſent plus que nous avant de pouvoir édifier. Que la marquiſe *du Châtelet* eſt louable d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illuſions des ſens, et d'abandonner les plaiſirs faux et paſſagers de ce monde, pour s'adonner entièrement à la recherche de la philoſophie la plus ſublime !

On ne ſaurait réfuter M. *Wolf* plus poliment que vous le faites. Vous rendez juſtice à ce grand homme, et vous marquez en même temps les endroits faibles de ſon ſyſtême ; mais c'eſt un défaut commun à tout ſyſtême, d'avoir un côté moins fortifié que le reſte. Les ouvrages des hommes ſe reſſentiront toujours de l'humanité ; et ce n'eſt pas

de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattront-ils l'erreur, cette hydre ne se laisse point abattre : il y paraît toujours de nouvelles têtes à mesure qu'on les a terrassées. En un mot, le systême qui contient le moins de contradictions, le moins d'impertinences, et les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur.

1737.

Nous ne saurions exiger, avec justice, que messieurs les métaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On serait bien embarrassé de faire la description d'un pays que l'on n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, et qui est inaccessible. Aussi ces messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer ; et leurs raisonnemens, semblables à des toiles d'araignées, sont d'une subtilité presque imperceptible. Si les *Descartes*, les *Locke*, les *Newton*, les *Wolf* n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il est à croire, et l'on peut même affirmer, que la postérité ne sera pas plus heureuse que nous en ses découvertes.

Vous avez considéré ces systêmes en sage; vous en avez vu l'insuffisance, et vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuses. Mais ce trésor que je possédais par procuration,

est

eſt entre les mains d'*Emilie :* je n'oſerais le réclamer, malgré l'envie que j'en ai ; je me contenterai de vous en faire ſouvenir modeſtement pour ne pas perdre la valeur de mes droits. 1737.

En vérité, Monſieur, ſi la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur ; et votre ame devrait être immortelle, afin que DIEU pût être le rémunérateur de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection ſi marquée, qu'en cas d'un avenir, j'oſe vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous ſera remiſe par le miniſtère de M. *Thiriot*. Je voudrais, non-ſeulement, que mon eſprit eût des ailes pour qu'il pût ſe rendre à Cirey ; mais je voudrais encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût pour vous aſſurer de vive voix de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 décembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, le 12 du préfent mois, la lettre de votre Alteffe royale du 19 novembre; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adreffer un paquet contenant des mémoires fur le gouvernement du czar *Pierre I*, et en même temps vous m'avertiffez, avec votre prudence ordinaire, de l'ufage retenu que j'en dois faire. L'unique ufage que j'en ferai, Monfeigneur, fera d'envoyer à votre Alteffe royale l'ouvrage rédigé felon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le fceau de votre approbation. C'eft ainfi que je veux en ufer pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'eft dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, fous le couvert de M. *Borck*, une tragédie que je viens d'achever, et que je foumets à vos lumières. Je fouhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

Votre Alteſſe royale mande que le paquet contenant le mémoire du czar, et d'autres choſes beaucoup plus précieuſes pour moi, eſt parti le 10 novembre. Voilà plus de ſix ſemaines écoulées, et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, Monſeigneur, ajouter à vos bontés celle de m'inſtruire de la voie que vous avez choiſie, et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre Alteſſe royale daignera m'honorer de ſes lettres, de ſes ordres, et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. *Pidol*, maître des poſtes à Trèves; la ſeule précaution eſt de les affranchir juſqu'à Trèves; et ſous le couvert de ce *Pidol*, ſerait l'adreſſe à d'*Artiguy*, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que votre Alteſſe royale pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adreſſe et l'entremiſe de M. *Thiriot* feraient plus commodes. 1737.

Ne vous laſſez point, Monſeigneur, d'enrichir Cirey de vos préſens. Les oreilles de madame *du Châtelet* ſont de tous pays, auſſi-bien que votre ame et la ſienne. Elle ſe connaît très-bien en muſique italienne; ce n'eſt pas qu'en général elle aime la muſique de prince. Feu M. le duc d'*Orléans* fit un opéra déteſtable nommé Panthée. Mais,

1737. Monſeigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi ; vous êtes un grand homme.

On dit que votre Alteſſe royale a envoyé des vers charmans à madame de *la Popelinière.* Savez-vous bien, Monſeigneur, que vous êtes adoré en France ; on vous y regarde comme le jeune *Salomon* du Nord. Encore une fois, c'eſt bien dommage pour nous que vous ſoyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au lieu de ſujets, vivre entouré des arts et des plaiſirs, ne devoir le reſpect et l'admiration des hommes qu'à ſoi-même, cela vaudrait peut-être un royaume ; mais votre devoir eſt de rendre un jour les Pruſſiens heureux. Ah qu'on leur porte envie !

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous préſenter quelques règles, pour diſcerner les mots de la langue françaiſe qui appartiennent à la proſe, de ceux qui ſont conſacrés à la poëſie. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût ſur cela des règles ; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me ſemble que les langues s'établiſſent comme les lois : de nouveaux beſoins, dont on ne s'eſt aperçu que petit à petit, ont donné naiſſance à bien des lois qui paraiſſent ſe contredire. Il ſemble que les hommes aient voulu ſe conduire et

parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je distinguerai les idées, les tours et les mots poëtiques. 1737.

Une idée poëtique, c'est, comme le sait votre Altesse royale, une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler; par exemple, je dirai en prose: *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talens, qui déteste l'envie et le fanatisme.* Je dirai en vers:

O Minerve! ô divine Astrée!
Par vous sa jeunesse inspirée
Suivit les Arts et les Vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche
Et le Fanatisme farouche
Sous ses pieds tombent abattus.

Un tour poëtique; c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose: *D'un maître efféminé corrupteurs politiques*, mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point:

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputait l'empire,
Confiant sur les eaux, aux aquilons mutins,
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.

1737. Ce *César* à la sixième ligne est un tour purement poëtique, et en prose je commencerais par *César*.

Les mots uniquement réservés pour la poësie, j'entends la poësie noble, sont en petit nombre ; par exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* pour chevaux, *diadême* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carrosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, *les airs* pour l'air, *fastes* pour registre, *naguère* pour depuis peu, &c.

A l'égard du style familier; ce sont à peu-près les mêmes termes qu'on emploie en prose et en vers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette liberté qu'on se donne souvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une satire, non-seulement les styles différens, mais encore les langues différentes ; par exemple, celle de *Marot* et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de *Calot* et les charges de *Téniers* avec des figures de *Raphaël*. Il me semble que ce mélange gâte la langue, et n'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, Monseigneur, l'usage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus

appris à votre Alteſſe royale que mes réflexions ne pourraient lui en dire. 1737.

Quant à la métaphyſique de M. *Wolf*, il me paraît preſque en tout dans les principes de *Leibnitz.* Je les regarde tous deux comme de très-grands philoſophes ; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient ſujets à ſe tromper. Tel qui remarque leurs fautes eſt bien loin de les valoir : car un ſoldat peut très-bien critiquer ſon général, ſans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, Monſeigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talens. Madame la marquiſe *du Châtelet*, pénétrée d'admiration pour votre perſonne, mêle ſes reſpects aux miens. C'eſt avec ces ſentimens, et ceux de la plus reſpectueuſe et tendre reconnaiſſance, que je ſuis pour toute ma vie, &c.

1737.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Alteſſe royale a dû recevoir une réponſe de madame la marquiſe *du Châtelet* par la voie de M. *Plet*; mais comme M. *Plet* ne nous accuſe ni la réception de cette lettre, ni celle d'un aſſez gros paquet que je lui avais adreſſé, huit jours auparavant, pour votre Alteſſe royale, je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. *Thiriot.*

Je vous avais mandé, Monſeigneur, que j'avais du premier coup d'œil donné la préférence à l'épître ſur la retraite, à cette deſcription aimable du loiſir occupé dont vous jouiſſez; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'épître à *Peſne*, et tout y reſpire le bon goût. C'eſt le peintre de la raiſon qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous aſſurer, Monſeigneur, que les ſix derniers vers, par exemple, ſont un chef-d'œuvre.

Abandonne

Abandonne tes ſaints entourés de rayons;
Sur des ſujets brillans exerce tes crayons; 1737.
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues;
Et ſouviens-toi toujours, que c'eſt au ſeul Amour
Que ton art ſi charmant doit ſon être et le jour.

C'eſt ainſi que *Deſpréaux* les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre, Monſeigneur, à ignorer ce que vous valez.

L'épître à M. *Duhan* eſt bien digne de vous: elle eſt d'un eſprit ſublime et d'un cœur reconnaiſſant. M. *Duhan* a élevé apparemment votre Alteſſe royale. Il eſt bien heureux, et jamais prince n'a donné une telle récompenſe. Je m'aperçois, en liſant tout ce que vous avez daigné m'envoyer, qu'il n'y a pas une ſeule penſée fauſſe. Je vois, de temps en temps, des petits défauts de la langue, impoſſibles à éviter: car, par exemple, comment auriez-vous deviné que *nourricier* eſt de trois ſyllabes et non pas de quatre? que *ayent* eſt d'une ſyllabe et non pas de deux? Ce n'eſt pas vous qui avez fait notre langue; mais c'eſt vous qui penſez. *Sapere eſt principium et fons*. Un eſprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuſer à faire des vers français et de la muſique italienne: vous

1737. ſaiſiſſez le goût de l'un et de l'autre. Vous vous connaiſſez très-bien en peinture ; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il eſt impoſſible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne faſſe le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous ſerez ſur le trône ce que vous êtes dans votre retraite ; et vous régnerez comme vous penſez et comme vous écrivez. Si votre Alteſſe royale s'écarte un peu de la vérité, ce n'eſt que dans les éloges dont elle me comble ; et cette erreur ne vient que de ſa bonté.

L'épître que vous daignez m'adreſſer, Monſeigneur, eſt une bien belle juſtification de la poëſie, et un grand encouragement pour moi. Les cantiques de *Moïſe*, les oracles des païens, tout y eſt employé à relever l'excellence de cet art ; mais vos vers ſont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poëſie. Il n'eſt pas bien sûr que *Moïſe* ſoit l'auteur des deux beaux Cantiques ; ni que le meurtrier d'*Urie*, l'amant de *Bethſabée*, le roi traître aux Philiſtins et aux Iſraélites, &c. ait fait ſes pſaumes : mais il eſt sûr que l'héritier de la monarchie de Pruſſe fait de très-beaux vers français.

Si j'oſais éplucher cette épître (et il le faut bien, car je vous dois la vérité), je vous dirais, Monſeigneur, que *trompette* ne rime

point à *tête*, parce que *tête* eſt long et que *pette* eſt bref, et que la rime eſt pour l'oreille et non pour les yeux. *Défaites*, par la même raiſon, ne rime point avec *conquête ; quête* eſt long, *faites* eſt bref. Si quelqu'un voyait mes lettres il dirait : Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves et de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne deſcendre à tout. Quand ce prince fait la revue de ſon régiment, il examine le fourniment du ſoldat. Le grand homme ne néglige rien ; il gagnera des batailles dans l'occaſion ; il ſignera le bonheur de ſes ſujets, de la même main dont il rime des vérités. 1737.

Venons à l'ode : elle eſt infiniment ſupérieure à ce qu'elle était ; et je ne ſaurais revenir de ma ſurpriſe, qu'on faſſe ſi bien des odes françaiſes au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un français qui feſait très-bien des vers italiens, c'était l'abbé *Regnier;* mais il avait été long-temps en Italie; et vous, mon Prince, vous n'avez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'exiſtence*, il faut dire *je n'euſſe ;* et *la ſageſſe avait pourvue*, il faut dire *pourvu.* Jamais un verbe ne prend cette terminaiſon, que quand ſon participe eſt conſidéré comme adjectif. Voici qui eſt encore bien pédant ; mais j'en ai déjà demandé

1737. pardon, et vous voulez ſavoir parfaitement une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la perſonne que vous avez aimée*, parce que *aimée* eſt comme un adjectif de la perſonne. On dira *la ſageſſe dont votre ame eſt pourvue*, par la même raiſon; mais on doit dire : DIEU *a pourvu à former un prince qui*, &c.

Ta clémence infinie,
Dans aucun ſens ne ſe dénie.

dénie ne peut pas être employé pour dire *ſe dément ;* le mot de *dénier* ne peut être mis que pour *nier* ou *refuſer.*

Si tu me condamne à périr,

il faut abſolument dire : *Si tu me condamnes.*

Tel qui n'eſt plus ne peut ſouffrir.

Tel ſignifie toujours, en ce ſens, un nombre d'hommes qui fait une choſe, tandis qu'un autre ne la fait pas. Mais ici c'eſt une affaire commune à tous les hommes; il faut mettre : *Qui n'eſt plus ne ſaurait ſouffrir*, &c.

LETTRE XXXVI. 1737.

DU PRINCE ROYAL.

Réponſe ſur le chapitre de la liberté.

A Berlin, 26 décembre.

J'AI été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle pendant lequel je n'avais point reçu de vos lettres ; cette poſte m'en ayant apporté deux à la fois ; auxquelles je vous répondrai ſelon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus ſurpris que celle du 24 octobre, où vous me marquez l'alarme que M. *Thiriot* vous a donnée mal à propos. Vous pouvez être tranquille ſur tout ce qu'on vous écrit, puiſque vous n'êtes point du tout ſoupçonné d'avoir eu part au libelle qu'on a fait contre le roi, ni même d'en avoir eu connaiſſance. Je vous expoſerai, en peu de mots, l'affaire dont il s'agit, qui, dans le fond, n'eſt qu'une bagatelle mépriſable, et aucunement digne de conſidération. Il y a un an qu'on vend ici, ſous le manteau, un libelle diffamatoire, attaquant la perſonne du roi, ſous le titre de *Don Quichotte au chevalier des Cignes.* Les vers en ſont paſſables, mais ce ne ſont

1737. que des injures rimées. Le ſens contient la bile la plus venimeuſe qui fût jamais. C'eſt un tiſſu d'anecdotes couſues avec toute la malignité poſſible, et brodées d'une manière abominable. Le roi a vu cette pièce ; mais ſenſible uniquement à la vraie gloire et à l'approbation des gens de bien, il a ſouverainement mépriſé l'auteur et la production. On s'eſt contenté d'en défendre la vente ſous de grièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On ſait que l'auteur infame eſt de ces écrivains mercenaires que l'animoſité d'une cour étrangère a incités au crime ; mais il eſt trop au-deſſous d'un roi de s'amuſer à punir un miſérable. Si le Créateur voulait lancer ſon tonnerre ſur chaque reptile qui, en ſa frénéſie, pouſſe l'audace juſqu'à le blaſphémer, des nuages épais couvriraient continuellement la ſurface de la terre, et les foudres ne ceſſeraient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, Monſieur, que j'aurais été le dernier à vous avertir des ſoupçons injurieux qu'on aurait conçus contre vous, ſi le fait avait exiſté ? Vous me connaiſſez bien mal, et vous n'avez qu'une faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris ſur moi le ſoin de votre réputation. Je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, et vous comprenez bien que je

ne prétends dire autre chofe, finon, que je me fuis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans, et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps ; et j'emploie argumens, exemples, et vos ouvrages mêmes pour vous faire des profélytes. Je peux me flatter d'avoir affez bien réuffi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, Monfieur, de vous tranquillifer déformais, et d'attendre que je vous donne le fignal pour prendre l'alarme.

1737.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont *Thiriot* fait mention n'eft point de mon régiment, et paffe dans l'armée pour un homme peu véridique; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout fujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de la métaphyfique fur la liberté, et je fuis mortifié de vous dire que je ne fuis pas entièrement de votre fentiment. Je fonde mon fyftême fur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connaiffances qu'on peut acquérir par le raifonnement. Cela pofé, je fais mes efforts pour connaître de DIEU tout ce qui m'eft poffible, à quoi la voie de l'analogie ne m'eft pas d'un faible fecours. Je vois premièrement qu'un Etre créateur doit être fage et puiffant. Comme

ſage, il a voulu, dans ſon intelligence éter-
1737. nelle, le plan du monde; et comme tout-puiſſant, il l'a exécuté.

De là, il s'enſuit néceſſairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événemens y concourent. Si tous les événemens y concourent, il faut que tous les hommes agiſſent conformément au deſſein du Créateur, et qu'ils ne ſe déterminent à toutes leurs actions, que ſuivant les lois immuables de ſes deſſeins, auxquelles ils obéiſſent en les ignorant; ſans quoi DIEU ſerait ſpectateur oiſif de la nature. Le monde ſe gouvernerait ſuivant le caprice des hommes; et celui dont la puiſſance a formé l'univers ſerait inutile depuis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous avoue que, puiſqu'il faut opter entre faire un être paſſif ou du Créateur ou de la créature, je me détermine en faveur de DIEU. Il eſt plus naturel que ce DIEU faſſe tout, et que l'homme ſoit l'inſtrument de ſa volonté, que de ſe figurer un DIEU qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour enſuite reſter les bras croiſés, et aſſervir ſa volonté et ſa puiſſance à la bizarrerie de l'eſprit humain. Il me ſemble voir un américain ou quelque ſauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille

qui montre les heures a la liberté de se tourner d'elle-même, et il ne soupçonnera pas seulement qu'il y a des ressorts cachés qui la font mouvoir; bien moins encore, que l'horloger l'a faite à dessein qu'elle fasse précisément le mouvement auquel elle est assujettie. DIEU est cet horloger. Les ressorts dont il nous a composés sont infiniment plus subtils, plus déliés et plus variés que ceux de la montre. L'homme est capable de beaucoup de choses; et comme l'art est plus caché en nous, et que le principe qui nous meut est invisible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos sens, et celui qui fait jouer tous ces ressorts échappe à nos faibles yeux; mais il n'a pas moins eu intention de nous destiner précisément à ce que nous sommes. Il n'a pas moins voulu que toutes nos actions se rapportassent à un tout, qui est le soutien de la société, et le bien de la totalité du genre-humain. 1737.

Lorsqu'on regarde les objets séparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes, que si on les envisageait avec tout ce qui a relation avec eux. On ne peut juger d'un édifice par un astragale; mais lorsqu'on considère tout le reste du bâtiment, alors on peut avoir une idée précise et nette des proportions et des beautés de

1737. l'édifice. Il en eſt de même des ſyſtêmes philoſophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement; et qui, par conſéquent, s'écroule de ſoi-même. Ainſi, dès qu'on avoue qu'il y a un DIEU, il faut néceſſairement que ce DIEU ſoit de la partie du ſyſtême, ſans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout-à-fait. Le nom de DIEU, ſans l'idée de ſes attributs, et principalement ſans l'idée de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe et de ſa préſcience, eſt un ſon qui n'a aucune ſignification, et qui ne ſe rapporte à rien abſolument.

J'avoue qu'il faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, entaſſer ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majeſtueux pour concevoir, quoique très-imparfaitement, ce que c'eſt que cet Etre créateur, cet Etre éternel, cet Etre tout-puiſſant, &c. Cependant j'aime mieux m'abymer dans ſon immenſité, que de renoncer à ſa connaiſſance, et à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de DIEU, votre ſyſtême ſerait l'unique que j'adopterais; mais comme il eſt certain que ce DIEU eſt, on ne ſaurait aſſez mettre de choſes ſur ſon compte. Après quoi il reſte encore à vous

dire que, comme tout eſt fondé, ou bien comme tout a ſa raiſon dans ce qui l'a précédé, je trouve la raiſon du tempérament et de l'humeur de chaque homme dans la mécanique de ſon corps. Un homme emporté a la bile facile à émouvoir; un miſanthrope a l'hypocondre enflé; le buveur, le poulmon ſec; l'amoureux, le tempérament robuſte, &c. Enfin, comme je trouve toutes ces choſes diſpoſées de cette façon dans notre corps, je conjecture de là qu'il faut néceſſairement que chaque individu ſoit déterminé d'une façon préciſe, et qu'il ne dépend point de nous de ne point être du caractère dont nous ſommes. Que dirai-je des événemens qui ſervent à nous donner des idées, et à nous inſpirer des réſolutions? comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air; la réputation d'un homme de bon goût, qui me recommande un livre, m'engage à le lire; ainſi du reſte. Si donc on ne m'avait jamais dit qu'il y eût un *Voltaire* au monde; ſi je n'avais pas lu ſes excellens ouvrages; comment eſt-ce que ma volonté, cet agent libre, aurait pu me déterminer à lui donner toute mon eſtime? En un mot, comment eſt-ce que je puis vouloir une choſe ſi je ne la connais pas?

1737.

Enfin, pour attaquer la liberté dans ſes

1737. derniers retranchemens, comment eſt-ce qu'un homme peut ſe déterminer à un choix ou à une action, ſi les événemens ne lui en fourniſſent l'occaſion? et ces événemens, qui eſt-ce qui les dirige? ce ne peut être le haſard, puiſque le haſard eſt un mot vide de ſens. Ce ne peut donc être que DIEU. Si donc DIEU dirige les événemens ſelon ſa volonté, il dirige auſſi et gouverne néceſſairement les hommes; et c'eſt ce principe qui eſt la baſe et comme le fondement de la Providence divine, qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble et la plus magnifique idée qu'une créature auſſi bornée que l'homme peut ſe former d'un Etre auſſi immenſe que l'eſt le Créateur. Ce principe me fait connaître en DIEU un Etre infiniment grand et ſage, n'étant point abſorbé dans les plus grandes choſes, et ne s'aviliſſant point dans les plus petits détails. Quelle immenſité n'eſt pas celle d'un DIEU qui embraſſe généralement toutes choſes, et dont la ſageſſe a préparé dès le commencement du monde ce qu'il a exécuté à la fin des temps! Je ne prétends pas cependant meſurer les myſtères de DIEU ſelon la faibleſſe des conceptions humaines. Je porte ma vue auſſi loin que je puis; mais ſi quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font apercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuſe penſée de ſuivre une opinion particulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop les hommes ; cela ſe peut, je n'en diſconviens pas. Mais ſi le roi de France était en compromis avec le roi d'Yvetot ; je ſuis sûr que tout homme ſenſé reconnaîtrait la puiſſance du roi *Louis XV* ſupérieure à l'autre. A plus forte raiſon devons-nous nous déclarer pour la puiſſance de DIEU, qui ne peut, en aucune façon, entrer en ligne de comparaiſon avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le ſort ſe joue, et que le temps détruit après une durée courte et paſſagère.

1737.

Lorſque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connaiſſance ; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connaiſſez la théorie et la pratique : en un mot, il vous eſt facile de diſcourir ſavamment de vous-même. Il eſt certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la ſociété. Le principe primitif de la vertu eſt l'intérêt (que cela ne vous effraye point), puiſqu'il eſt évident que les hommes ſe détruiraient les uns les autres, ſans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des fauſſaires, des meurtriers : ils couvrent toute la face de la

terre ; et ſans les lois qui répriment le vice, 1737. chaque individu s'abandonnerait à l'inſtinct de la nature, et ne penſerait qu'à ſoi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il fallait trouver un tempérament pour les contenter tous ; et l'on convint que l'on ne ſe déroberait point réciproquement ſon bien, qu'on n'attenterait point à la vie de ſes ſemblables, et qu'on ſe prêterait mutuellement à tout ce qui pourrait contribuer au bien commun.

Il y a des mortels heureux, de ces ames bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même ; leur cœur eſt ſenſible au plaiſir qu'il y a de bien faire. Il vous importe peu de ſavoir que l'intérêt ou le bien de la ſociété demande que vous ſoyez vertueux. Le Créateur vous a heureuſement formé de façon que votre cœur n'eſt point acceſſible aux vices ; et ce Créateur ſe ſert de vous comme d'un organe, comme d'un inſtrument, comme d'un miniſtre, pour rendre la vertu plus reſpectable et plus aimable au genre-humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, et il faut avouer que c'eſt le plus grand préſent qui lui ait jamais été fait. Les temples que les Romains lui conſacrèrent ſous divers titres ſervaient à l'honorer, mais vous lui faites des diſciples. Vous travaillez à lui former des ſujets, et donnez un exemple, par votre vie, de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la Philoſophie de *Newton* et l'Hiſtoire de *Louis XIV*, qui, avec *Céſarion*, me viendront le 16 de janvier. La goutte, la fièvre et l'amour ont empêché mon petit ambaſſadeur de me joindre plutôt. Il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieuſement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon ſentiment, avec toute la franchiſe poſſible, ſur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer : c'eſt la marque la plus manifeſte que je puiſſe vous donner de l'eſtime que j'ai pour vous. Si je vous expoſe mes doutes, ce n'eſt point par arrogance, ce n'eſt point non plus que j'aye une haute opinion de mon habileté ; mais c'eſt pour découvrir la vérité. Mes doutes ſont des interrogations, afin d'être plus foncièrement inſtruit, et pour éviter tous les obſtacles qui pourraient ſe rencontrer dans une matière auſſi épineuſe qu'eſt celle de la métaphyſique. 1737.

Ce ſont-là les raiſons qui m'obligent à ne vous jamais déguiſer mes ſentimens. Il ſerait à ſouhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité; mais combien y a-t-il d'hommes capables de l'écouter ! Une malheureuſe préſomption, une pernicieuſe idée d'infaillibilité, une funeſte habitude de voir tout ployer devant eux, les en éloignent. Ils ne ſauraient

1737. ſouffrir que l'écho de leurs penſées ; et ils pouſſent la tyrannie, juſqu'à vouloir gouverner auſſi deſpotiquement ſur les penſées et ſur les opinions, que les Ruſſes peuvent gouverner une troupe de ſerviles eſclaves. Il n'y a que la ſeule vertu qui ſoit digne d'entendre la vérité. Puiſque le monde aime l'erreur, et qu'il veut ſe tromper, il faut l'abandonner à ſon mauvais deſtin ; et c'eſt, ſelon moi, l'hommage le plus flatteur qu'on puiſſe rendre à quelqu'un, que de lui découvrir ſans crainte le fond de ſes penſées. En un mot, oſer contredire un auteur, c'eſt rendre un hommage tacite à ſa modération, à ſa juſtice et à ſa raiſon.

Vous me faites naître des eſpérances charmantes. Il ne vous ſuffit pas de m'inſtruire des matières les plus profondes ; vous penſez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas ? Il eſt ſûr que le ciel me devait, pour mon bonheur, un homme de votre mérite. Vous ſeul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à préſent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poëſie à la paſſion ; mais j'ai trop d'obſtacles à vaincre pour faire quelque choſe de paſſable. Je ſuis étranger ; je n'ai point l'imagination aſſez vive, et toutes les bonnes choſes ont été

dites

dites avant moi. Pour à préſent, il en eſt de moi comme des vignes, qui ſe reſſentent toujours du terroir où elles ſont plantées. Il ſemble que celui de Remusberg eſt aſſez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la proſe. 1737.

Vous voudrez bien aſſurer l'incomparable *Emilie* de toute mon eſtime : elle a déſarmé mon courroux par le morceau de votre métaphyſique que je viens de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection. La voilà à préſent comme je déſirais qu'elle fût.

Il ſerait ſuperflu de vous répéter les aſſurances de mon eſtime et de mon amitié. Je me flatte que vous en êtes convaincu, ainſi que de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 janvier.

Je reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles. Un plein de bonté, de tendreſſe, et d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs. Le ſecond article eſt un ouvrage bien fort de métaphyſique. On croirait que cette lettre eſt de M. *Leibnitz*, ou de M. *Wolf* à quelqu'un de ſes amis, mais elle eſt ſignée *Fédéric.* C'eſt un des prodiges de votre ame, Monſeigneur; votre Alteſſe royale remplit avec moi tout ſon caractère. Elle me lave d'une calomnie; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, et elle donne des lumières à mon ame.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphyſique, pour oſer combattre contre les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Frédéric.* Me voilà comme *Ajax*, ferraillant dans l'obſcurité; et je vous crie : Grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous !

Mais avant d'oſer entrer en lice, je vais faire tranſcrire, pour mettre dans un paquet,

deux épîtres qui ſont le commencement d'une eſpèce de ſyſtême de morale que j'avais commencé, il y a un an. Il y a quatre épîtres de faites. Voici les deux premières. L'une roule ſur l'égalité des conditions, l'autre ſur la liberté. Cela eſt peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête preſque couronnée que les hommes ſont égaux, et d'envoyer des injures rimées, contre les partiſans du *fatum*, à un philoſophe qui prête un appui ſi puiſſant à ce ſyſtême de la néceſſité abſolue.

1738.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien votre Alteſſe royale eſt bonne. Elle ne gêne point les conſciences. Elle permet qu'on diſpute contre elle; c'eſt l'ange qui daigne lutter contre *Iſraël*. J'en reſterai boîteux, mais n'importe; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois auſſi fermement, que je crois qu'une ame comme la vôtre ſerait également bien partout. Votre deviſe eſt:

Nave ferar magnâ, et parvâ ferar unus et idem.

Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons ſi les *Clarke*, les *Locke*, les *Newton* me doivent éclairer; ou ſi les *Leibnitz*,

1738. princes ou non, doivent être ma lumière. On ne peut certainement rien de plus fort que tout ce que dit votre Alteſſe royale pour prouver la néceſſité abſolue. Je vois d'abord que votre Alteſſe royale eſt dans l'opinion de la raiſon ſuffiſante de MM. *Leibnitz* et *Wolf*. C'eſt une idée très-belle, c'eſt-à-dire, très-vraie; car enfin, il n'y a rien qui n'ait ſa cauſe, rien qui n'ait une raiſon de ſon exiſtence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme?

1°. Qu'entends-je par liberté? le pouvoir de penſer, et d'opérer des mouvemens en conſéquence. Pouvoir très-borné, comme toutes mes facultés.

2°. Eſt-ce moi qui penſe et qui opère des mouvemens? Eſt-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'eſt moi, je ſuis libre; car être libre, c'eſt agir. Ce qui eſt paſſif n'eſt point libre. Eſt-ce un autre qui agit pour moi? je ſuis trompé par cet autre, quand je crois être agent.

3°. Quel eſt cet autre qui me tromperait? Ou il y a un DIEU ou non. S'il eſt un DIEU, c'eſt lui qui me trompe continuellement. C'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui, ſans raiſon ſuffiſante, s'occupe éternellement d'erreurs oppoſées directement à ſon eſſence qui eſt la vérité.

S'il n'y a point de DIEU, qui eſt-ce qui me trompe? eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence? 1738.

4°. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut néceſſairement prouver qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comme elle ſerait impoſſible.

5°. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même une contradiction dans les termes, comme un carré long eſt une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir ſi l'Etre infini et créateur eſt libre; et ſi étant libre, il peut donner une petite partie de ſon attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6°. Si DIEU n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent: donc il n'eſt pas DIEU. Or, s'il eſt libre et tout-puiſſant, il ſuit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

7°. On prétend que DIEU ne nous a pas
1738. donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui; et que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je réponds à cela deux choſes. 1°. Ce que DIEU fait lorſque les hommes agiſſent; ce qu'il feſait avant qu'ils fuſſent; et ce qu'il fera quand ils ne feront plus. 2°. Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages; et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie, puiſqu'elle-même eſt un effet de ſa puiſſance infinie.

8°. On objecte que nous ſommes emportés quelquefois malgré nous; et je réponds: Donc nous ſommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la ſanté, et la liberté eſt la ſanté de l'ame.

9°. On ajoute que l'aſſentiment de notre eſprit eſt néceſſaire, que la volonté ſuit cet aſſentiment; donc, dit-on, on veut et on agit néceſſairement. Je réponds qu'en effet on déſire néceſſairement; mais déſir et volonté ſont deux choſes très-différentes, et ſi différentes, qu'un homme ſage veut et fait ſouvent ce qu'il ne déſire pas. Combattre ſes déſirs eſt le plus bel effet de la liberté; et je crois qu'une des grandes ſources du mal-entendu qui eſt entre

les hommes ſur cet article, vient de ce que l'on confond ſouvent la volonté et le déſir. 1738.

10°. On objecte que, ſi nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU; je crois, au contraire, que c'eſt parce qu'il y a un DIEU que nous ſommes libres. Car ſi tout était néceſſaire; ſi ce monde exiſtait par lui-même, d'une néceſſité abſolue (ce qui fourmille de contradictions), il eſt certain qu'en ce cas tout s'opèrerait par des mouvemens liés néceſſairement enſemble; donc il n'y aurait alors aucune liberté; donc ſans DIEU point de liberté. Je ſuis bien ſurpris des raiſonnemens échappés, ſur cette matière, à l'illuſtre M *Leibnitz*.

11°. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté, eſt l'impoſſibilité d'accorder avec elle la préſcience de DIEU. Et quand on me dit : DIEU ſait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans eſt d'une néceſſité abſolue; j'avoue que je ſuis à bout, que je n'ai rien à répondre, et que tous les philoſophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la préſcience de DIEU, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'aſſez déterminés pour dire que DIEU peut fort bien ignorer des futurs contingens, à peu-près, s'il m'eſt permis de parler ainſi, comme un

1738. roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils ſoutiennent que non-ſeulement ce ne ſerait point une imperfection dans un Etre ſuprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres ; et qu'au contraire, il ſemble plus digne de l'Etre ſuprême de créer des êtres ſemblables à lui ; ſemblables, dis-je, en ce qu'ils penſent, qu'ils veulent et qu'ils agiſſent, que de créer ſimplement des machines.

Ils ajouteront que DIEU ne peut faire des contradictions ; et que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire ſes créatures, et à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour et le contre. Car, diront-ils, la liberté conſiſte à pouvoir agir ou ne pas agir : donc, ſi DIEU ſait préciſément que l'un des deux arrivera, l'autre dès-lors devient impoſſible ; donc plus de liberté. Or ces gens-là admettent une liberté : donc, ſelon eux, en admettant la préſcience, ce ſerait une contradiction dans les termes.

Enfin ils ſoutiendront que DIEU doit ignorer ce qu'il eſt de ſa nature d'ignorer ; et ils oſeront dire qu'il eſt de ſa nature d'ignorer tout futur contingent, et qu'il ne doit point ſavoir ce qui n'eſt pas.

Ne

Ne ſe peut-il pas très-bien faire, diſent-ils, que du même fonds de ſageſſe dont DIEU prévoit à jamais les choſes néceſſaires, il ignore auſſi les choſes libres? en ſera-t-il moins le créateur de toutes choſes, et des agens libres, et des êtres purement paſſifs? 1738.

Qui nous a dit, continueront-ils, que ce ne ſerait pas une aſſez grande ſatisfaction pour DIEU de voir comment tant d'êtres libres, qu'il a créés dans tant de globes, agiſſent librement? Ce plaiſir, toujours nouveau, de voir comment ſes créatures ſe ſervent à tous momens des inſtrumens qu'il leur a donnés, ne vaut-il pas bien cette éternelle et oiſive contemplation de ſoi-même, aſſez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne.

On objecte à ces raiſonneurs-là, que DIEU voit en un inſtant l'avenir, le paſſé et le préſent; que l'éternité eſt inſtantanée pour lui; mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, et qu'une éternité qui eſt un inſtant leur paraît auſſi abſurde qu'une immenſité qui n'eſt qu'un point.

Ne pourrait-on pas, ſans être auſſi hardi qu'eux, dire que DIEU prévoit nos actions libres, à peu-près comme un homme d'eſprit prévoit le parti que prendra, dans une telle

1738. occaſion, un homme dont il connaît le caractère. La différence ſera qu'un homme prévoit à tort et à travers, et que DIEU prévoit avec une ſagacité infinie. C'eſt le ſentiment de *Clarke.*

J'avoue que tout cela me paraît très-haſardé, et que c'eſt un aveu, plutôt qu'une ſolution, de la difficulté. J'avoue enfin, Monſeigneur, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections, mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de DIEU; et comme, malgré les difficultés extrêmes contre la création et la providence, je crois néanmoins la création et la providence, auſſi je me crois libre (juſqu'à un certain point s'entend) malgré les puiſſantes objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à votre Alteſſe royale, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres et des plus ſages que DIEU ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, Monſeigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne ſe gouvernent point par leurs principes; mais votre ame paraît être de ce petit nombre plein de fermeté et de grandeur, qui agit comme il penſe.

Daignez, au nom de l'humanité, penſer

que nous avons quelque liberté; car si vous croyez que nous sommes de pures machines, que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices? de quel prix seront les grandes actions que vous ferez? quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que votre Altesse royale prendra de rendre les hommes plus heureux et meilleurs? comment enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous? Quoi! le plus généreux, le plus tendre, le plus sage des hommes, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire du même œil dont on voit des roues de moulin tourner sur le courant de l'eau, et se briser à force de servir! Non, Monseigneur, votre ame est trop noble pour se priver ainsi de son plus beau partage.

1738.

Pardonnez à mes argumens, à ma morale, à ma bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre en disant tout cela. Non, je crois l'avoir écrit très-librement, et c'est pour cette liberté que je demande pardon. Madame la marquise *du Châtelet* joint toujours ses respects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien, celle-ci est d'un mauvais métaphysicien; mais toutes seront d'un homme éternellement attaché à votre personne. Je suis, &c.

1738. LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Potſdam, le 19 janvier.

MONSIEUR,

J'ESPERE que vous aurez reçu à préſent les mémoires ſur le gouvernement du czar *Pierre*, et les vers que je vous ai adreſſés. Je me ſuis ſervi de la voie d'un capitaine de mon régiment, nommé *Pletz*, qui eſt à Lunéville, et qui, apparemment, n'aura pas pu vous les remettre plutôt à cauſe de quelques abſences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occaſion.

Je ſais que je ne riſque rien en vous confiant des pièces ſecrètes et curieuſes. Votre diſcrétion et votre prudence me raſſurent ſur tout ce que j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de l'uſage que vous devez faire de ces mémoires ſur la Moſcovie, mon intention n'a été que de vous faire connaître la néceſſité où l'on eſt d'employer quelques ménagemens en traitant des matières de cette délicateſſe. La plupart des princes ont une paſſion ſingulière pour les arbres généalogiques : c'eſt une eſpèce

d'amour propre qui remonte jusqu'aux ancê-
tres les plus reculés, qui les intéresse à la 1738.
réputation non-seulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux. Oser leur dire qu'il y a parmi leurs prédécesseurs des hommes peu vertueux, et par conséquent fort méprisables, c'est leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais; et malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le sanctuaire de leur histoire, et de divulguer l'opprobre de leur maison. Si cette délicatesse s'étendait à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourrait-on trouver des raisons valables pour leur inspirer un zèle aussi ardent; mais de prétendre que cinquante ou soixante aïeux aient tous été les plus honnêtes gens du monde, c'est renfermer la vertu dans une seule famille, et faire une grande injure au genre-humain.

J'eus l'étourderie de dire une fois assez inconsidérément, en présence d'une personne, que monsieur *un tel* avait fait une action indigne d'un cavalier : il se trouva, pour mon malheur, que celui dont j'avais parlé si librement était le cousin germain de l'autre, qui s'en formalisa beaucoup. J'en demandai la raison, on m'en éclaircit, et je fus obligé de passer par tout un détail généalogique, pour reconnaître en quoi consistait ma sottise. Il ne

1738. me reſtait d'autre reſſource qu'à ſacrifier à la colère de celui que j'avais offenſé tous mes parens qui ne méritaient point de l'être. On m'en blâma fort ; mais je me juſtifiai en diſant que tout homme d'honneur, tout honnête homme était mon parent, et que je n'en reconnaiſſais point d'autres.

Si un particulier ſe ſent ſi grièvement offenſé de ce qu'on peut dire de mal de ſes parens, à quel emportement un ſouverain ne ſe livrerait-il pas, s'il apprenait le mal qu'on dit d'un parent qui lui eſt reſpectable, et dont il tient toute ſa grandeur ?

Je me ſens très-peu capable de cenſurer vos ouvrages. Vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter ; et, malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je ſens bien que je ne pourrai jamais vous rendre le ſervice que la ſervante de *Molière* lui rendait, lorſqu'il lui liſait ſes ouvrages.

Je vous ai dit mes ſentimens ſur la tragédie de Mérope qui, ſelon le peu de connaiſſance que j'ai du théâtre et des règles dramatiques, me paraît la pièce la plus régulière que vous ayez faite. Je ſuis perſuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'Alzire. Je vous prierai de m'envoyer la correction des fautes de copiſte que je marque.

J'eſſayerai de la voie de Trèves, ſelon que vous me le marquez, et j'eſpère que vous aurez ſoin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, et d'avertir le maître de poſte du ſoin qu'il doit prendre de cette correſpondance. 1738.

Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous ferait pas déſagréable de recevoir quelques pièces de muſique de ma façon. Ayez donc la bonté de me marquer combien de perſonnes vous avez pour l'exécution, afin que, ſachant leur nombre et en quoi conſiſtent leurs talens, je puiſſe vous envoyer des pièces propres à leur uſage. Je vous enverrais la *le Couvreur* en cantate,

Quoi! ces lèvres charmantes, &c.

mais je crains de réveiller en vous le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus. Il faut, au contraire, arracher l'eſprit de deſſus des objets lugubres. Notre vie eſt trop courte pour nous abandonner au chagrin. A peine avons-nous le temps de nous réjouir. Auſſi ne vous enverrai-je que de la muſique joyeuſe.

L'indiſcret *Thiriot* a trompetté dans les quatre parties du monde que j'avais adreſſé une lettre en vers à madame de *la Popelinière*. Si ces vers avaient été paſſables, ma vanité

1738. n'aurait pas manqué de vous en importuner au plus vîte; mais la vérité eſt qu'ils ne valent rien. Je me ſuis bien repenti de leur avoir fait voir le jour.

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un climat tempéré. Je voudrais bien pouvoir mériter d'avoir des amis tels que vous, d'être eſtimé des gens de bien, je renoncerais volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité et de l'ambition des hommes; mais je ſens trop que ſi je n'étais pas prince, je ſerais bien peu de choſe. Votre mérite vous ſuffit pour être eſtimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries et des revenus, pour attirer ſur moi le regard des hommes.

Ah! mon cher ami, que vous avez raiſon d'être ſatisfait de votre ſort! Un grand prince étant au moment de tomber entre les mains de ſes ennemis, vit ſes courtiſans en pleurs, et qui ſe déſeſpéraient autour de lui; il dit ce peu de paroles qui enferment un grand ſens: *Je ſens à vos larmes que je ſuis encore roi.*

Que ne vous dois-je point de reconnaiſſance pour toutes les peines que je vous coûte? Vous m'inſtruiſez ſans ceſſe, vous ne vous laſſez point de me donner des préceptes! En vérité, Monſieur, je ſerais bien ingrat ſi je ne ſentais pas tout ce que vous faites pour

moi. Je m'appliquerai à préſent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner; et je vous prierai encore de ne vous point laſſer à force de me corriger. 1738.

J'ai cherché plus d'une fois pourquoi les Français, ſi amateurs des nouveautés, reſſuſcitaient de nos jours le langage antique de *Marot*. Il eſt certain que la langue françaiſe n'était pas, à beaucoup près, auſſi polie qu'elle l'eſt à préſent. Quel plaiſir une oreille bien née peut-elle trouver à des ſons rudes, comme le ſont ceux de ces vieux mots *oncques*, *prou*, *la choſe publique*, *accoutremens*, &c., &c.

On trouverait étrange à Paris ſi quelqu'un y paraiſſait vêtu comme du temps de *Henri IV*, quoique cet habillement pût être tout auſſi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler et qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus ſouffrir? et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que cette langue eſt peu entendue à préſent, que celle qu'on parle de nos jours eſt beaucoup plus correcte et beaucoup meilleure, qu'elle eſt ſuſceptible de toute la naïveté de celle de *Marot*, et qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'oſera jamais prétendre. Ce ſont-là, ſelon moi, des effets du mauvais goût et de la bizarrerie des caprices.

1738. Il faut avouer que l'efprit humain eft une étrange chofe!

Me voilà fur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, et pour reprendre la philofophie, l'hiftoire, la poëfie et la mufique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains; elle sèche trop l'efprit. Nous autres allemands ne l'avons que trop fec; c'eft un terrain ingrat qu'il faut cultiver, arrofer fans ceffe pour qu'il produife.

Affurez la marquife *du Châtelet* de toute mon eftime; dites à *Emilie* que je l'admire au poffible. Pour vous, Monfieur, vous devez être perfuadé de l'eftime parfaite que j'ai pour vous. Je vous le répète encore, je vous eftimerai tant que je vivrai, étant avec ces fentimens d'amitié que vous favez infpirer à tous ceux qui vous connaiffent,

Monfieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIX.

1738.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

MONSEIGNEUR,

JE reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de votre Alteſſe royale, l'un venant par la voie de M. *Thiriot*, l'autre par celle de M. *Pletz*, capitaine dans votre régiment, qui m'adreſſe ſon paquet de Lunéville. C'eſt par ce même M. *Pletz* que j'ai l'honneur de faire réponſe à votre Alteſſe royale, le même jour ou plutôt la même nuit; car j'ai paſſé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que ces deux paquets contiennent, et la proſe très-inſtructive ſur la Ruſſie.

Soyez bien sûr, Monſeigneur, que vos vers font grand tort à cette proſe, et que nous aimons mieux quatre rimes ſignées *Fédéric*, que tout le détail de l'empire des Ruſſes, et que l'Hiſtoire univerſelle. Ce n'eſt pas parce que ces vers louent *Emilie* et moi, ce n'eſt pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne

1738. d'Allemagne ; la vérité eſt qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-bien faits, et du meilleur ton du monde. Madame *du Châtelet*, qui juſqu'à préſent n'a été que philoſophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi, je ſuis ſi plein de vos préſens, Monſeigneur, que je ne ſais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement, mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit ſyllabes, qui eſt un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureuſement que vous meniez un jour.

Je ſuis perſuadé d'une choſe ; dites-moi ſi je me trompe, c'eſt que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il reſpire la facilité de génie, l'aiſance, les grâces : il me paraît de plus que c'eſt de tous les ſtyles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il eſt plein de cette liberté et de ces agrémens que vous répandez dans la ſociété qui a l'honneur de vous entourer. Ce ſtyle ne ſent point le travail d'un homme trop occupé de la poëſie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre ; mais celui-ci fera le ſaint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal

écrivain, et qui ſont les fautes des doigts et non de l'eſprit. Par exemple : 1738.

J'auſe profiter de la vie,
Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'auſe* pour *j'oſe* et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, &c. Vous faites *amitié* de quatre ſyllabes, ce mot n'eſt que de trois; vous faites *carrière* de trois ſyllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des obſervations telles qu'en ferait le portier de l'académie françaiſe; mais, Monſeigneur, c'eſt que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos ſouliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemiſe et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins juſqu'à préſent, donner la préférence à cet ouvrage, c'eſt qu'il eſt la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me ſemble que je ſuis de la cour de votre Alteſſe royale, que j'ai le bonheur de l'entendre et de lui expoſer mes doutes ſur les ſciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey eſt la petite image de Remusberg; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, Monſeigneur, de l'épître que votre Alteſſe royale lui adreſſe; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

1738. Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmans écrits;
Et c'eſt à cette Thaleſtris
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remercîmens à faire à votre Alteſſe royale ſur la lettre à M. *Duhan*, à M. *Pene!* Je n'oſe à peine parler des vers que vous daignez m'adreſſer. Quelle récompenſe pour moi, Monſeigneur! quel encouragement pour mériter, ſi je peux, vos bontés! Laiſſez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu; ma tête eſt ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je ſerai de ſang froid.

Pour me déſenivrer, je viens vîte à la proſe, aux éclairciſſemens ſur la Ruſſie, que vous avez daigné faire parvenir juſqu'à moi, et dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne ſuis point étonné de voir dans le czar *Pierre I* les contraſtes qui déshonorent ſes grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour excuſer ce prince, c'eſt qu'il les ſentait. Un bourgmeſtre d'Amſterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer ſa nation: *J'y aurai beaucoup de peine*, répondit le czar; *mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre.*

Eh ! quel eſt-il ? dit le hollandais : *C'eſt de me réformer moi-même*, reprit le czar. Je conviens, 1738.
Monſeigneur, que c'était un barbare ; mais enfin c'eſt un barbare qui a créé des hommes, c'eſt un barbare qui a quitté ſon empire pour apprendre à régner, c'eſt un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre la nature. Il a fondé des villes, il a joint des mers par des canaux ; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée, il a voulu même introduire la ſociété chez des hommes inſociables.

Il avait de grands défauts, ſans doute ; mais n'étaient-ils pas couverts par cet eſprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de ſon pays, et dont pluſieurs ont été exécutés ? N'a-t-il pas établi les arts ? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines ? Votre Alteſſe royale a grande raiſon de déteſter ſes vices et ſa férocité ; vous haïſſez dans *Alexandre*, dont vous me parlez, le meurtrier de *Clitus* ; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Gréce, le vainqueur de *Darius*, le fondateur d'Alexandrie ? ne ſongez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'inſolent orgueil des Perſes, qu'il fondait des villes qui ſont devenues le centre du commerce du monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes ? Le czar, dites-

1738. vous, Monſeigneur, n'avait pas la valeur de *Charles XII*, cela eſt vrai ; mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ſes côtés, a vaincu en perſonne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne diſſimulerai pas ſes fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non-ſeulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les hiſtoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois : à quoi ſervent ces regiſtres de crimes et d'horreurs ? qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples. La fraude et le poiſon coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'*Alexandre VI* s'eſt ſoutenu par la fourberie, et a empoiſonné ſes ennemis ?

Plût à Dieu que nous ne connuſſions des princes que le bien qu'ils ont fait ! L'univers ſerait heureuſement trompé, et peut-être nul prince n'oſerait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique.

Je ſerai probablement obligé de parler de l'impératrice *Marthe*, nommée depuis *Catherine*, et du malheureux fils de ce féroce légiſlateur. Oſerai-je ſupplier votre Alteſſe royale de me

procurer

procurer quelque connaiſſance ſur la vie de cette femme ſingulière, ſur les mœurs et ſur le genre de mort du czarovitz ? J'ai bien peur que cette mort ne terniſſe la gloire du czar. J'ignore ſi la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou ſi le père s'eſt ſouillé d'un crime horrible. 1738.

Infelix, utcunquè ferent ea fata nepotes !

Votre Alteſſe royale aura-t-elle la bonté de joindre ces éclairciſſemens à ceux dont elle m'a déjà honoré ? Votre deſtin eſt de me protéger et de m'inſtruire, &c.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 février.

PRINCE, cet anneau magnifique
Eſt plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne et celui d'Angélique
Etaient des dons moins précieux :
Et celui d'Hans-Carvel, s'il faut que je m'explique,
Eſt le ſeul que j'aimaſſe mieux.

Votre Alteſſe royale m'embarraſſe fort, Monſeigneur, par ſes bontés ; car j'ai bientôt

1738. une autre tragédie à lui envoyer : et quelque honneur qu'il y ait à recevoir des préfens de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie fervît, s'il fe peut, à payer la bague, au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poëtique infolence, Monfeigneur; mais comment voulez-vous que mon courage ne foit un peu enflé ? Vous me donnez votre fuffrage : voilà, Monfeigneur, la plus flatteufe récompenfe ; et je m'en tiens fi bien à ce prix, que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma Mérope. Votre Alteffe royale me tiendra lieu du public. Car c'eft affez pour moi que votre efprit mâle et digne de votre rang ait approuvé une pièce françaife fans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre et à nos loges de leur préfenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frelaté et efféminé, introduit parmi nous. J'ofe penfer, d'après le fentiment de votre Alteffe royale, que tout homme qui ne fe fera pas gâté le goût par ces élégies amoureufes que nous nommons tragédies, fera touché de l'amour maternel qui règne dans Mérope ; mais nos Français font malheureufement fi galans et fi jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils fujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princeffe et un fort

aimable cavalier. On trouve une partie carrée tout établie dans l'Electre de *Crébillon*, pièce remplie d'ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'Amasis de *la Grange*, qui est le sujet de Mérope, est enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général; *Corneille* s'y est toujours asservi. Si *César* vient en Egypte, c'est pour y voir *une reine adorable*; et *Antoine* lui répond : *Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.* Le vieux *Martian*, le ridé *Sertorius*, Ste *Pauline*, Ste *Théodore* la prostituée, sont amoureux.

1738.

Ce n'est pas que l'amour ne puisse être une passion digne du théâtre; mais il faut qu'il soit tragique, passionné, furieux, cruel et criminel, horrible, si l'on veut, et point du tout galant.

Je supplie votre Altesse royale de lire la Mérope italienne du marquis *Maffei*; elle verra que, toute différente qu'elle est de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la simplicité du sujet, et dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'est une occupation digne d'un génie comme le vôtre, que d'employer son loisir à juger les ouvrages de tout pays : voilà la vraie monarchie universelle; elle est plus sûre que celle où les maisons d'*Autriche* et de *Bourbon* ont aspiré.

1738. Je ne ſais encore ſi votre Alteſſe royale a reçu mon paquet et la lettre de madame la marquiſe *du Châtelet*, par la voie de M. *Pletz.* Je vous quitte, Monſeigneur, pour aller vîte travailler au nouvel ouvrage dont j'eſpère amuſer, dans quelques ſemaines, le *Trajan* et le *Mécène* du Nord.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE XLI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 4 février.

MONSIEUR,

Je ſuis bien fâché que l'hiſtoire du czar et mes mauvais vers ſe ſoient fait attendre ſi long-temps. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts; et ſi dans la foule il s'en trouve de paſſables, c'eſt qu'ils ſeront volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce ſculpteur qui, lorſqu'il fit la *Vénus de Médicis*, compoſa les traits de ſon viſage et les proportions de ſon corps d'après les plus belles perſonnes de ſon temps.

C'étaient des pièces de rapport; mais ſi ces dames lui euſſent redemandé, l'une ſes yeux, l'autre ſa gorge, une autre ſon tour de viſage, que ſerait-il reſté à la pauvre *Vénus* du ſtatuaire? 1738.

Je vous avoue que le parallèle de ma vie et de celle de la cour m'a peu coûté; vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'eſt plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poëtique, ornée d'images qui lui conviennent. J'ai penſé ne pas vous l'envoyer, tant j'en ai trouvé le ſtyle négligé.

J'attends, avec bien de l'impatience, les vers qu'*Emilie* veut bien ſe donner la peine de compoſer. Je ſuis toujours sûr de gagner au troc; et, ſi j'étais cartéſien, je tirerais une grande vanité d'être la cauſe occaſionnelle des bonnes productions de la Marquiſe. On dit que, lorſqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'eſt tout le contraire: je vous donne de la mauvaiſe monnaie, et vous me rendez des marchandiſes ineſtimables. Qu'on eſt heureux d'avoir affaire à un eſprit comme le vôtre, ou comme celui d'*Emilie!* C'eſt un fleuve qui ſe déborde, et qui fertiliſe les campagnes ſur leſquelles il ſe répand.

Il ne me ferait pas difficile de faire ici l'énumération de tous les ſujets de reconnaiſſance que vous m'avez donnés, et j'aurais une

1738. infinité de choses à dire du Mondain, de sa défense, de l'ode à *Emilie* et d'autres pièces, et de l'incomparable Mérope. Ce sont de ces présens que vous seul êtes en état de faire.

Vous ne sauriez croire à quel point vos vers rabaissent mon amour propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Je suis dans le cas de ces espagnols établis au Mexique, qui fondent une divinité fort singulière sur la beauté de leur peau bise et de leur teint olivâtre. Que deviendraient-ils s'ils voyaient une beauté européane, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la finesse est comme celle de ces vernis qui couvrent les peintures, et laissent entrevoir jusqu'aux traits du pinceau les plus subtils? Leur orgueil, ce me semble, se trouverait sapé par le fondement; et je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules *Narcisses* seraient cassés avec dépit et avec emportement.

Vous me paraissez satisfait des mémoires du czar *Pierre I*, que je vous ai envoyés, et je le suis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvemens nécessaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la czarine, et la vie du czarovitz que vous demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince

a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée. 1738.

Si l'on voulait se donner la peine d'examiner, à tête reposée, le bien et le mal que le czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui l'emporteraient, on trouverait peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par une foule innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable. S'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien. Mais, si au contraire un homme n'a que des sentimens barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action ; mais sa vie sera toujours souillée par ses crimes.

Il est vrai que les histoires sont en partie les archives de la méchanceté des hommes ; mais, en offrant le poison, elles offrent aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire quantité de méchans princes, des tyrans, des monstres, et nous les voyons tous haïs de leurs peuples, détestés de leurs voisins, et en abomination dans tout l'univers. Leur nom seul devient une injure ; et c'est un

1738. opprobre à la réputation des vivans que d'être apoſtrophés du nom de ces morts.

Peu de perſonnes ſont inſenſibles à leur réputation; quelque méchans qu'ils ſoient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels; et, malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu et de probité, et d'hommes héroïques. Je crois qu'avec de ſemblables diſpoſitions, la lecture de l'hiſtoire, et les monumens qu'elle nous laiſſe de la mauvaiſe réputation de ces monſtres que la nature a produits, ne peut que faire un effet avantageux ſur l'eſprit des princes qui les liſent; car, en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui terniſſent la réputation, le plaiſir de faire du bien doit paraître ſi pur, qu'il n'eſt pas poſſible de n'y être point ſenſible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'hiſtoire l'exemple d'un ambitieux qui a été déteſté; et quiconque lira la fin tragique de *Céſar* apprendra à redouter les ſuites de la tyrannie. De plus, les hommes ſe cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur et la méchanceté de leur cœur. Ils agiſſent indépendamment des exemples; et d'ailleurs, ſi un ſcélérat veut autoriſer ſes crimes par des exemples, il n'a pas beſoin (ceci ſoit dit à l'honneur de notre ſiècle) de remonter juſqu'à

l'origine

l'origine du monde pour en trouver. Le genre-humain corrompu en préfente tous les jours de plus récens, et qui par là même en ont plus de force. Enfin, il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les fiècles. Il n'eft pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions.

1738.

Ton ame, de tout temps à la vertu nourrie,
Cherche fes alimens dans la philofophie,
Et fut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice eft à tes yeux comme une terre auftrale.

Mon impatience n'eft pas encore contentée fur l'arrivée de *Céfarion* et du Siècle de *Louis le grand.* La goutte les arrête en chemin. Il faut, à la vérité, favoir fe paffer des agrémens dans la vie, quoique j'efpère que mon attente ne durera guère, et que ce *Jafon* me rendra dans peu poffeffeur de cette toifon d'or tant défirée et tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, et je vous le promets, à toute la fincérité et à toute la franchife de ma part fur vos ouvrages. Mes doutes font des efpèces d'interrogatoires qui vous obligent à la juftice de m'inftruire.

1738. Je vous prie d'assurer l'incomparable *Emilie* de l'estime dont je suis pénétré pour elle. Mais je m'aperçois que je finis mes lettres par des salutations aux sœurs, comme St *Paul* avait coutume de conclure ses épîtres ; quoique je sois persuadé que, ni sous l'économie de l'ancienne loi, ni sous celle du nouveau Testament, il n'y eût d'iduméenne qui valût la centième partie d'*Emilie*. Quant à l'estime, l'amitié et la considération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, Monsieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

MONSEIGNEUR,

Une maladie qui a fait le tour de la France est enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puisqu'on y vit sous les auspices *divi Federici et divæ Emiliæ.* J'étais au lit lorsque je reçus à la fois deux lettres bien consolantes de votre Altesse

royale ; l'une par la voie de M. *Thiriot*, à qui votre Alteſſe royale, très-juſte dans ſes épithètes, donne celle de trompette, mais qui eſt auſſi une des trompettes de votre gloire ; l'autre lettre eſt venue en droiture à ſa deſtination. 1738.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, Monſeigneur, ont été autant de bienfaits pour moi ; mais la dernière eſt celle qui m'a cauſé le plus de joie. Ce n'eſt pas ſimplement parce qu'elle eſt la dernière, c'eſt parce que vous avez jugé des défauts de Mérope comme ſi votre Alteſſe royale avait paſſé ſa vie à fréquenter nos théâtres. Nous en parlions, la ſublime *Emilie* et moi, et nous nous demandions ſi cette crainte que marquait *Poliſonte* au quatrième acte, ſi cette langueur du vieux bon homme *Narbas*, et ce ſoin de ſe conſerver, au cinquième, auraient déplu à votre Alteſſe royale. Le courrier des lettres arriva, et apporta vos critiques ; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis ſur le champ, Monſeigneur, tout malade que j'étais ? vous le devinez bien : je corrigeai et ce quatrième et ce cinquième acte.

Je m'étais un peu hâté, Monſeigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de préſenter des prémices *divo Federico*, ne m'avait pas permis d'attendre que la moiſſon fût mûre ;

1738. ainſi je vous ſupplie de regarder cet eſſai comme des fruits précoces : ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai beaucoup retouché la fin du ſecond, la fin du troiſième, le commencement et la fin du quatrième, et preſque la moitié du cinquième. Si votre Alteſſe royale le permet, je lui enverrai ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien ſeulement les endroits corrigés.

Je crois que M. *Thiriot* enverra bientôt à votre Alteſſe royale une tragédie nouvelle, qui eſt infiniment goûtée à Paris ; elle eſt d'un homme à peu-près de mon âge, nommé *la Chauſſée*, qui s'eſt mis à compoſer pour le théâtre aſſez tard, comme s'il avait voulu attendre que ſon génie fût dans toute ſa force. Il a fait déjà une comédie fort eſtimée, intitulée *le Préjugé à la mode*, et une Epître à Clio, dont les trois quarts ſont un ouvrage parfait dans ſon genre. J'eſpère beaucoup de ſa tragédie de Maximien; ce ſera un amuſement de plus pour Remusberg. Il ſera lu et approuvé par votre Alteſſe royale ; je ne peux lui ſouhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, Monſeigneur ; nous ſommes comme les peuples d'Elide qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, ſi on ne les approuvait en Egypte.

Votre Alteſſe royale me fait frémir en me parlant de ce que je ſoupçonnais du czar. Ah! cet homme eſt indigne d'avoir bâti des villes : c'eſt un tigre qui a été le légiſlateur des loups. 1738.

Votre Alteſſe royale daigne me promettre la cantate de la *le Couvreur* ; ah ! Monſeigneur, honorez donc Cirey de ce préſent ; il faut qu'une partie de nos plaiſirs nous vienne de Remusberg. Je ſerai en paradis quand mes oreilles entendront mes vers embellis par votre muſique, et chantés par *Emilie*.

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs puſſent lire ce que votre Alteſſe royale m'a écrit ſur le ſtyle marotique, et ſur le ridicule d'exprimer en vieux mots des choſes qui ne méritent d'être exprimées en aucune langue. *Greſſet* ne tombe point dans ce défaut ; il écrit purement ; il a des vers heureux et faciles ; il ne lui manque que de la force, un peu de variété, et ſurtout un ſtyle plus concis : car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux ; mais votre eſprit ſupérieur ſent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de *Keiſerling* eſt enfin revenu vers ſon étoile polaire, et que *Louis XIV* et *Newton* ont ſubi leur arrêt. J'attends cet arrêt pour continuer ou pour ſuſpendre l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*.

1738. Je ſuis avec un profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, *pariter cum Emiliâ*, &c.

LETTRE XLIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 17 février.

MONSIEUR,

On vient de me rendre votre lettre du 23 janvier, qui ſert de réponſe, ou plutôt de réfutation, à celle du 26 décembre que je vous avais écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légérement, et peut-être inconſidérément, dans une diſcuſſion métaphyſique, avec un adverſaire qui va me battre à plate couture; mais il n'eſt plus temps de reculer lorſqu'on a déjà tant fait.

Je me ſouviens, à cette occaſion, d'avoir été préſent à une diſpute où il s'agiſſait de la préférence que l'on devait ou à la muſique françaiſe ou à l'italienne. Celui qui feſait valoir la françaiſe ſe mit à chanter miſérablement une ariette italienne, en ſoutenant que c'était la plus abominable choſe du monde; de quoi on ne diſconvenait pas. Après quoi il pria quelqu'un qui chantait très-bien en français, et qui s'en acquitta à merveille, de faire les

honneurs de *Lulli*. Il eſt certain que, ſi on avait jugé de ces deux muſiques différentes ſur cet échantillon, on n'aurait pu que rejeter le goût italien, et au fond je crois qu'on aurait mal jugé. 1738.

La métaphyſique ne ſerait-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne était dans la bouche de ce cavalier qui n'y entendait pas grand'choſe ? Quoi qu'il en ſoit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous céder gain de cauſe, ſans plus faire de réſiſtance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adverſaire intrépide, et qui ſe ſervira de toutes les défenſes qui lui reſtent et de tout ſon magaſin d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me ſuis aperçu que la différence dans la manière d'argumenter, nous éloignait le plus dans les ſyſtêmes que nous ſoutenons. Vous argumentez *à poſteriori*, et moi *à priori ;* ainſi, pour nous conduire avec plus d'ordre, et pour éviter toute confuſion dans les profondes ténèbres métaphyſiques dont il faut nous débrouiller, je crois qu'il ferait bon de commencer par établir un principe certain : ce ſera le pôle avec lequel notre bouſſole s'orientera ; ce ſera le centre où toutes les lignes de mon raiſonnement doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dire ſur la providence, ſur la ſageſſe et ſur la préſcience

1738. de DIEU. Ou DIEU eſt ſage, ou il ne l'eſt pas. S'il eſt ſage, il ne doit rien laiſſer au hasard; il doit ſe propoſer un but, une fin en tout ce qu'il fait : ſi DIEU eſt ſans ſageſſe, ce n'eſt plus un DIEU; c'eſt un être ſans raiſon, un aveugle hasard, un aſſemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exiſter réellement. Il faut donc que néceſſairement la ſageſſe, la prévoyance et la préſcience ſoient des attributs de DIEU; ce qui prouve ſuffiſamment que DIEU voit les effets dans leurs cauſes, et que, comme infiniment puiſſant, ſa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en paſſant que ceci détruit les contingens futurs; car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard de DIEU tout-puiſſant, qui veut tout ce qu'il peut, et qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon à préſent que je réponde aux objections que vous venez de me faire. Je ſuivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable.

I. La liberté de l'homme, telle que vous la définiſſez, ne ſaurait avoir, ſelon mon principe, une raiſon ſuffiſante; car, comme cette liberté ne pouvait venir uniquement que de DIEU, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, et qu'ainſi c'eſt

une chose impossible. DIEU ne peut changer l'essence des choses : car, comme il lui est impossible de donner à un triangle, en tant que triangle, un carré ; de faire que le passé n'ait pas été, aussi peu saurait-il changer sa propre essence. Or il est de son essence, comme un DIEU sage, tout-puissant et connaissant l'avenir, de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les siècles qui s'écouleront : il ne saurait donner à l'homme la liberté d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu ; de quoi il résulte qu'on dit une contradiction, lorsqu'on soutient que DIEU peut donner la liberté à l'homme. 1738.

II. L'homme pense, opère des mouvemens, et agit, j'en conviens, mais d'une manière subordonnée aux inviolables lois du destin. Tout avait été prévu par la Divinité, tout avait été réglé ; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'aperçoit pas qu'en semblant agir indépendamment, toutes ses actions tendent à remplir les décrets de la Providence.

On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds dans ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser.

LA HENRIADE.

1738. III. Je vous avoue que j'ai été ébloui par le début de votre troisième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, issu de mon propre système, me surprit ; mais il faut examiner si ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire.

Ce n'est point l'Etre infiniment sage, infiniment conséquent qui en impose à ses créatures par une liberté feinte qu'il semble leur avoir donnée. Il ne leur dit point : Vous êtes libres, vous pouvez agir selon votre volonté ; mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les ressorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du ministère des passions, qui est une voie entièrement ouverte à notre sujétion ; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'est une idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, et dont la représentation sert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberait point s'il ne se figurait un état heureux dans la possession du bien qu'il veut ravir ; un avare n'amasserait pas trésor sur trésor, s'il ne se représentait pas un bonheur idéal dans l'entassement de toutes ses richesses ; un soldat n'exposerait point sa vie, s'il ne trouvait sa félicité dans l'idée de la gloire et de la réputation qu'il peut acquérir, d'autres dans

l'avancement, d'autres dans des récompenſes qu'ils attendent : en un mot, tous les hommes ne ſe gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage et de leur bien-être. 1738.

IV. Je crois d'ailleurs que j'ai ſuffiſamment développé la contradiction qui ſe trouve dans le ſyſtême du *franc arbitre*, tant par rapport aux perfections de DIEU, que relativement à ce que l'expérience nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée de bonheur qui nous frappe ; et c'eſt ce qu'on appelle motifs raiſonnables, qui ſont, ſelon moi, les cordes et les contre-poids qui font agir toutes les machines de l'univers ; ce ſont les reſſorts cachés dont il plaît à DIEU de ſe ſervir pour aſſujettir nos actions à ſa volonté ſuprême.

Les tempéramens des hommes et les cauſes occaſionnelles (toutes également aſſervies à la volonté divine) donnent enſuite lieu aux modifications de leurs volontés, et cauſent la différence ſi notable que nous voyons dans les actions des hommes.

V. Il me ſemble que les révolutions des corps céleſtes, et l'ordre auquel tous ces mondes ſont aſſujettis, pourraient nous fournir encore un argument bien fort pour ſoutenir la néceſſité abſolue.

1738. Pour peu qu'on ait de connaissance de l'astronomie, on est instruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît d'ailleurs les lois de la pesanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, si des mondes, si tout l'univers est assujetti à des lois fixes et permanentes, comment est-ce que M. *Clarke*, que *Newton* viendront me dire que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste univers, que dis-je, ce malheureux reptile qui rampe sur la surface de ce globe qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura-t-elle seule le préalable d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucunes lois, et, en dépit de son créateur, de se déterminer sans raison dans ses actions? car qui soutient la *liberté entière* des hommes, nie positivement que les hommes soient raisonnables, et qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

VI. Ayant déjà répondu à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que DIEU ne pouvant pas changer l'essence des choses, ne saurait par conséquent se priver de ses attributs.

VII. Après avoir prouvé qu'il eſt contradictoire que DIEU puiſſe donner à l'homme la liberté d'agir, il ſerait ſuperflu de répondre à la ſeptième objection, quoique je ne puiſſe m'empêcher de dire, au nom des *Wolf* et des *Leibnitz*, aux *Clarke* et aux *Newton*, qu'un Dieu qui entre dans la régie du monde entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes dans le même temps qu'il pourvoit aux beſoins d'un nombre innombrable de mondes, me paraît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles et des grands d'Eſpagne, adonnés à l'oiſiveté, ne s'occupe de rien. De plus, que deviendra l'immenſité de DIEU ſi, pour le ſoulager, nous lui ôtons le ſoin des petits détails. 1738.

Je le répète, le ſyſtême de *Wolf* explique les actions des hommes conformément aux attributs de DIEU, et à l'autorité de l'expérience.

VIII. Quant aux emportemens et aux paſſions violentes des hommes, ce ſont des reſſorts qui nous frappent, puiſqu'ils tombent viſiblement ſous nos ſens; les autres n'en exiſtent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'eſprit et plus de méditation pour être découverts.

IX. Les déſirs et la volonté ſont deux

1738. choſes qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté ſur les déſirs ne prouve rien en faveur de la liberté. Ce triomphe ne prouve autre choſe ſinon qu'une idée de gloire qu'on ſe préſente en ſupprimant ſes déſirs. Une idée d'orgueil, quelquefois auſſi de prudence, nous détermine à vaincre ces déſirs; ce qui eſt l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

X. Puiſque ſans DIEU le monde ne pourrait pas avoir été créé, comme vous en convenez, et puiſque je vous ai prouvé que l'homme n'eſt pas libre, il s'enſuit que, puiſqu'il y a un DIEU, il y a une néceſſité abſolue; et, puiſqu'il y a une néceſſité abſolue, l'homme doit par conſéquent y être aſſujetti, et ne ſaurait avoir de liberté.

Réfuterai-je encore le ſyſtême des ſociniens après avoir ſuffiſamment établi le mien? Dès qu'il eſt démontré que DIEU ne ſaurait rien faire de contraire à ſon eſſence, on en peut tirer la conſéquence que tout ce qu'on peut dire pour prouver la liberté de l'homme ſera toujours également faux. Le ſyſtême de *Wolf* eſt fondé ſur les attributs qu'on a démontrés en DIEU; le ſyſtême contraire n'a d'autre baſe que des ſuppoſitions évidemment fauſſes: vous comprenez que tous les autres s'écroulent d'eux-mêmes.

Pour ne rien laiſſer en arrière, je dois vous faire remarquer une inconſéquence qui me paraît être dans le plaiſir que DIEU prend de voir agir des créatures libres. On ne s'aperçoit pas qu'on juge de toutes choſes par un certain retour qu'on fait ſur ſoi-même : par exemple, un homme prend plaiſir à voir une république laborieuſe de fourmis pourvoir avec une eſpèce de ſageſſe à ſa ſubſiſtance; de là on s'imagine que DIEU doit trouver le même plaiſir aux actions des hommes. Mais on ne s'aperçoit pas, en raiſonnant de la ſorte, que le plaiſir eſt une paſſion humaine, et que, comme DIEU n'eſt pas un homme, qu'il eſt un Etre parfaitement heureux en lui-même, il n'eſt ſuſceptible de recevoir aucune impreſſion, ni de joie, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les paſſions qui troublent les humains. 1738.

On ſoutient, il eſt vrai, que DIEU voit le paſſé, le préſent et l'avenir; que le temps ne le vieillit point, et que le moment d'à préſent, des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à ſon être, et ne ſont, en comparaiſon de ſa durée qui n'a ni commencement ni fin, que comme un inſtant, et moins encore qu'un clin d'œil.

Je vous avoue que le Dieu de M. *Clarke* m'a bien fait rire. C'eſt un Dieu aſſurément qui

1738. fréquente les cafés, et qui se met à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera la campagne prochaine en Hongrie, et qu'il attend avec grande impatience l'arrivée des événemens, pour savoir s'il s'est trompé dans ses conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je viens de faire ; c'est que ni le franc arbitre ni la fatalité absolue ne disculpent pas la Divinité de sa participation au crime : car que DIEU nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pousse immédiatement au crime, cela revient à peu-près au même ; il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal, vous ne pourrez que l'attribuer à DIEU, à moins que vous ne vouliez embrasser l'opinion des manichéens touchant les deux principes ; ce qui ne laisse pas d'être hérissé de difficultés. Puis donc que selon nos systêmes DIEU est également le père des crimes et des vertus, puisque MM. *Clarke*, *Locke* et *Newton* ne me présentent rien qui concilie la sainteté de DIEU avec le fauteur des crimes, je me vois obligé de conserver mon systême ; il est plus lié, plus suivi. Après tout, je trouve une espèce de consolation dans cette *fatalité absolue*, dans cette *nécessité* qui dirige tout, qui

qui conduit nos actions, et qui fixe les deſtinées. 1738.

Vous me direz que c'eſt une petite conſolation que celle que l'on tire des conſidérations de notre misère et de l'immutabilité de notre ſort, j'en conviens; mais il faut bien s'en contenter faute de mieux. Ce ſont de ces remèdes qui aſſoupiſſent les douleurs, et qui laiſſent à la nature le temps de faire le reſte.

Après vous avoir fait un expoſé de mes opinions, j'en reviens comme vous à l'inſuffiſance de nos lumières. Il me paraît que les hommes ne ſont pas faits pour raiſonner profondément ſur les matières abſtraites. DIEU les a inſtruits autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe gouverner dans ce monde, mais non pas autant qu'il faudrait pour contenter leur curioſité. C'eſt que l'homme eſt fait pour agir, et non pas pour contempler.

Prenez-moi, Monſieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous veuillez croire que votre perſonne eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe préſenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuſe des hommes en vous conſidérant, et d'autant plus ſuis-je perſuadé qu'il n'y a qu'un Dieu ou quelque choſe de divin qui puiſſe raſſembler dans une même perſonne toutes les perfections que vous poſſédez. Ce ne ſont

1738. pas des idées indépendantes qui vous gouvernent : vous agiſſez ſelon un principe, ſelon la plus ſublime raiſon; donc vous agiſſez ſelon une néceſſité. Ce ſyſtême, bien loin d'être contraire à l'humanité et aux vertus, y eſt même très-favorable, puiſque, trouvant notre bonheur, notre intérêt et notre ſatisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous eſt une néceſſité de nous porter toujours envers ce qui eſt vertueux : et comme je ne ſaurais n'être pas reconnaiſſant ſans me rendre inſupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos, l'idée de mon bien-être m'obligent à la reconnaiſſance.

J'avoue que les hommes ne ſuivent pas toujours la vertu ; et cela vient de ce qu'ils ne ſe font pas tous la même idée du bonheur ; que les cauſes étrangères et les paſſions leur donnent lieu de ſe conduire d'une façon différente, et ſelon ce qu'ils croient de leur intérêt. Le tumulte de leurs paſſions fait ſurſeoir dans ces momens les mûres délibérations de l'eſprit et de la raiſon.

Vous voyez, Monſieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphyſiques ne renverſent aucunement les principes de la ſaine morale, d'autant plus que la raiſon la plus épurée nous fait trouver les ſeuls véritables intérêts de notre conſervation dans la bonne morale.

Au reſte, j'en agis avec mon ſyſtême comme les bons enfans avec leurs pères ; ils connaiſſent leurs défauts et les cachent. Je vous préſente un tableau du beau côté, mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers. 1738.

On peut diſputer des ſiècles entiers ſur ces matières, et après les avoir, pour ainſi dire, épuiſées, on en revient où l'on avait commencé. Dans peu nous en ferons à l'âne de Buridan.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis charmé de votre franchiſe ; votre ſincérité ne vous mérite pas un petit éloge. C'eſt par là que vous me perſuadez que vous êtes de mes amis, que votre eſprit aime la vérité, que vous ne me la déguiſerez jamais. Soyez perſuadé, Monſieur, que votre amitié et votre approbation m'eſt plus flatteuſe que celle de la moitié du genre-humain.

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Si j'approchais de la divine *Emilie*, je lui dirais comme l'ange annonciateur : Vous êtes la bénie d'entre les femmes, car vous poſſédez un des plus grands hommes du monde, et je n'oſerais lui dire : *Marie* a choiſi le bon parti, elle a embraſſé la philoſophie.

1738. En vérité, Monſieur, vous étiez bien néceſſaire dans le monde pour que j'y fuſſe heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais eu leurs ſemblables. Il ſera donc dit que vous vous ſurpaſſerez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé de ces deux épîtres comme d'un thême de philoſophie; mais je les ai conſidérées comme des ouvrages tiſſus de la main des Grâces.

Vous avez ravi à *Virgile* la gloire du poëme épique, à *Corneille* celle du théâtre, vous en faites autant à préſent aux épîtres de *Deſpréaux*, Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'eſt-là cette monarchie que *Nabuchodonoſor* vit en rêve, et qui engloutit toutes celles qui l'avaient précédée.

Je finis en vous priant de ne pas laiſſer long-temps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec la dernière impatience et avec cette avidité que vos ouvrages inſpirent à tous vos lecteurs.

La philoſophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon eſtime; mon cœur m'y engage, et la reconnaiſſance m'y oblige; jugez donc de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLIV.

1738.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 19 février.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du .... janvier. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, et la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques momens le ciel de *Newton* et l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore; et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité, et qui en demandent toujours davantage.

Madame *du Châtelet* m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse et de leur tour original (*). J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on

(*) Voyez l'épître XLVIII, volume d'*Epîtres*.

1738. m'y donnait du *divin*, quoique je connaiffe, par les mêmes endroits qu'*Alexandre*, que je ne fuis pas de célefte origine, et que je crains fort qu'en qualité de Dieu, mon fort ne devienne femblable à celui de cette canaille de nouveaux Dieux que *Lucien* nous dit avoir été chaffés de l'Olympe par *Jupiter*, ou bien aux faints que le fieur de *Launoy* trouva fort à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en foit, j'ai répondu en vers à madame *du Châtelet*, et je vous prie, Monfieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle foit digne d'être offerte à la Marquife.

Je regarde cette *Emilie* comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'eft pas permis de parler le langage des humains. Il faut lui parler celui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il eft bien permis à nous autres hommes de s'égayer quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous eft fi étrangère; auffi puis je efpérer que vos divinités voudront excufer les fautes que font ces pauvres mortels quand ils fe mêlent de vouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part du *Jupiter* de Cirey, fur certaine difcuffion de métaphyfique que j'ai ofé hafarder. Je fais ce que je puis pour m'élever aux cieux;

je remue les bras, et je crois voler; mais quoi que je puiſſe faire, je ſens bien que mon esprit n'eſt pas de nature à pouvoir ſe démêler de toutes les difficultés qui ſe préſentent dans cette carrière. 1738.

Il ſemble que le Créateur nous a donné autant de raiſon qu'il nous en faut pour nous conduire ſagement dans ce monde, et pour pourvoir à tous nos beſoins; mais il ſemble auſſi que cette raiſon ne ſuffit pas pour contenter ce fonds inſatiable de curioſité que nous avons en nous, et qui s'étend ſouvent trop loin. Les abſurdités et les contradictions qui ſe rencontrent de toutes parts, donnent ſans fin naiſſance au pyrrhoniſme; et, à force d'imaginer, on ne parle qu'à ſon imagination. Après tout, je tiens pour une vérité inconteſtable et certaine le plaiſir et l'admiration que vous me cauſez. Ce n'eſt point une illuſion des ſens, un préjugé frivole, mais une parfaite connaiſſance de l'homme le plus aimable du monde.

Je m'en vais rayer toutes *les trompettes*, corriger, changer et me peiner, juſqu'à ce que vos remarques ſoient éludées. Mérope ne ſort point de mes mains; c'eſt une vierge dont je garde l'honneur. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

LETTRE XLV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 février.

MONSIEUR,

Vos ouvrages n'ont aucun prix : c'eſt une vérité dont je ſuis convaincu il y a long-temps. Cela n'empêche pas cependant que je ne doive vous témoigner ma reconnaiſſance et ma gratitude. Les bagatelles que je vous envoie ne ſont que des marques de ſouvenir, des ſignes auxquels vous devez vous rappeler le plaiſir que m'ont fait vos ouvrages.

Il ſemble, Monſieur, que les ſciences et les arts vous ſervent par ſemeſtre. Ce quartier parait être celui de la poëſie. Comment! vous mettez la main à une nouvelle tragédie! d'où prenez-vous votre temps? ou bien eſt-ce que les vers coulent chez vous comme de la proſe? Autant de queſtions, autant de problèmes.

Mérope ne ſort point de mes mains. Il en revient trop à mon amour propre d'être l'unique dépoſitaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé. Je la préfère à toutes les

pièces

pièces qui ont paru en France, hormis à la Mort de Céſar. 1738.

Les intrigues amoureuſes me paraiſſent le propre des comédies ; elles en ſont comme l'eſſence ; elles ſont le nœud de la pièce ; et comme il faut finir de quelque manière, il ſemble que le mariage y ſoit tout propre. Quant à la tragédie, je dirais qu'il y a des ſujets qui demandent naturellement de l'amour, comme Titus et Bérénice, le Cid, Phèdre et Hippolyte. Le ſeul inconvénient qu'il y ait, c'eſt que l'amour ſe reſſemble trop, et que quand on a vu vingt pièces, l'eſprit ſe dégoûte d'une répétition continuelle de ſentimens doucereux, et qui ſont trop éloignés des mœurs de notre ſiècle. Depuis qu'on a attaché, avec raiſon, un certain ridicule à l'amour romaneſque, on ne ſent plus le pathétique de la tendreſſe outrée. On ſupporte le ſoupirant pendant le premier acte, et on ſe ſent tout diſpoſé à ſe moquer de ſa ſimplicité au quatrième ou au cinquième acte ; au lieu que la paſſion qui anime *Mérope* eſt un ſentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ne ſe moque point de ce qu'on ſent ſoi-même, et de ce qu'on eſt capable de ſentir. *Mérope* fait tout ce que ferait une tendre mère qui ſe trouverait en ſa ſituation. Elle parle comme nous parle le

1738. cœur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on fent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope du marquis *Maffei*, quoique je fois très-affuré que fa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des favans de France fera toujours invincible tant qu'il aura des perfonnes de votre ordre à fa tête. J'ofe même dire que je le redouterais infiniment plus que vos armées avec tous vos maréchaux.

Voici une ode nouvellement achevée, moins mauvaife que les précédentes. *Céfarion* y a donné lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême. Il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que lui prêcher la patience; faible remède, fi vous voulez, contre des maux réels; remède cependant capable de tranquillifer les faillies impétueufes de l'efprit, auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu.

Je m'attends de votre franchife et de votre amitié que vous voudrez bien me faire apercevoir les défauts qui fe trouvent en cette pièce (*). Je fens que j'en fuis père, et je me fens mauvais gré de n'avoir pas les yeux affez ouverts fur mes productions :

Tant l'erreur eft notre apanage,
Souvent un rien nous éblouit,

(*) Ode fur la patience.

Et de l'insensé jusqu'au sage, 1738.
S'il juge de son propre ouvrage,
Par l'amour propre il est séduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances d'estime à la marquise *du Châtelet*, dont l'esprit ingénieux a bien voulu se faire connaître par un petit échantillon. Ce n'est qu'un rayon de ce soleil qui s'est fait apercevoir à travers les nuages; que ne doit-ce point être lorsqu'on le voit sans voiles? Peut-être faut-il que la Marquise cache son esprit, comme *Moïse* voilait son visage, parce que le peuple d'Israël n'en pouvait supporter la clarté. Quand même j'en perdrais la vue, il faut avant de mourir que je voye cette terre de Canaan, ce pays des sages, ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite et l'amitié inviolable avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, 8 mars.

MONSEIGNEUR,

Le plus zélé de vos admirateurs n'eſt pas le plus aſſidu de vos correſpondans. La raiſon en eſt qu'il eſt le plus malade, et que très-ſouvent la fièvre le prend quand il voudrait paſſer ſes plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à votre Alteſſe royale.

Nous avons reçu votre belle proſe du 19 février, et vos vers pour madame la marquiſe *du Châtelet*, qui eſt confondue, charmée, et qui ne ſait comment répondre à ces agaceries ſi ſéduiſantes; et avec votre lettre du 27, l'ode ſur la patience, par laquelle votre muſe royale adoucit les maux de M. de *Keiſerling*. J'ai fait mon profit de cette ode; elle va très-bien à mon état de langueur : le remède opère ſur moi tout auſſi bien que ſur votre goutteux, car je me tiens tout auſſi philoſophe que lui. Je ſens comme lui le prix de vos vers, et je trouve, comme lui, dans les lettres de votre Alteſſe royale un charme contre tous les maux.

Vous aimez Keiserling, et vous prenez le soin 1738.
De l'exhorter à patience ;
Ah ! quand nous vous lisons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas besoin.

Puisque vous daignez, Monseigneur, amuser votre loisir par des vers, voici donc la troisième épître, sur le bonheur, que je prends la liberté de vous envoyer ; le sujet de cette troisième épître est l'*envie*, passion que je voudrais bien que votre Altesse royale inspirât à tous les rois. Je vous envoie de mes vers, Monseigneur, et vous m'honorez des vôtres. Cela me fait souvenir du commerce perpétuel qu'*Hésiode* dit que la terre entretient avec le ciel : elle envoie des vapeurs, les Dieux rendent de la rosée. Grand merci de votre rosée, Monseigneur ; mais ma pauvre terre sera incessamment en friche. Les maladies me minent, et rendront bientôt mon champ aride ; mais ma dernière moisson sera pour vous.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem,
Pauca Federico.

J'ai pourtant dans mon lit fait deux nouveaux actes, à la place des deux derniers de Mérope, qui m'ont paru trop languissans. Quand votre Altesse royale voudra voir le fruit de ses avis dans ces deux nouveaux actes,

1738. j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne ſoit point enjolivée d'une intrigue d'amour, et qui mérite d'être lue ; je rendrais par là quelque ſervice au théâtre français qui, en vérité, eſt trop galant. Cette pièce eſt ſans amour ; la première que j'aurai l'honneur d'envoyer à Remusberg méritera pour titre, *De remedio amoris*. Ce n'eſt pas que je n'aye aſſurément un profond reſpect pour l'amour et pour tout ce qui lui appartient ; mais qu'il ſe ſoit emparé entièrement de la tragédie, c'eſt une uſurpation de notre ſouverain ; et je proteſterai au moins contre l'uſurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, Monſeigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poëtique ; mais le département de la métaphyſique m'embarraſſe beaucoup.

La lettre du 17 février, de votre Alteſſe royale, eſt en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ſes deux lettres ſur la liberté comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conſéquent ſur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le ſoyez dans ce miſérable monde compoſé de paſſions, de grimaces et d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de reſpect pour l'opi-

nion de la fatalité, quoique ce ne ſoit pas la mienne; car en nageant dans cette mer d'incertitudes, et n'ayant qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche eſt trop faible : je ſuis fort aiſe, ſi mon roſeau vient à caſſer, que mon voiſin puiſſe me prêter le ſien. Je reſpecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que votre Alteſſe royale l'a miſe dans un ſi beau jour; me permettra-t-elle de lui expoſer encore mes ſcrupules? 1738.

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le *Marc-Aurèle* d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, et ſur leſquelles je le ſupplie de daigner m'éclairer.

1°. Plus je m'examine, plus je me crois libre (en pluſieurs cas); c'eſt un ſentiment que tous les hommes ont comme moi; c'eſt le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partiſans de la fatalité abſolue ſe gouvernent tous ſuivant les principes de la liberté. Or je leur demande comment ils peuvent raiſonner et agir d'une manière ſi contradictoire, et ce qu'il y a à gagner à ſe regarder comme des tournebroches, lorſqu'on agit toujours comme un être libre? Je leur demande encore par quelle raiſon l'auteur de la nature leur a donné ce ſentiment de liberté, s'ils ne

1738. l'ont point ? pourquoi cette impoſture dans l'Etre qui eſt la vérité même ? De bonne foi trouve-t-on une ſolution à ce problème ? répondre que DIEU ne nous a pas dit : Vous êtes libres ; n'eſt-ce pas une défaite ? DIEU ne nous a pas dit que nous ſommes libres ; ſans doute, car il ne daigne pas nous parler ; mais il a mis dans nos cœurs un ſentiment que rien ne peut affaiblir, et c'eſt-là pour nous la voix de DIEU. Tous nos autres ſentimens ſont vrais. Il ne nous trompe point dans le déſir que nous avons d'être heureux, de boire, de manger, de multiplier notre eſpèce. Quand nous ſentons des déſirs, certainement ces déſirs exiſtent ; quand nous ſentons des plaiſirs, il eſt bien ſûr que nous n'éprouvons pas des douleurs ; quand nous voyons, il eſt bien certain que l'action de voir n'eſt pas celle d'entendre ; quand nous avons des penſées, il eſt bien clair que nous penſons. Quoi donc ! le ſentiment de la liberté ſera-t-il le ſeul dans lequel l'Etre infiniment parfait ſe ſera joué en nous feſant une illuſion abſurde ? quoi ! quand je confeſſe qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas, et je me tromperais quand je ſens que je ſuis libre ? Je ne ſais ſi cette expoſition naïve de ce qui ſe paſſe en nous fera quelque impreſſion ſur

votre efprit philofophe, mais je vous conjure, Monfeigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute fon étendue, et enfuite de la juger fans aucune acception de parti, fans même confidérer d'autres principes plus métaphyfiques, qui combattent cette preuve morale; vous verrez enfuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui eft chez tous les hommes, ou de ces idées métaphyfiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude.

1738.

2°. Mon fecond fcrupule roule fur quelque chofe de plus philofophique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme fe tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de DIEU.

Si on dit que DIEU a prévu toutes nos actions, et que par là elles font néceffaires, DIEU a auffi prévu les fiennes qui font d'autant plus néceffaires que DIEU eft immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir fans *raifon fuffifante*, et que cette raifon incline fa volonté, la raifon fuffifante doit encore plus emporter la volonté de DIEU, qui eft l'Etre fouverainement raifonnable.

Si on dit que l'homme doit choifir ce qui lui paraît le meilleur, DIEU eft encore plus néceffité à faire ce qui eft le meilleur.

Voilà donc DIEU réduit à être l'efclave du

1738. deſtin ; ce n'eſt plus un être qui ſe détermine par lui-même ; c'eſt donc une cauſe étrangère qui le détermine ; ce n'eſt plus un agent, ce n'eſt plus DIEU.

Mais ſi DIEU eſt libre, comme les fataliſtes même doivent l'avouer, pourquoi DIEU ne pourra-t-il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté, en lui communiquant l'être, la penſée, le mouvement, la volonté, toutes choſes également inconnues? Sera-t-il plus difficile à DIEU de nous donner la liberté, que de nous donner le pouvoir de marcher, de manger, de digérer? Il faudrait avoir une démonſtration que DIEU n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme, et pour avoir cette démonſtration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité ; mais qui les connaît ?

On dit que DIEU, en nous donnant la liberté, aurait fait des Dieux de nous ; mais ſur quoi le dit-on ? pourquoi ſerais-je Dieu avec un peu de liberté, quand je ne le ſuis pas avec un peu d'intelligence? eſt-ce être Dieu que d'avoir un pouvoir faible, borné et paſſager de choiſir et de commencer le mouvement ? Il n'y a pas de milieu ; ou nous ſommes des automates qui ne feſons rien, et dans qui DIEU fait tout ; ou nous ſommes des agens, c'eſt-à-dire, des créatures libres. Or je demande quelle preuve on a que nous

ſommes de ſimples automates, et que ce ſentiment intérieur de liberté eſt une illuſion? 1738.

Toutes les preuves qu'on apporte ſe réduiſent à la préſcience de DIEU. Mais ſait-on préciſément ce que c'eſt que cette préſcience? certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire ſervir notre ignorance des attributs ſuprêmes de DIEU à prouver la fauſſeté d'un ſentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos ames?

Je ne peux concevoir l'accord de la préſcience et de la liberté, je l'avoue; mais dois-je pour cela rejeter la liberté? nierai-je que je ſois un être penſant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penſer, ni comment un être penſant peut être eſclave de la matière? Raiſonner ce qu'on appelle *à priori* eſt une choſe fort belle, mais elle n'eſt pas de la compétence des humains. Nous ſommes tous ſur les bords d'un grand fleuve; il faut le remonter avant d'oſer parler de ſa ſource. Ce ferait aſſurément un grand bonheur ſi on pouvait en métaphyſique établir des principes clairs, indubitables et en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conſéquences, comme en mathématiques; mais DIEU n'a pas voulu que la choſe fût ainſi. Il s'eſt réſervé le patrimoine de la métaphyſique: le règne des idées pures et des

1738. eſſences des choſes eſt le ſien. Si quelqu'un eſt entré dans ce partage céleſte, c'eſt aſſurément vous, Monſeigneur; et je dirai, dans mon cœur, de votre perſonne ce que les flatteurs diſent des rois, qu'ils ſont les images de la Divinité.

Au reſte, les vers de la Henriade, que vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la préſcience divine qui fait ce qu'on appelle *deſtin*. Je me ſuis exprimé un peu durement dans cet endroit, mais en poëſie on ne dit pas toujours préciſément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne et emporte ſon homme par ſa rapidité.

Avant de finir ſur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à votre Alteſſe royale que les ſociniens, qui nient la préſcience de DIEU ſur les contingens, ont un grand apôtre qu'ils ne connaiſſent peut-être pas; c'eſt *Cicéron*, dans ſon livre de la Divination. Ce grand homme aime mieux dépouiller les Dieux de la préſcience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raiſons. Il aurait eu beau faire de longues périodes, ce ferait des ſons contre des vérités: laiſſons-le donc avec ſes belles phraſes.

Mais que votre Alteſſe royale me permette

de lui dire que les Dieux de *Cicéron* et le
Dieu de *Newton* et de *Clarke* ne ſont pas de 1738.
la même eſpèce; c'eſt le dieu de *Cicéron* qu'on peut appeler un dieu raiſonnant dans les cafés ſur les opérations de la campagne prochaine : car qui n'a point de préſcience n'a que des conjectures, et qui n'a que des conjectures eſt ſujet à dire autant de pauvretés que le *London's journal* ou la gazette de Hollande; mais ce n'eſt pas là le compte de ſir *Iſaac Newton* et de *Samuel Clarke*, deux têtes auſſi philoſophiques que *Marc Tulle* était bavard.

Le docteur *Clarke*, qui a aſſez approfondi ces matières, dont *Newton* n'a parlé qu'en paſſant, dit, me ſemble, avec aſſez de raiſon, que nous ne pouvons nous élever à la connaiſſance imparfaite des attributs divins que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

Chaque manière d'apercevoir, bornée et finie dans l'homme, eſt infinie dans DIEU. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, et DIEU embraſſe tous les objets. Notre ame prévoit par la connaiſſance du caractère d'un homme ce que cet homme fera dans une telle occaſion, et DIEU prévoit, par la même connaiſſance pouſſée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainſi ce qui eſt dans nous eſt ſcience de conjecture, et qui ne nuit point

1738. à la liberté, eſt dans DIEU ſcience certaine, tout auſſi peu nuiſible à la liberté. Cette manière de raiſonner n'eſt pas, me ſemble, ſi ridicule.

Mais je m'aperçois, Monſeigneur, que je le ſuis très-fort en vous ennuyant de mes idées, et en affaibliſſant celles des autres. Votre ſeule bonté me raſſure. Je vois que votre cœur eſt auſſi humain que votre eſprit eſt étendu. Je vois, par vos vers à M. de *Keiſerling*, combien vous êtes capable d'aimer : auſſi ma quatrième épître ſur le bonheur finira par l'amitié ; ſans elle il n'y a point de bonheur ſur la terre.

Madame la marquiſe *du Châtelet* vous admire ſi fort, qu'elle n'oſe vous écrire. Je ſuis donc bien hardi, Monſeigneur, moi qui vous admire tout autant pour le moins, et qui me répands en ces énormes bavarderies.

Que ne puis-je vous dire :

In publica commoda peccem,
Si longo ſermone morer tua tempora, Cæſar.

Je ſuis avec un profond reſpect, un attachement, une reconnaiſſance ſans bornes, &c.

LETTRE XLVII. 1738.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 28 mars.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque ſorte d'inquiétude ſur votre ſanté. M. *Thiriot* me marque qu'elle n'était pas bonne, ce que vous me confirmez encore. Il ſemble que la nature, qui vous a partagé d'une main ſi avantageuſe du côté de l'eſprit, ait été plus avare en ce qui regarde votre ſanté, comme ſi elle avait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puiſſent nous faire préſumer que vous êtes mortel; vos ouvrages doivent nous perſuader le contraire.

Les grands hommes de l'antiquité ne craignaient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands ſuccès. Votre fièvre pourrait être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contrepoids de votre Mérope.

Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette

1738. pièce ? vous qui en êtes le père, vous qui l'avez jugée en *Brutus*. Pour moi qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui de l'auteur, j'ai lu deux fois la Mérope avec toute l'attention dont je ſuis capable, ſans y apercevoir de défauts. Il en eſt de vos ouvrages comme du ſoleil ; il faut avoir le regard très-perçant pour y découvrir des taches.

Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites eſpérer, ſans quoi les ratures et les corrections rendraient mon original embrouillé et difficile à déchiffrer.

Deſpréaux et tous les grands poëtes n'atteignaient à la perfection qu'en corrigeant. Il eſt fâcheux que les hommes, quelques talens qu'ils aient, ne puiſſent produire quelque choſe de bon tout d'un coup. Ils n'y arrivent que par degrés. Il faut ſans ceſſe effacer, châtier, émonder ; et chaque pas qu'on avance eſt un pas de correction.

Virgile, ce prince de la poëſie latine, était encore occupé de ſon Enéide lorſque la mort le ſurprit. Il voulait, ſans doute, que ſon ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avait dans l'eſprit, et qui était ſemblable à celui de l'orateur dont *Cicéron* nous fait le portrait.

Vous

Vous dont on peut placer le nom à côté de celui de ces grands hommes, sans déroger à leur réputation, vous tenez le chemin qu'ils ont tenu, pour imprimer à vos ouvrages ce caractère d'immortalité si estimable et si rare. 1738.

La Henriade, le Brutus, la Mort de César, &c. sont si parfaits, que ce n'est pas une petite difficulté de ne rien faire de moindre. C'est un fardeau que vous partagez avec tous les grands hommes. On ne leur passe pas ce qui serait bon en d'autres. Leurs ouvrages, leurs actions, leur vie, enfin tout doit être excellent en eux. Il faut qu'ils répondent sans cesse à leur réputation; il faut, s'il m'est permis de me servir de cette expression, qu'ils gravissent sans cesse contre les faiblesses de l'humanité.

Le Maximien de *la Chaussée* n'est point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'Ecole des amis qui est de ce même auteur, dont le titre est excellent, et les vers ordinaires, faibles, monotones et ennuyeux. Peut-être y a-t-il trop de témérité à moi, étranger et presque barbare, de juger des pièces du théâtre français; cependant ce qui est sec et rampant dégoûte bientôt. Nous choisissons ce qu'il y a de meilleur pour le représenter ici. Ma mémoire est si mauvaise, que je fais avec beaucoup de discernement le triage des choses

1738. qui doivent la remplir ; c'eſt comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes ſortes de ſemences, et qu'on n'orne que des fleurs les plus rares et les plus exquiſes.

Vous verrez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite et de vos inſtructions. Je vous prie de redoubler votre ſévérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loiſir, j'ai de la patience, et avec tout cela rien de mieux à faire qu'à changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés.

On travaille actuellement à la vie de la czarine et du czarovitz. J'eſpère vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramaſſer à ce ſujet. Vous trouverez dans ces anecdotes des barbaries et des cruautés ſemblables à celles qu'on lit dans l'hiſtoire des premiers céſars.

La Ruſſie eſt un pays où les arts et les ſciences n'avaient point pénétré. Le czar n'avait aucune teinture d'humanité, de magnanimité ni de vertu ; il avait été élevé dans la plus craſſe ignorance ; il n'agiſſait que ſelon l'impulſion de ſes paſſions déréglées : tant il eſt vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, et qu'ils ne ſont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modifier la fougue de leur tempérament.

J'ai connu le grand maréchal de la cour (de Pruſſe) *Printz*, qui vivait encore en 1724, et qui, ſous le règne du feu roi, avait été ambaſſadeur chez le czar. Il m'a raconté que lorſqu'il arriva à Pétersbourg, et qu'il demanda de préſenter ſes lettres de créance, on le mena ſur un vaiſſeau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où était le czar : on le lui montra qui accommodait des cordages au haut du tillac. Lorſque le czar eut aperçu M. de *Printz*, il l'invita de venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes ; et comme il s'en excuſait ſur ſa mal-adreſſe, le czar ſe deſcendit à un cable comme un matelot, et vint le joindre. 1738.

La commiſſion dont M. de *Printz* était chargé lui ayant été très-agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de ſa ſatisfaction : pour cet effet il fit préparer un feſtin ſomptueux auquel M. de *Printz* fut invité. On y but, à la façon des Ruſſes, de l'eau-de-vie, et on en but brutalement. Le czar qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de ſtrélitz qui étaient détenus dans les priſons de Pétersbourg, et à chaque grand verre qu'on vidait, ce monſtre affreux abattait la tête de ces miſérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner

1738. une marque de confidération particulière à M. de *Printz*, lui procurer, fuivant fon expreffion, le plaifir d'exercer fon adreffe fur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une femblable propofition dut faire fur un homme qui avait des fentimens et le cœur bien placé. De *Printz*, qui ne le cédait en fentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui, en tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieufe au caractère dont il était revêtu, mais qui n'était qu'une fimple civilité dans ce pays barbare. Le czar penfa fe fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de fon indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain.

Ce n'eft pas une hiftoire faite à plaifir; elle eft fi vraie, qu'elle fe trouve dans les relations de M. de *Printz*, que l'on conferve dans les archives. J'ai même parlé à plufieurs perfonnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, lefquelles m'ont attefté ce fait. Ce n'eft point un conte fu de deux ou trois perfonnes, c'eft un fait notoire.

De ces horribles cruautés paffons à un fujet plus gai, plus riant et plus agréable; ce fera la petite pièce qui fuivra cette tragédie.

Il s'agit de la mufe de *Greffet*, qui à préfent eft une des premières du Parnaffe français. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer

avec beaucoup de facilité. Ses épithètes ſont juſtes et nouvelles ; avec cela il a des tours qui lui ſont propres : on aime ſes ouvrages, malgré leurs défauts. Il eſt trop peu ſoigné, ſans contredit ; et la pareſſe, dont il fait tant l'éloge, eſt la plus grande rivale de ſa réputation.

1738.

Greſſet a fait une ode ſur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment. Elle eſt pleine de feu et de morceaux achevés. Vous aurez remarqué, ſans doute, que les vers de huit ſyllabes réuſſiſſent mieux à ce poëte que ceux de douze.

Malgré le ſuccès des petites pièces de *Greſſet*, je ne crois pas qu'il réuſſiſſe jamais au théâtre français ou dans l'épopée. Il ne ſuffit pas de ſimples bluettes d'eſprit pour des pièces de ſi longue haleine ; il faut de la force, il faut de la vigueur et de l'eſprit vif et mûr pour y réuſſir : il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

On copie, ſuivant que vous le ſouhaitez, la cantate de la *le Couvreur*. Je l'enverrai achever à Cirey. Des oreilles françaiſes, accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes, ne ſeront guère favorables aux airs méthodiques et expreſſifs des Italiens. Il faudrait des muſiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où elle doit être jouée, ſans quoi elle

1738. vous paraîtra tout auſſi touchante que le rôle de *Brutus* récité par un acteur ſuiſſe ou autrichien.

Céſarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé ; je vous en remercie mille fois ; je ſuis partagé entre l'amitié, la joie et la curioſité. Ce n'eſt pas une petite ſatisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey ; que dis-je ? à un autre moi-même qui m'y tranſporte, pour ainſi dire. Je lui fais mille queſtions à la fois, je l'empêche même de me ſatisfaire ; il nous faudra quelques jours avant d'être en état de nous entendre. Je m'amuſe bien mal à propos de vous parler de l'amitié, vous qui la connaiſſez ſi bien, et qui en avez ſi bien décrit les effets.

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages. Il me les faut lire à tête repoſée pour vous en dire mon ſentiment, non que je m'ingère de les apprécier ; ce ſerait faire du tort à ma modeſtie. Je vous expoſerai mes doutes, et vous confondrez mon ignorance.

Mes ſalutations à la ſublime *Emilie*, et mon encens pour le divin *Voltaire*. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVIII.

1738.

DU PRINCE ROYAL.

31 mars.

MONSIEUR,

Je fuis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de pofte fucceffivement les lettres de M. *Thiriot* ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait effuyé le même fort. J'ignore fi c'eft en France, ou dans les Etats du roi mon père, qu'elles ont été victimes d'une curiofité affez mal placée. On peut favoir tout ce que contient notre correfpondance. Vos lettres ne refpirent que la vertu et l'humanité, et les miennes ne contiennent pour l'ordinaire que des éclairciffemens que je vous demande fur des fujets auxquels la plupart du monde ne s'intéreffe guère. Cependant, malgré l'innocence des chofes que contient notre correfpondance, vous favez affez ce que c'eft que les hommes, et qu'ils ne font que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout blâme. Je vous prierai donc de ne point adreffer par M. *Thiriot* les lettres qui rouleront fur la philofophie ou fur des vers. Adreffez-les plutôt à M. *Tronchin du Breuil;*

1738. elles me parviendront plus tard, mais j'en ſerai récompenſé par leur ſureté. Quand vous m'écrirez des lettres où il n'y aura que des bagatelles, adreſſez-les à votre ordinaire par M. *Thiriot*, afin que les curieux aient de quoi ſe ſatisfaire.

Céſarion me charme par tout ce qu'il me dit de Cirey. Votre hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* m'enchante. Je voudrais ſeulement que vous n'euſſiez point rangé *Machiavel*, qui était un mal-honnête homme, au rang des autres grands hommes de ſon temps. Quiconque enſeigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injuſtices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus diſtingué par ſes talens, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talens louables. *Cartouche* ne mérite point de tenir un rang parmi les *Boileau*, les *Colbert* et les *Luxembourg*. Je ſuis sûr que vous êtes de mon ſentiment. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin mépriſable : auſſi ſuis-je sûr que vous n'avez enviſagé *Machiavel* que du côté du génie. Pardonnez-moi ma ſincérité ; je ne la prodiguerais pas ſi je ne vous en croyais très-digne.

Si les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée,

nous

nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiècles, et moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, et plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtyle que celui de l'hiſtoire de *Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté. Toutes les lignes portent coup; tout eſt nourri de réflexions excellentes; aucune fauſſe penſée, rien de puéril, et avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres ſur les noms allemands qui ſont un peu maltraités; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner. 1738.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits et qui peuvent être de quelque inſtruction; ce ſerait le moyen de profiter et de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la ſéchereſſe qui règne dans certains livres; c'eſt au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

1738. Il me faut de l'application et une contention d'esprit pour étudier vos Elémens de *Newton*, ce qui se fera après Pâques, fesant une petite absence pour prendre

Ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.

Je vous exposerai mes doutes avec la dernière franchise, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Israélites qui ne pouvaient relever les murs de Jérusalem qu'en se défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

Avouez que mon systême est insupportable; il me l'est quelquefois à moi-même. Je cherche un objet pour fixer mon esprit, et je n'en trouve encore aucun. Si vous en savez, je vous prie de m'en indiquer qui soit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque chose dont je puisse me persuader, c'est qu'il y a un DIEU adorable dans le ciel, et un *Voltaire* presque aussi estimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle à madame la Marquise, que vous lui ferez accepter. J'espère qu'elle voudra la placer dans ses entresols, et qu'elle voudra s'en servir pour ses compositions.

Je n'ai pas pu laisser votre portrait entre

les mains de *Céſarion.* J'ai envié à mon ami d'avoir converſé avec vous, et de poſſéder encore votre portrait. C'en eſt trop, me ſuis-je dit; il faut que nous partagions les faveurs du deſtin. Nous penſons tous de même ſur votre ſujet, et c'eſt à qui vous aimera et vous eſtimera le plus. 1738.

J'ai preſque oublié de vous parler de vos pièces fugitives : la Modération dans le bonheur, le Cadenas, le Temple de l'Amitié, &c.; tout cela m'a charmé. Vous accumulez la reconnaiſſance que je vous dois. Que la Marquiſe n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez perſuadé que je ne regrette rien plus au monde que de ne pouvoir vous convaincre des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

LETTRE XLIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 19 avril.

MONSIEUR,

J'Y perds de toutes les façons lorſque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la perte d'une infinité de bonnes penſées que j'aurais reçues ſi votre ſanté l'avait permis.

Pour l'amour de l'humanité, ne m'alarmez plus par vos fréquentes indiſpoſitions; et ne vous imaginez pas que ces alarmes ſoient métaphoriques; elles ſont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que *Rouſſeau* ait peut-être faits de ſa vie:

Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des héros.

Céſarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre ſanté. J'ai conſulté des médecins ſur ce ſujet: ils m'ont aſſuré, foi de médecins, que je n'avais rien à craindre pour vos jours; mais pour votre incommodité, qu'elle ne

pouvait être radicalement guérie, parce que le mal était trop invétéré. Ils ont jugé que vous deviez avoir une obſtruction dans les viſcères du bas ventre, que quelques reſſorts ſe ſont relâchés, que des flatuoſités ou une eſpèce de néphrétique ſont la cauſe de vos incommodités. Voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la déciſion de ces Meſſieurs, plus incertaine ſouvent que celle des métaphyſiciens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dreſſer le *ſtatum morbi* de vos incommodités, afin de voir ſi peut-être quelque habile médecin ne pourrait vous ſoulager. Quelle joie ſerait la mienne de contribuer en quelque façon au rétabliſſement de votre ſanté! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude poſſible. Vous m'obligerez véritablement ; ce ſera un petit ſacrifice que vous ſerez obligé de faire à mon amitié.

1738.

Vous m'avez accuſé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aye négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'ode ſur l'amour de DIEU,

1738. ajoutée à une petite pièce adreffée à *Céfarion.* La manie des vers me lutine fans ceffe, et je crains que ce foit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'*Apollon* de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les fciences.

Je voudrais que vous euffiez eu befoin de mon ode fur la patience, pour vous confoler des rigueurs d'une maîtreffe, et non pour fupporter vos infirmités. Il eft facile de donner des confolations de ce qu'on ne fouffre point foi-même; mais c'eft l'effort d'un génie fupérieur, que de triompher des maux les plus aigus, et d'écrire avec toute la liberté d'efprit du fein même des fouffrances.

Votre épître fur l'envie eft inimitable. Je la préfère prefque encore à fes deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a fenti le mal qu'elle peut faire, et des fentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnais toujours aux grands fentimens. Vous les fentez fi bien, qu'il vous eft facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres? Ce qu'il vous plaît d'en dire, fent un tant foit peu l'ironie. Mes vers font les fruits d'un arbre fauvage; les vôtres font d'un arbre franc. En un mot:

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs, 1738.
L'hirondelle rafe la terre.
Philomèle eft ici l'emblème de mes vers :
Quant à l'oifeau du Dieu qui porte le tonnerre,
Il ne convient qu'au feul Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre fentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette paffion charmante, ne devrait y être employé que comme des épiceries que l'on met dans certains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte d'émouffer la fineffe du palais. Mérope mérite de toutes manières de corriger le goût corrompu du public, et de relever *Melpomène* du mépris que les colifichets de fes ornemens lui attirent. Je me repofe bien fur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie. Peu de chofe la rendrait parfaite : elle l'eft affurément à préfent.

Corneille, après lui *Racine*, enfuite *la Grange*, ont épuifé tous les lieux communs de la galanterie et du théâtre. *Crébillon* a mis, pour ainfi dire, les furies fur la fcène : toutes fes pièces infpirent de l'horreur, tout y eft affreux, tout y eft terrible. Il fallait abfolument après eux quitter une route ufée, pour en fuivre une plus neuve, une plus brillante.

Les paffions que vous mettez fur le théâtre

ſont auſſi capables que l'amour d'émouvoir,
1738. d'intéreſſer et de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter et les produire de la manière que vous le faites dans la Mérope et dans la Mort de Céſar.

Le Ciel te réſervait pour éclairer la France.
Tu ſortais triomphant de la carrière immenſe
Que l'épopée offrait à tes déſirs ardens;
Et nouveau Thucydide, on te vit avec gloire
Remporter les lauriers conſacrés à l'hiſtoire.
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puiſſans,
Ta main ſut débrouiller Newton et la nature;
Et Melpomène enfin, languiſſant ſans parure,
Attend tout à préſent de tes riches préſens.

Je quitte la brillante poëſie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphyſique; j'abandonne le langage des dieux, que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la divinité même, qui m'eſt inconnu. Il s'agit à préſent d'élever le faîte du bâtiment, dont les fondemens ſont très-peu ſolides. C'eſt un ouvrage d'araignée qui eſt à jour de tous côtés, et dont les fils ſubtils ſoutiennent la ſtructure.

Perſonne ne peut être moins prévenu en faveur de ſon opinion que je le ſuis de la mienne. J'ai diſcuté la fatalité abſolue avec

toute l'application poſſible, et j'y ai trouvé des difficultés preſque invincibles. J'ai lu une infinité de ſyſtêmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne ſoit hériſſé d'abſurdités ; ce qui m'a jeté dans un pyrrhoniſme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raiſon particulière qui me porte plutôt pour *la fatalité abſolue* que pour *la liberté*. Qu'elle ſoit ou qu'elle ne ſoit pas, les choſes iront toujours le même train. Je ſoutiens ces ſortes de choſes tant que je puis, pour voir juſqu'où l'on peut pouſſer le raiſonnement, et de quel côté ſe trouve le plus d'abſurdités. 1738.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la *raiſon ſuffiſante.* Tout homme qui veut être philoſophe, mathématicien, politique, en un mot, tout homme qui veut s'élever au-deſſus du commun des autres, doit admettre la raiſon ſuffiſante.

Qu'eſt-ce que cette raiſon ſuffiſante ? c'eſt la cauſe des événemens. Or tout philoſophe recherche cette cauſe, ce principe ; donc tout philoſophe admet la raiſon ſuffiſante. Elle eſt fondée ſur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne ſaurait produire un être, puiſque *rien* n'exiſte pas. Il faut donc néceſſairement que les êtres, ou les événemens, aient une cauſe de leur être dans ce qui les a précédés ; et cette cauſe on l'appelle la raiſon

1738. ſuffiſante de leur exiſtence ou de leur naiſſance. Il n'y a que le vulgaire qui, ne connaiſſant point de *raiſon ſuffiſante*, attribue au *haſard* les effets dont les cauſes lui ſont inconnues. Le *haſard* en ce ſens eſt le ſynonyme de *rien*. C'eſt un être ſorti du cerveau creux des poëtes, et qui, comme ces globules de ſavon que font les enfans, n'a aucun corps.

Vous allez boire à préſent la lie de mon nectar ſur le ſujet de la fatalité abſolue. Je crains fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèſe, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne ſais quel livre de phyſique, où il s'agiſſait du muſcle céphalopharyngien. Me voilà à conſulter *Furetière* pour en trouver l'éclairciſſement : il dit que le muſcle céphalopharyngien eſt l'orifice de l'œſophage, nommé pharynx. Ah ! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile. Les explications ſont ſouvent plus obſcures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premièrement que les hommes ont un ſentiment de liberté : ils ont ce qu'ils appellent la puiſſance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens, &c. Si vous appelez ces actes, la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme eſt libre. Mais ſi vous appelez liberté, les raiſons

qui déterminent les réſolutions, les cauſes des mouvemens qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer ſur ſes actions, je puis prouver que l'homme n'eſt point libre. 1738.

Mes preuves ſeront tirées de l'expérience. Elles ſeront tirées des obſervations que j'ai faites ſur les motifs de mes actions et ſur celles des autres.

Je ſoutiens premièrement que tous les hommes ſe déterminent par des raiſons tant bonnes que mauvaiſes (ce qui ne fait rien à mon hypothèſe), et ces raiſons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorſqu'un libraire m'apporte la Henriade et les épigrammes de *Rouſſeau*, d'où vient, dis-je, que je choiſis la Henriade? c'eſt que la Henriade eſt un ouvrage parfait, et dont mon eſprit et mon cœur peuvent tirer un uſage excellent, et que les épigrammes ordurières saliſſent l'imagination. C'eſt donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raiſon à ſe déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre. C'eſt donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions. C'eſt donc le reſſort dont je dépends, et ce reſſort eſt lié avec un autre qui eſt mon tempérament; c'eſt-là préciſément la roue avec laquelle le créateur monte les reſſorts de la volonté; et l'homme a la même

1738. liberté que le pendule. Il a de certaines vibrations ; en un mot, il peut faire des actions, &c. mais toutes asservies à son tempérament, et à sa façon de penser plus ou moins bornée.

Questionnez quel homme il vous plaira sur ce qu'il a fait telle ou telle action : le plus stupide de tous vous alléguera une raison. C'est donc une raison qui le détermine. L'homme agit donc selon une loi, et en conséquence du ton que le créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée sur l'expérience. Concluons donc que l'homme porte en soi le mobile qui le détermine, ou qui cause ses résolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité absolue, qu'on n'eût jamais cherché de subterfuge contre la liberté dans de faux raisonnemens. Tel est celui que vous combattez très-bien, et que vous détruisez totalement. En effet rien de moins conséquent, que nous serions des dieux si nous étions libres. Il y a beaucoup de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connaît point ; et il y en a encore infiniment plus de vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine.

J'examine simplement les vérités qui me sont connues : et de là je conclus que, puisqu'elles sont telles, DIEU a voulu qu'elles soient. Mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets

de la nature avec leur cause primitive qui est DIEU. 1738.

Selon ce système, DIEU ayant prévu les effets des tempéramens et des caractères des hommes, conserve en plein sa préscience : et les hommes ont une espèce de liberté, quoique très-bornée, de suivre leurs raisonnemens ou leur façon de penser.

Il s'agit à présent de montrer que mon hypothèse ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'essence divine. C'est ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de DIEU est celle d'un Etre tout-puissant, très-bon, infini et raisonnable à un degré supérieur. Je dis que ce DIEU se détermine en tout par les raisons les plus sublimes, qu'il ne fait rien que de très-raisonnable et de très-conséquent. Ceci ne renverse en aucune façon la liberté de DIEU : car, comme DIEU est la raison même, dire qu'il se détermine par la raison, c'est dire qu'il se détermine par sa volonté ; ce qui n'est en ce sens qu'un jeu de mots. De plus, DIEU peut prévoir ses propres actions, puisqu'elles sont asservies à l'infini, à l'excellence de ses attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc DIEU est lui-même le destin, comment en peut-il être l'esclave ? Et si ce DIEU qui, selon M. *Clarke*, ne peut se tromper, si ce

1738. DIEU prévoit les actions des hommes, il faut donc néceſſairement qu'elles arrivent. M. *Clarke* lui-même l'avoue ſans s'en apercevoir.

Mon raiſonnement ſe réduit à ce que DIEU étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent, et c'eſt ce qu'atteſtent les œuvres de la nature ; c'eſt de quoi tous les hommes en général nous ſont un témoignage, et de quoi vous perſuaderiez ſeul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut ſe garder de juger du monde par parties ; ce ſont les membres d'un tout, où l'aſſortiment eſt néceſſaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes mal-feſans, que DIEU a tout mal fait, c'eſt perdre de vue la totalité, c'eſt conſidérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'enſemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut eſt dans notre nerf optique, et non pas dans l'objet que nous enviſageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous fournir ſur le roman de la fatalité abſolue, et ſur la préſcience divine. Du reſte, je reſpecte beaucoup *Cicéron*, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ſes Tuſculanes ſont,

de tous ses ouvrages, celui qui me convient le mieux. 1738.

Vous anoblissez le dieu de M. *Clarke* d'une telle façon que je commence déjà à sentir du respect pour cette divinité. Si vous eussiez vécu du temps de *Moïse*, le dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob* n'y aurait rien perdu, et surement il aurait été plus digne de nos hommages que celui que nous présente le bègue législateur des Juifs.

Je me réserve de vous parler une autre fois de votre excellent essai de physique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une autre lettre particulièrement destinée à ce sujet. Je remplirai également mes engagemens touchant le Siècle de *Louis XIV*; et je joindrai à cette lettre quelques considérations sur l'état du corps politique de l'Europe, que je vous prierai cependant de ne communiquer à personne. Mon dessein était de le faire imprimer en Angleterre comme l'ouvrage d'un anonyme. Quelques raisons m'en ont fait différer l'exécution.

J'attends l'épître sur l'amitié comme une pièce qui couronnera les autres. Je suis aussi affamé de vos ouvrages que vous êtes diligent à les composer.

Je fus tout surpris en vérité lorsque je vis que la marquise *du Châtelet* me trouvait si

1738. admirable. J'en ai cherché la raiſon ſuffiſante avec *Leibnitz*, et je ſuis tenté de croire que cette grande admiration de la Marquiſe ne vient que d'un petit grain de pareſſe. Elle n'eſt pas auſſi généreuſe que vous de ſes momens. Je me déclare incontinent le rival de *Newton*, et ſuivant la mode de Paris, je vais compoſer un libelle contre lui. Il ne dépend que de la Marquiſe de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à *Newton* la préférence que l'ancienneté de connaiſſance et ſon mérite perſonnel lui ont acquiſe, et je ne demande que quelques mots écrits dans des momens perdus : moyennant quoi je tiens quitte la Marquiſe de toute admiration quelconque.

J'ai ſonné le tocſin mal à propos dans la dernière lettre que je vous ai écrite ; vous voudrez bien continuer votre correſpondance par M. *Thiriot*. Mon ſoupçon, après l'avoir éclairci, s'eſt trouvé mal fondé. J'en ſuis bien aiſe, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponſes.

Vous ne ſauriez croire à quel point j'eſtime vos penſées, et combien j'aime votre cœur. Je ſuis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le ſoleil. Qu'y faire? mes ſentimens me rapprochent de vous, et l'affection que je vous porte n'en eſt pas moins fervente.

fervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé ſur la vie de la czarine et du czarovitz. Si vous ſouhaitez quelque choſe de plus ſur ce ſujet, je m'offre de vous ſatisfaire étant à jamais, 1738.

Monſieur,

votre très-parfait et très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu de nouveaux bienfaits de votre Alteſſe royale, des fruits précieux de votre loiſir et de votre ſingulier génie. L'ode à ſa majeſté la reine votre mère, me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur ſe joint à votre eſprit, qu'il en naiſſe un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques expreſſions qui ne ſont pas tout-à-fait dans notre exactitude françaiſe. Nous ne diſons pas *des encens* au pluriel : nous ne diſons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenſer *à* quelqu'un. Cette phraſe n'eſt en uſage que parmi quelques

1738. miniftres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue françaife. Voilà, à peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme ferviteur bien tendrement attaché à votre augufte perfonne.

Que je fuis enchanté quand je vois un prince né pour régner, dire :

Ta clémence et ton équité,
Ces limites de ta puiffance.

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, et qui me tranfportent dans un prince. Vous faites comme *Marc-Aurèle* la fatire des cours par votre exemple et par vos écrits, et vous avez par-deffus lui le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il difait affez féchement dans fa langue propre.

Si la tendreffe refpectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier fuffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'imagination, et le mérite de la difficulté furmontée qu'on doit compter dans tous les arts, eft bien plus grand dans une ode que dans une épître libre.

Le Printemps eft dans un tout autre goût : c'eft un tableau de *Claude Lorrain*. Il y a un

poëte anglais, homme de mérite, nommé *Tompson*, qui a fait les quatre saisons dans ce goût-là, en *blank verse*, sans rime. Il semble que le même dieu vous ait inspiré tous deux. 1738.

Votre Altesse royale me permettra-t-elle de faire sur ce poëme une remarque qui n'est guère poëtique :

Et dans le vaste cours de ses longs mouvemens,
La terre gravitant et roulant sur ses flancs,
Approchant du soleil, en sa carrière immense....

Voilà des vers philosophiques, par conséquent leur devoir est d'être vrais et d'avoir raison. Ce n'est pas ici *Josué* qui s'accommode à l'erreur vulgaire, et qui parle en homme très-vulgaire ; c'est un prince copernicien qui parle, un prince dans les Etats de qui *Copernic* est né ; car je le crois né à Thorn, et je pense que votre maison royale pourrait bien avoir des droits sur Thorn ; mais venons au fait. Ce fait est que la terre, du printemps à l'été, s'éloigne toujours du soleil, de façon qu'au milieu du cancer, elle est environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet astre qu'au milieu de l'hiver ; et que nous avons, moyennant cette inégalité dans son cours, huit jours d'été de plus que d'hiver.

1738. Je ſais bien qu'on a cru long-temps qu'en été nous étions plus près du ſoleil; mais c'eſt une grande erreur. Il ne doit pas paraître ſingulier qu'un trente-troiſième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'eſt donc pas la proximité; mais la perpendicularité des rayons du ſoleil, et leur plus grande quantité réfractée de l'air ſur la terre. Or en été les rayons ſont plus approchans de la perpendicule et plus réfractés ſur notre horizon ſeptentrional, comme ſait votre Alteſſe.

Je fais tout ce verbiage pour excuſer mon unique critique. D'ailleurs je ne puis trop remercier votre Alteſſe royale de l'honneur qu'elle fait à notre Parnaſſe français.

J'envoie la quatrième épître par ce paquet; je corrige la troiſième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de Mérope, mais on les tranſcrit.

Ce que votre Alteſſe royale a daigné me mander du czar *Pierre I* change bien mes idées. Eſt-il poſſible que tant d'horreurs aient pu ſe joindre à des deſſeins qui auraient honoré *Alexandre*? Quoi! policer ſon peuple et le tuer! être bourreau, abominable bourreau, et légiſlateur! quitter le trône pour le ſouiller

enſuite de crimes ! créer des hommes, et déshonorer la nature humaine ! Prince, qui faites l'honneur du genre-humain par le cœur et par l'eſprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, et je n'en ferai uſage que par vos ordres. Je ne continuerai l'hiſtoire de *Louis XIV*, ou plutôt de ſon ſiècle, que quand vous me le commanderez. Je ne veux. . . .

1738.

(*Le reſte manque.*)

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

De Bruxelles, mai.

MONSEIGNEUR,

En revenant de ces triſtes terres, dans le voiſinage deſquelles votre Alteſſe royale n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me conſoler. J'eſpère que votre Alteſſe royale m'enverra long-temps ſes ordres à Bruxelles; je les recevrai beaucoup plutôt, et plus ſurement que quand ils feſaient tant de caſcades de Paris à Bar-le-duc et à Cirey. Je recevrai

1738. au moins vos ordres directement, dans l'efpérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem.*

Je prends la liberté d'adreffer à votre Alteffe royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de *Gangan* (1). C'eft une fadaife philofophique qui ne doit être lue que comme on fe délaffe d'un travail férieux avec les bouffonneries d'*Arlequin.* Le véritable ennemi de *Machiavel* aura-t-il quelques momens pour voyager avec ce baron de *Gangan?* Il y verra au moins un petit article plein de vérité fur les chofes de la terre. Je compte vous préfenter bientôt un autre tribut de bagatelles poëtiques, car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai fouverain. Les biens des fujets appartiennent, dit-on, aux autres rois; mon cœur et mes momens appartiennent au mien. Madame *du Châtelet*, fon autre fujette, et plus digne ornement de fa cour, lui préfente fes refpects, felon la permiffion qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider, elle trouvera peu de perfonnes à qui elle puiffe parler de philofophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaifirs. Une vie retirée et douce eft ici le partage de prefque tous les particuliers;

(1) Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins fous ce titre.

mais cette vie douce reſſemble ſi fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aiſément. L'ennui n'approchera point d'une maiſon qu'*Emilie* habite, et qui eſt honorée des lettres de notre prince. Nous ſommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la groſſe tour. C'eſt là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui ſera l'amour de la terre, comme il eſt le nôtre; et de M. le baron de *Keiſerling*, ſi digne de lui plaire et de le voir; et du ſavant M. *Jordan*, à qui je porte envie. 1738.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de votre Alteſſe royale, le très-humble, &c.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 mai.

MONSEIGNEUR,

Vos jours de poſte ſont comme les jours de *Titus*: vous pleureriez ſi vos lettres n'étaient pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31 mars et 19 avril, dont votre Alteſſe royale m'honore, ſont de nouveaux liens qui m'attachent à elle; et il faut bien que chacune de

1738. mes réponſes ſoit un nouveau ſerment de fidélité que mon ame, votre ſujette, fait à votre ame, ſa ſouveraine.

La première choſe dont je me ſens forcé de parler, eſt la manière dont vous penſez ſur *Machiavel.* Comment ne ſeriez-vous point ému de cette colère vertueuſe où vous êtes preſque contre moi, de ce que j'ai loué le ſtyle d'un méchant homme? C'était aux *Borgia*, père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient beſoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale; il eſt d'un prince tel que vous de la déteſter. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des *Locuſte* et des *Brinvilliers*, a pu donner à quelques tyrans une puiſſance paſſagère, comme le poiſon peut procurer un héritage; mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux : cela eſt bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuſe? au malheur des autres et au ſien même. Voilà les vérités qui ſont le catéchiſme de votre belle ame.

Je ſuis ſi pénétré de ces ſentimens, qui ſont vos idées innées, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais preſque de rendre grâce à votre Alteſſe royale de la bonté qu'elle a de s'intéreſſer à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que

l'amour

l'amour du bien public marche le premier? Vous joignez donc, Monſeigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner conſulter pour moi des médecins. Je ne ſais qu'une ſeule choſe auſſi ſingulière que cette bonté, c'eſt que les médecins vous ont dit vrai. Il y a long-temps que je ſuis perſuadé que ma maladie, s'il eſt permis de comparer le mal avec le bien, eſt, tout comme mon attachement à votre perſonne, une affaire pour la vie. 1738.

Les conſolations que je goûte dans ma délicieuſe retraite et dans l'honneur de vos lettres, ſont aſſez fortes pour me faire ſupporter des douleurs encore plus grandes. Je ſouffre très-patiemment; et quoique les douleurs ſoient quelquefois longues et aiguës, je ſuis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'eſt pas que je ſois ſtoïcien, au contraire, c'eſt parce que je ſuis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal et le plaiſir un bien; et que, tout bien compté et bien peſé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerai ſur vos pas, ſi votre Alteſſe royale le permet, dans l'abyme de la métaphyſique. Un eſprit auſſi juſte que le vôtre, ne pouvait aſſurément regarder la queſtion de la liberté comme une choſe démontrée. Ce goût que vous avez

1738. pour l'ordre et l'enchaînement des idées, vous a repréſenté fortement DIEU comme maître unique et infini de tout : et cette idée, quand elle eſt regardée ſeule, ſans aucun retour ſur nous-mêmes, ſemble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais auſſi une autre manière de raiſonner ſemble encore donner à DIEU plus de puiſſance, et en faire un être, ſi j'oſe le dire, plus digne de nos adorations ; c'eſt de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode ſemble en faire le Dieu des machines, et la ſeconde le Dieu des êtres penſans. Or ces deux méthodes ont chacune leur force et leur faibleſſe. Vous les peſez dans la balance du ſage ; et malgré le terrible poids que les *Leibnitz* et les *Wolf* mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de *Montagne*, *que ſais-je ?* pour votre deviſe.

Je vois plus que jamais, par le mémoire ſur le czarovitz, que votre Alteſſe royale daigne m'envoyer, que l'hiſtoire a ſon pyrrhoniſme auſſi-bien que la métaphyſique. J'ai eu ſoin, dans celle de *Louis XIV*, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, ſans remonter au premier principe.

La cauſe première n'eſt guère faite pour le physicien, et les premiers reſſorts des intrigues ne ſont guère faits pour l'hiſtorien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'hiſtoire de l'eſprit humain dans ce beau ſiècle, et ſurtout l'hiſtoire des arts, voilà mon ſeul objet. Je ſuis bien sûr de dire la vérité quand je parlerai de *Deſcartes*, de *Corneille*, du *Pouſſin*, de *Girardon*, de tant d'établiſſemens utiles aux hommes; je ſerais sûr de mentir ſi je voulais rendre compte des converſations de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*. 1738.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais; mais en attendant je donnerai le reſte de cette année à la phyſique, et ſurtout à la phyſique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes Elémens de Newton, mais je ne les ai point encore vus; il eſt plaiſant que l'auteur et la perſonne à qui ils ſont dédiés ſoient les ſeuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande ſe ſont précipités, ſans me conſulter, ſans attendre les changemens que je préparais; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'eſt ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adreſſer à votre Alteſſe royale; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

1738. Il me ſemble, Monſeigneur, que ce petit *commercium epiſtolicum* embraſſe tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphyſique, d'hiſtoire, de phyſique; je ſerais bien ingrat ſi j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que votre Alteſſe royale vient de m'envoyer? Il eſt bien étrange que vous puiſſiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français ſont très-difficiles à faire en France, et vous en compoſez à Remusberg comme ſi *Chaulieu*, *Chapelle*, *Greſſet*, avaient l'honneur de ſouper avec votre Alteſſe royale.

(*Le reſte manque.*)

LETTRE LIII.

DU PRINCE ROYAL.

Mai.

MON CHER AMI,

CE titre vous eſt dû, et par votre rare mérite, et par la ſincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je ſuis charmé de votre critique; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués; je travaillerai comme ſous vos yeux. Vos lumières et vos cenſures

feront comme les canaux qui forment les jets d'eau : elles régleront l'essor de mon esprit ; et plus vous mettrez de févérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations. 1738.

Votre quatrième épître est un chef-d'œuvre. *Césarion* et moi nous l'avons lue, relue et admirée plus d'une fois. Je ne faurais vous dire à quel point j'estime vos ouvrages. La noble hardiesse avec laquelle vous débitez de grandes vérités, m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers est peut-être le plus philosophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des savans n'est pas capable de se ployer sous cette vérité. Il faut avoir épuisé la philosophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour exprimer les grands fentimens et les grandes vérités. Je suis charmé de ces deux vers :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis !

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes et de tous les hommes. Si le genre-humain pensait ainsi, nous verrions une république plus parfaite et plus heureuse que celle de *Platon*.

1738. Cette ſaiſon, qui eſt pour moi le ſemeſtre de mars, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été impoſſible de vous répondre plutôt. J'ai reçu encore la cinquième épître, ſur le bonheur, et je réponds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchiſe ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'*homme-dieu* ne me plaît point dans la bouche d'un philoſophe, d'un homme qui doit (1) être au-deſſus des erreurs populaires. Laiſſez au grand *Corneille*, vieux radoteur et tombé dans l'enfance, le travail inſipide de rimer l'imitation de JESUS-CHRIST, et ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais ſeulement comme fables; et je crois qu'il vaut mieux garder un ſilence profond ſur les fables chrétiennes, canoniſées par leur ancienneté et par la crédulité des gens abſurdes et ſtupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de repréſenter quelque fragment de l'hiſtoire de ce prétendu *ſauveur;* mais dans votre cinquième épître il paraît que trop de condeſcendance pour les jéſuites ou la prêtraille, vous a déterminé à parler de ce ton.

(1) Il s'agit de ces vers du Diſcours ſur la vertu : *Quand l'ennemi divin des ſcribes et des prêtres*, &c.

Vous voyez, Monſieur, que je ſuis ſincère. Je puis me tromper, mais je ne ſaurais vous déguiſer mes ſentimens. 1738.

Céſarion a reçu avec joie et avec tranſport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez ſa réponſe ſous ce même couvert. Nous allons nous ſéparer pour un temps, puiſque je ſuivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adreſſer vos lettres, vers ce temps, au colonel *Bork* à Véſel. J'eſpère en recevoir quelques-unes pendant le ſéjour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le viſage vers Cirey; je ferai comme les Juifs captifs à Babylone, qui ſe tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières, et pour implorer l'aſſiſtance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expoſe au creuſet. (*a*) Je crains fort qu'elles ne ſoutiennent pas l'épreuve. C'eſt, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer ſur moi. Si le ſort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français, ſoyez bien perſuadé que la haine n'aura jamais d'empire ſur mon eſprit, et que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous ſeul, Monſieur,

(*a*) Le Philoſophe guerrier, épître à M. *Jordan*, une autre à *Céſarion*.

1738. me faites aimer votre nation. Je chérirai tendrement les habitans de Cirey, tandis que je ferai la guerre aux Français ; et je dirai :

. . . . Mon épée
Qui du ſang eſpagnol eût été mieux trempée....

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible : je ſuis d'une inquiétude extrême ſur tout ce qui regarde votre ſanté. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne. C'eſt le fameux M. de *Beauſobre*, homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un eſprit fin et délié, grand orateur, ſavant dans l'hiſtoire de l'Egliſe et dans la littérature, ennemi implacable des jéſuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu et de vivacité, que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer, d'ailleurs ſentant quelque faible pour la ſuperſtition, défaut aſſez commun chez les gens de ſon métier, et connaiſſant aſſez la valeur de ſes talens pour être ſenſible aux applaudiſſemens et à la louange. Cette perte m'eſt d'autant plus ſenſible qu'elle eſt irréparable. Nous n'avons perſonne qui puiſſe remplacer M. de *Beauſobre*. Les hommes de ſon mérite ſont rares, et quand la nature les sème, ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'eſt parvenu une lettre qu'une dame de ce pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu par ſon ſtyle qu'elle eſt brouillée avec le ſens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet échantillon, et croyez qu'il en eſt dont l'eſprit et la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie ; en feſant même abſtraction de la galanterie, elles ſont d'une néceſſité indiſpenſable dans la ſociété ; ſans elles toute converſation eſt languiſſante. 1738.

J'attends la Mérope, j'attends quelque merveille fraîchement écloſe ; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponſe ſur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey ; et toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre Newton, j'entends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réflexions ; mais le moyen ? Je n'ai pas eu depuis quatre ſemaines le moment de me reconnaître, et à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la Marquiſe, et à tous ceux qui ſont aſſemblés à Cirey au nom de *Voltaire*. Je vous prie, ne m'oubliez point ; et ſoyez

1738. fermement perſuadé de l'eſtime et de l'amitié avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Louvain, ce 30 mai.

MONSEIGNEUR,

En partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon ame et guérir mon corps, et c'eſt à votre Alteſſe royale que je le dois. *Deus nobis hæc munera fecit.* Vous voulez que je vive, Monſeigneur; j'oſe dire que vous avez quelque raiſon de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidelle témoin de ce qui ſe paſſe dans votre belle ame, périſſe ſitôt. La Henriade et moi nous vous devrons la vie. Je ſuis bien plus honoré que ne le fut *Virgile. Auguſte* ne fit des vers pour lui qu'après la mort de ſon poëte, et votre Alteſſe royale fait vivre le ſien et daigne honorer la Henriade d'un avertiſſement de ſa main. Ah! Monſeigneur, qu'ai-je à faire de

la miſérable bienveillance d'un cardinal, que la fortune a rendu puiſſant ? qu'ai-je beſoin des autres hommes ? Plût à Dieu que je reſtaſſe dans l'hermitage du comte de *Loo*, où je vais ſuivre *Emilie !* Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route ; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loiſir ; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuſer quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, ſi digne d'un prince comme lui ; s'il daigne écrire contre *Machiavel*, ce ſera *Apollon* qui écraſera le ſerpent *Python*. Vous êtes certainement mon *Apollon*, Monſeigneur, vous êtes pour moi le dieu de la médecine et celui des vers ; vous êtes encore *Bacchus*, car votre Alteſſe royale daigne envoyer de bon vin à *Emilie* et à ſon malade ; ayez donc la bonté d'ordonner, Monſeigneur, que ce préſent de *Bacchus* ſoit voituré à l'adreſſe d'un de ſes plus dignes favoris ; c'eſt M. le duc d'*Aremberg ;* tout vin doit lui être adreſſé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles, pour le vin, dont il nous ſauvera ; j'eſpère que je boirai avec lui à la ſanté de mon cher ſouverain, du vrai maître de mon ame, dont je ſuis plus réellement le ſujet que du roi ſous lequel je ſuis né. Il faut partir ; je

1738.

1738. finis une lettre que mon cœur très-bavard ne m'eût point permis de finir ſitôt; quand je ſerai arrivé, je donnerai une libre carrière à mes remercîmens, et la digne *Emilie* aura l'honneur d'y joindre les ſiens. Je ferai ſerment de docilité au médecin dont votre Alteſſe royale a eu la bonté de m'envoyer la conſultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de *Keiſerling*; je remplirai tous les devoirs de mon cœur; je ſuis à vos pieds, grand Prince, *O et præſidium et dulce decus meum.* Je ſuis en courant, mais avec les ſentimens les plus inébranlables de reſpect, d'admiration, de tendre reconnaiſſance,

Monſeigneur, &c.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu une partie des nouvelles faveurs dont votre Alteſſe royale me comble. Monſieur *Thiriot* m'a fait tenir le paquet où je trouve le Philoſophe guerrier et les épîtres à MM. de *Keiſerling* et *Jordan*. Vous allez à pas

de géant, et moi je me traîne avec faiblesse. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre épître : *oportet illum crescere, me autem minui.* 1738.

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les sentiers de la gloire !
Seigneur, lorsque vous vous battrez,
Il est clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire ;
Et même vous les chanterez.
Vous serez l'Achille et l'Homère :
Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se feront chérir ;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

Je demande en grâce à votre Altesse royale, qu'une des premières expéditions de ses campagnes soit de venir reprendre Cirey, qui a été très-injustement détaché de Remusberg, auquel il appartient de droit. Mais à la paix, ne rendez jamais Cirey : je vous en conjure, Monseigneur ; rendez, si vous le voulez, Strasbourg et Metz, mais gardez votre Cirey, et surtout que le canon n'endommage point les lambris dorés et vernis, et les niches et les entresols d'*Emilie*. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. *Jordan*, va faire éclore

1738. d'excellens ouvrages. Si c'était un autre que *Jordan*, je dirais sur cette écritoire venue de votre main, ce que je ne sais quel turc disait à *Scanderbeg* : Vous m'avez envoyé votre sabre, mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras.

Votre épître à *Jordan* est de la très-bonne plaisanterie : celle à *Césarion* est digne de votre cœur et de votre esprit : le Philosophe guerrier répond très-bien à son titre ; cela est plein d'imagination et de raison. Remarquez, je vous en supplie, Monseigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue et contre notre versification. Par exemple, dans ce beau commencement :

> Loin de ce séjour solitaire
> Où sous les auspices charmans
> De l'amitié tendre et sincère, &c.

vous mettez *la science non d'orgueil enflée.*

Vous ne pouvez deviner que *science* est là de trois syllabes, et que ce *non* est un peu dur après *science.* Voilà ce qu'un grammairien de l'académie française vous dirait ; mais vous avez ce que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, Monseigneur, mais savez-vous combien ces vers sont beaux?

Et le trépas qui nous pourſuit
Sous nos pas creuſe notre tombe: 1738.
L'homme eſt une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui ſe fane et tombe.
Mille chemins nous ſont ouverts
Pour quitter ce triſte univers;
Mais la nature ſi féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Elle n'a fait qu'un *Frédéric*, puiſſe-t-il reſter en ce monde auſſi long-temps que ſon nom!

Je jure à votre Alteſſe royale que dès que vous aurez repris poſſeſſion du château de Cirey, il ne ſera plus queſtion de la capucinade que vous me reprochez ſi héroïquement. Mais, Monſeigneur, *Socrate* ſacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il eſt vrai que cela ne le ſauva pas; mais cela peut ſauver les petits *ſocratins* d'aujourd'hui: *felix quem faciunt aliena pericula cautum!* Il y avait une fois un beau, jeune lion qui paſſait hardiment auprès d'un ânon que ſon maître chargeait et battait: N'as-tu pas de honte, dit ce lion à l'ânon, de te laiſſer mettre ainſi deux paniers ſur le dos? Monſeigneur, lui répondit l'ânon, quand j'aurai l'honneur d'être lion, ce ſera mon maître qui portera mes paniers.

Tout ânon que je ſuis, voici une épître aſſez ferme que j'ai l'honneur de joindre à

1738. ce paquet. Je ferais curieux de favoir ce qu'un *Wolf* en penferait, fi *fapientiffimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un *Jordan*, qui fera, je crois, un digne fucceffeur de M. de *Beaufobre;* furtout d'un *Céfarion*, mais furtout, furtout de votre Alteffe royale, de vous, grand Prince et grand homme, qui réuniffez tous les talens de ceux dont je parle.

Votre Alteffe royale a lu, fans doute, l'excellent livre de M. de *Maupertuis*. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occafion) une académie des fciences qui ferait au-deffus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de *Keiferling*, de l'*Epheftion* de Remusberg : vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui font ce que vous ferez un jour, vous avez de vrais amis.

Je fuis étonné de voir par la lettre de votre Alteffe royale, non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la Mérope, accompagnés d'une affez longue lettre. Cependant il y a fix femaines que M. *Thiriot* m'accufa la réception du paquet, et dut le mettre à la pofte. Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre Alteffe royale un exemplaire d'une édition plus correcte des Elémens de *Newton*. Il n'y a

que

que vous au monde, Monſeigneur, qui puiſſiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs. 1738.

Madame *du Châtelet* ne ceſſe d'être pénétrée pour votre perſonne d'admiration... et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur faſſe tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier *Sidney* avait aimé, ordonna qu'après ſa mort on mît ſur ſa tombe, au lieu de ſon nom: *Ci gît l'ami de Sidney*. Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur: il n'y a pas moyen de ſe dire l'ami de....

Je ſuis, avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, &c.

1738.

LETTRE LVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Amatte, le 17 juin.

MON CHER AMI,

C'EST la marque d'un génie bien ſupérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propoſe ſur vos ouvrages. Voilà donc *Machiavel* rayé de la liſte des grands hommes, et votre plume regrette de s'être ſouillée de ſon nom. L'abbé *Dubos*, dans ſon parallèle de la poëſie et de la peinture, cite cet italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits : il s'eſt trompé aſſurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie inſtamment de continuer le Siècle de *Louis XIV*. Jamais l'Europe n'aura vu de pareille hiſtoire; et j'oſe vous aſſurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage auſſi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raiſons qui me paraiſſent plus preſſantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

Cette phyſique expérimentale me fait trem-

bler. Je crains le vif argent, et tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuisible à la santé. Je ne saurais me persuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, si vous ne voulez vous ménager. En vérité, madame la Marquise devrait y avoir l'œil. Si j'étais à sa place, je vous donnerais des occupations si agréables, qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences. 1738.

Vous supportez vos douleurs en véritable philosophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à souffrir, nous trouverions que nous ne sommes point si malheureux. Une grande partie de nos maux ne consiste que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

Je suis si bien au bout de ma métaphysique, qu'il me serait impossible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les ressorts cachés de la nature : ne se pourrait-il pas que les philosophes se trompassent tous ? Je connais autant de systêmes qu'il y a de philosophes. Tous ces systêmes ont un degré de probabilité ; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé juste.

1738. Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raifon humaine, et la profondeur de nos vaftes connaiffances. Nous ne favons réellement que peu de chofes, mais notre efprit a l'orgueil de vouloir tout embraffer.

La métaphyfique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes : à préfent elle ne me préfente qu'une mer immenfe et fameufe en naufrages.

Jeune, j'aimais Ovide, à préfent c'eft Horace.

La métaphyfique reffemble à un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience feule nous fait connaître qu'elle ne tient rien. Après avoir bien étudié les fciences, et obfervé l'efprit des hommes, on devient naturellement enclin au fcepticifme.

Vouloir beaucoup connaître eft apprendre à douter.

La Philofophie de *Newton*, à ce que je vois, m'eft parvenue plutôt qu'à fon auteur. On vous a donc refufé la permiffion de l'imprimer à Paris ! Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande. Un habile algébrifte de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calculs, mais d'ailleurs les vrais connaiffeurs en font charmés. Pour moi, qui juge fans beaucoup de connaiffance, j'aurai un jour quelques éclairciffemens à vous

demander ſur ce vide qui me paraît fort mer-
veilleux, et ſur le flux et reflux de la mer 1738.
cauſé par l'attraction, ſur la raiſon des couleurs, &c. &c. Je vous demanderai ce que *Pierrot* et *Lucas* vous demanderaient ſi vous vouliez les inſtruire ſur de pareils ſujets ; et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre.

Je ne diſconviens point d'avoir aperçu quelques vérités frappantes dans *Newton ;* mais n'y aurait-il point des principes trop étendus ? du filigrane mêlé dans des colonnes d'ordre toſcan ? Dès que je ſerai de retour de mon voyage, je vous expoſerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

. . . *Vers la vérité le doute les conduit.*

A propos de doute, je viens de lire les trois derniers actes de la Mérope. La haine aſſociée avec la plus noire envie ne pourront à préſent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'eſt point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'eſt point que l'amitié m'aveugle, mais c'eſt la vérité ; c'eſt parce que la Mérope eſt ſans reproches. Toutes les règles de la vraiſemblance y ſont obſervées ; tous les événemens y ſont bien amenés ; le caractère d'une tendre

1738. mère, que ſon amour trahit, vaut tous les originaux de *Vandyck*. *Polyphonte* conſerve à préſent l'unité de ſon caractère ; tout ce qu'il dit ſort de l'ame d'un tyran ſoupçonneux. *Narbas* a dans ſes conſeils la timidité ordinaire des vieillards; il reſte naturellement ſur le théâtre. *Egiſte* parle comme parlerait *Voltaire*, s'il était à ſa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une baſſeſſe ; il a du courage, il venge les manes de ſon père ; il eſt modeſte après le ſuccès, et reconnaiſſant envers ſes bienfaiteurs.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu le deſſein de la faire imprimer. J'eſpère qu'elle ne ſortira point de vos mains ; vous en comprendrez aiſément les conſéquences. Je vous prie de m'en dire votre ſentiment en gros, ſans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les Mémoires de l'académie, que je fais venir, feront ma tâche pour cet été et pour l'automne. Je vous ſuis, quoique de loin, dans mes occupations, et comme une tortue ſe traîne ſur les traces d'un cerf.

Le paquet dont on vous a donné avis, et que le ſubſtitut de M. *Tronchin* ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la Marquiſe. C'eſt un meuble pour ſon

boudoir. Je vous prie de l'aſſurer de l'eſtime que m'inſpirent tous ceux qui ſavent vous aimer. *Céſarion* me paraît un peu touché de la Marquiſe ; il me dit : *Quand elle parlait, j'étais amoureux de ſon eſprit ; et quand elle ne parlait pas, je l'étais de ſon corps.* 1738.

Heureux ſont les yeux qui l'ont vue, et les oreilles qui l'ont entendue ! mais plus heureux ceux qui connaiſſent *Voltaire*, et qui le poſsèdent tous les jours !

Vous ne ſauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me laſſe horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi. Je voudrais bien que ceux de la chair euſſent auſſi leur tour. Si jamais on vous enlève, ſoyez ſûr que ce ſera moi qui ferai le rôle de *Pâris*. Je ſuis à jamais,

Monſieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

1738.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

MONSEIGNEUR,

QUAND j'ai reçu le nouveau bienfait dont votre Alteſſe royale m'a honoré, j'ai ſongé auſſitôt à lui payer quelques nouveaux tributs. Car quand le prince enrichit ſes ſujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, Monſeigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loiſir eſt l'ouvrage d'un vrai ſage, qui eſt fort au-deſſus des philoſophes; votre eſprit ſait d'autant mieux douter qu'il ſait mieux approfondir. Rien n'eſt plus vrai, Monſeigneur, que nous ſommes dans ce monde ſous la direction d'une puiſſance auſſi inviſible que forte, à peu-près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche enſuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuiſinier les fait ainſi encager; je parie que ſi ces poulets raiſonnent, et font un ſyſtême ſur leur cage, aucun ne devinera que c'eſt

pour

pour être mangés qu'on les a mis là. Votre Altesse royale se moque avec raison des animaux à deux pieds qui pensent savoir tout; il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre sur la tête d'un savant qui croit savoir bien ce que c'est que la dureté, la cohérence, le ressort, l'électricité, ce qui produit les germes, les sentimens, la faim, ce qui fait digérer, enfin qui croit connaître la matière, et qui pis est, l'esprit : il y a certainement des connaissances accordées à l'homme; nous savons mesurer, calculer, peser jusqu'à un certain point. Les vérités géométriques sont indubitables, et c'est déjà beaucoup; nous savons, à n'en pouvoir douter, que la lune est beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours suivant une proportion réglée, qu'il ne saurait y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas, d'ici au soleil; nous prédisons les éclipses, &c. Aller plus loin est un peu hardi, et le dessous des cartes n'est pas fait pour être aperçu. J'imagine les philosophes à systêmes comme des voyageurs curieux, qui auraient pris les dimensions du sérail du grand turc, qui seraient même entrés dans quelques appartemens, et qui prétendraient sur cela deviner combien de fois sa hautesse a embrassé sa sultane favorite, ou son icoglan, la nuit précédente.

1738.

1738. Mais, Monſeigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le ſyſtême de *Copernic*, votre Alteſſe royale me paraît bien ſceptique ; c'eſt céder un de vos Etats pour l'amour de la paix ; ce ſont des choſes, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrémité ; je mets le ſyſtême planétaire de *Copernic*, moi petit français, au rang des vérités géométriques, et je ne crois point que la *montagne de Malabar* puiſſe jamais le détruire.

J'honore fort meſſieurs du Malabar, mais je les crois de pauvres phyſiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares ſont à peine des hommes, ſont de fort mauvais aſtronomes. Le plus médiocre jéſuite eſt un aigle chez eux ; le tribunal des mathématiques de la Chine, avec toutes ſes révérences et ſa barbe en pointe, eſt un miſérable collége d'ignorans, qui prédiſent la pluie et le beau temps, et qui ne ſavent pas ſeulement calculer juſte une éclipſe ; mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de ſucre, qui leur tient lieu de gnomon, il eſt certain que leur montagne leur ſervira très-bien à leur faire connaître les équinoxes, les ſolſtices, le lever et le coucher du ſoleil et des étoiles, les différences des heures, les aſpects des planètes, les phaſes de la lune ; une boule au bout d'un bâton nous fera les

mêmes effets en rafe campagne, et le fyftême de *Copernic* n'en fouffrira pas. 1738.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Alteffe royale mon fyftême du *plaifir*; je ne fuis point fceptique fur cette matière, car depuis que je fuis à Cirey, et que votre Alteffe royale m'honore de fes bontés, je crois le plaifir démontré.

Je m'étonne que parmi tant de démonftrations alambiquées de l'exiftence de DIEU, on ne fe foit pas avifé d'apporter le plaifir en preuve. Car, phyfiquement parlant, le plaifir eft divin, et je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokai, qui embraffe une jolie femme, qui, en un mot, a des fenfations agréables, doit reconnaître un Etre fuprême et bienfefant; voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les paffions; mais comme toutes les paffions nous font données pour notre bien-être, je tiens qu'elles prouvent l'unité d'un DIEU, car elles prouvent l'unité de deffein. Votre Alteffe royale permet-elle que je confacre cette épître à celui que DIEU a fait pour rendre heureux les hommes, à celui dont les bontés font mon bonheur et ma gloire. Madame *du Châtelet* partage mes fentimens. Je fuis avec un profond refpect et un dévouement fans bornes, Monfeigneur, &c.

1738. LETTRE LVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Vésel, le 24 de juillet.

MON CHER AMI,

Me voilà rapproché de plus de ſoixante lieues de Cirey. Il me ſemble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver ; et je ne ſais quel pouvoir invincible m'empêche de ſatisfaire mon empreſſement pour vous voir. Vous ne ſauriez concevoir ce que me fait ſouffrir votre voiſinage : ce ſont des impatiences, ce ſont des inquiétudes, ce ſont enfin toutes les tyrannies de l'abſence.

Rapprochez, s'il ſe peut, votre méridien du nôtre : feſons faire un pas à Remusberg et à Cirey pour ſe joindre.

Que par un ſyſtême nouveau
Quelque ſavant change la terre;
Et qu'il retranche, pour nous plaire,
Les monts, les plaines et les eaux
Qui ſéparent nos deux hameaux.

Je ſouhaiterais beaucoup que M. de *Maupertuis* pût me rendre ce ſervice. Je lui

en ſaurais meilleur gré que de ſes découvertes ſur la figure de la terre, et de tout ce que lui ont appris les Lapons. 1738.

A propos de voyage, je viens de paſſer dans un pays où aſſurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles et les contrées les plus riantes du monde ; mais il ſemble qu'elle ſe ſoit épuiſée en feſant les arbres, les haies, les ruiſſeaux qui embelliſſent ces campagnes, car aſſurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre eſpèce.

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande, et je trouve des gens qui penſent comme moi, ou je fais des proſélytes. J'ai combattu pour vous à Brunſvick contre un certain *Bomar*, bel eſprit manqué, vif, étourdi, et qui décide de tout en dernier reſſort. Ma cauſe a été triomphante, comme vous pouvez le croire; et l'autre, confondu par la puiſſance de votre mérite, s'eſt avoué vaincu.

Ce ſont en partie les libelles infames dont vos compatriotes ſe piquent de vous affubler, qui préviennent le public, juge pour l'ordinaire injuſte et mal inſtruit. Il ſuffit qu'un homme ſoit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui, pour que les trois quarts du monde renouvellent ſans ceſſe les accuſations d'un

1738. rival. Le vulgaire n'examine jamais, et il aime à répéter tout ce que les autres ont dit contre un homme de grand nom.

Votre nation eſt bien ingrate et bien légère de ſouffrir que des médiſans, des plumes inconnues oſent entreprendre de flétrir vos lauriers. Eſt-ce que le nombre des grands hommes eſt ſi commun ? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encenſoir à travers le viſage des dieux de la terre ? Quelques raiſons qu'ils puiſſent alléguer, il n'y en aura que de mauvaiſes. Si *Auguſte* eût ſouffert qu'on eût couvert *Virgile* d'opprobre ; ſi *Louis XIV* eût laiſſé enlever à *Deſpréaux* ſon mérite, ils auraient été moins grands princes ; et le monarque romain et le monarque français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation.

C'eſt une eſpèce de barbarie que d'obſcurcir, ou de laiſſer étouffer le génie et les grands talens. Les Français, en ne vous eſtimant pas aſſez, ſemblent ſe trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la Henriade et de tant d'autres chefs-d'œuvre. On ſent trop, pour peu qu'on y faſſe attention, que la plume de vos ennemis eſt trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne ſont point des raiſons qu'ils allèguent contre vous, ce ſont des traits de malignité et de méchanceté. Tant il eſt vrai

que la jaloufie et l'envie font un brouillard qui obfcurcit aux yeux du jaloux le mérite de fon adverfaire. 1738.

M. *Thiriot* m'a envoyé les deux lettres que vous avez écrites, l'une fur les ouvrages de M. *Dutot*, et l'autre fur Mérope. Ce font des chefs-d'œuvre chacune dans leur genre. Vous jugez de la poëfie en *Horace*, et de l'art de rendre les hommes heureux en *Agrippa* et en *Amboife*.

N'oubliez pas d'affurer la Marquife de tous les fentimens d'admiration que fon mérite m'infpire ; je ne parle point de fa beauté, car il paraît qu'elle eft ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active et très-active. Dans quelques femaines, la contemplative aura fon tour. On peut être heureux et dans l'une et dans l'autre : et comment peut-on être malheureux lorfqu'on peut fe flatter d'avoir de vrais amis ? Soyez toujours le mien, Monfieur, et ne doutez jamais de l'eftime parfaite avec laquelle je fuis,

Monfieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

1738.

LETTRE LIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Loo en Hollande, le 6 d'auguſte.

MON CHER AMI,

JE vous reconnais, je reconnais mon ſang dans la belle Epître ſur l'homme que je viens de recevoir, et dont je vous remercie mille fois. C'eſt ainſi que doit penſer un grand homme; et ces penſées ſont auſſi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'*Alexandre*. Vous recherchez modeſtement la vérité, et vous la publiez avec hardieſſe lorſqu'elle vous eſt connue. Non, il ne peut y avoir qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans la nature. Il eſt impoſſible que cette nature, ſi féconde d'ailleurs, recopie ſon ouvrage pour reproduire votre ſemblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre Epître ſur l'homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus ſublime que lorſque vous reſtez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne ſaurait bien être que ce que l'on eſt : et vous avez tant de raiſons d'être ſatisfait de votre façon de penſer, que vous ne

devriez jamais vous rabaiſſer en empruntant celle des autres. 1738.

Que les moines obſcurément encloîtrés, enſeveliſſent dans leur craſſeuſe baſſeſſe leur miſérable théologie ; que nos deſcendans ignorent à jamais les puériles ſottiſes de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les brillantes fleurs de la poëſie ſont proſtituées lorſqu'on les fait ſervir de parure et d'ornement à l'erreur; et le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.

Je vous ſuis très-obligé et redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême ſur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'eſpère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penſer et d'écrire.

Point de comparaiſon, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi je rampe par des ſentiers battus. Dès que je ſerai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, *Céſarion* et *Jordan* voleront ſur votre Epître ſur l'homme, et je vous garantis d'avance de leurs ſuffrages. Quant à *ſapientiſſimus Wolfius*, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni

1738. écrit; et je crois, comme vous, que la langue françaiſe n'eſt pas ſon fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérans à bon marché; auſſi ſoyez perſuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre généroſité. Je ſais bien que ſi de ma vie j'allais à Cirey, ce ne ſerait pas pour l'aſſiéger. Votre éloquence, plus forte que les inſtrumens deſtructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits ſur Cirey que ceux que doit payer la reconnaiſſance à une amitié déſintéreſſée. Nouveau *Jaſon*, j'enlèverais la toiſon d'or; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce tréſor : gare madame la Marquiſe!

Au moins, Madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corſaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaiſe, ce M. de *Voltaire* que vous voulez poſſéder toute ſeule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour de mes conquêtes, il eſt juſte que je jouiſſe du quartier d'hiver; ce ſera M. de *Maupertuis* qui me le préparera. Vos idées ſont excellentes ſur ſon ſujet; j'aurais ſouhaité que vous euſſiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce ſoin entre nous deux.* (1)

(1) Ceci nous apprend que M. de *Voltaire* a contribué à faire obtenir à *Maupertuis* ſon titre de préſident de l'académie de Berlin.

M. *Thiriot* m'annonce une nouvelle édition de votre Philofophie de *Newton*. Je me réferve de vous en remercier lorfque je l'aurai reçue. Je ne fais ce que font mes lettres : elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a affurément quelque anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour *Emilie* eft parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville : je me flatte que vous l'avez à préfent.

1738.

Je vous écris d'un endroit où réfidait jadis un grand homme, et qu'habite maintenant le prince d'*Orange*. Le démon de l'ambition verfe fur fes jours fes malheureux poifons. Ce prince, qui pourrait être le plus fortuné des hommes, eft dévoré de chagrins dans fon beau palais, au milieu de fes jardins et d'une cour brillante. C'eft dommage, en vérité ; car ce prince a d'ailleurs infiniment d'efprit, et des qualités refpectables. J'ai beaucoup parlé de *Newton* avec la princeffe ; de *Newton* nous avons paffé à *Leibnitz*, et de *Leibnitz* à la feue reine d'Angleterre, qui, fuivant ce que m'a dit le prince, était du fentiment de *Clarke*.

J'ai appris à cette cour que *s'Gravefende* n'avait point parlé de votre traduction de *Newton* de la manière dont je l'aurais fouhaité. Mon Dieu ! les fentimens du cœur ne feront-ils

1738. donc jamais unis avec la grandeur, la richeſſe, l'eſprit et les ſciences?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques ſoins que je me ſois donnés ; et je ne ſais ce que fait notre pauvre Parnaſſe délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne : votre lettre ſera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur penſe, ma lettre n'aurait point de fin.

Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami ; penſez quelquefois à moi, lorſque vous n'aurez rien de mieux à faire : il ne faut point que je déplace quelque bonne penſée de votre eſprit. Mes complimens à la Marquiſe. Mon Dieu ! on eſt ſi diſtrait ici, qu'on n'eſt point à ſoi-même. Aimez-moi un peu, car j'y ſuis très-ſenſible ; et ne doutez point des ſentimens d'eſtime avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LX.

1738.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 5 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la plus belle et la plus folide des faveurs de votre Alteffe royale. L'ouvrage politique m'eft enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui réuffit fi bien dans nos arts, excellerait dans le fien. J'étais étonné de voir en votre perfonne un métaphyficien fi fublime et fi fage, un poëte fi aimable. Je ne fuis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique; n'eft-il pas jufte que votre Alteffe royale faffe bien fon métier? malheur à ceux qui entendent mieux les autres profeffions que la leur. Je m'en vais dire une impertinence : Je crois que fi ces Confidérations fur l'état préfent de l'Europe avaient été imprimées fous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu votre Alteffe royale ; j'aurais dit : Voilà le grand prince caché fous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de fon

auteur, un ſtyle qui vous décèle, et j'y vois
1738. je ne ſais quel air de membre de l'Empire qu'un citoyen anglais n'a guère. Un homme de la chambre des ſeigneurs, ou des communes, prend moins de part aux libertés germaniques; il y a encore un petit trait de bonne philoſophie leibnitzienne qui eſt bien votre cachet: comme il n'y a rien, dites-vous, qui n'ait une cauſe ſuffiſante de ſon exiſtence; je crois que j'aurais dit à ce ſeul mot: Voilà mon prince philoſophe, c'eſt lui, il n'y en a point d'autre; mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'eſt dans cette grandeur d'ame pleine d'humanité, qui eſt la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquiſe *du Châtelet* et moi nous avons relu pluſieurs fois l'excellent et inſtructif ouvrage dont votre Alteſſe royale a daigné honorer Cirey, et que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame *du Châtelet* dit ſans héſiter, que c'eſt ce qui eſt ſorti de vos mains de plus digne de vous. J'oſe le croire auſſi; mais la plus récente de vos faveurs eſt toujours la plus chère, et je crains de me tromper ſur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos ſemblables, rois ou autres, font mouvoir les reſſorts; ſerait-il permis, dis-je, de demander

à votre Alteſſe royale quelques inſtructions?
Je ſuis de ces gens qui interrogent la Providence. Votre providence m'a trop enhardi. 1738.

Eſt-ce plaiſanterie ou tout de bon que votre Alteſſe royale dit qu'on a ſuivi le projet de M. le maréchal de *Villars*, d'unir l'empereur avec la France. Il me ſemble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit eſt aſſaiſonné.

En effet, qui réſiſterait ſi l'empereur était uni avec la France et l'Eſpagne ? alors les Anglais et les Hollandais ne ſe ſerviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peſer les ballots qui leur viennent des Indes.

Voici des expreſſions du reſpectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préſide au bonheur de la France ;* cela me perſuade plus que jamais que la France a joué bien heureuſement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéreſſer, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de *Villars*, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes ; que l'on avait même manqué deux fois de parole au miniſtre d'Eſpagne, et qu'enfin on avait été entraîné par les circonſtances, piqué par le mépris que tout le conſeil de l'empereur, excepté le grand prince *Eugène*,

1738. fesait ouvertement du ministère français, et encouragé en partie par l'espérance de voir le roi *Stanislas*, qui vous aime de tout son cœur, sur le trône de la Pologne, où il serait si les vœux de la nation polonaise et les lois eussent prévalu.

Votre Altesse royale sait que la France destinait d'abord au roi *Stanislas* un secours un peu plus honnête que celui de quinze cents fantassins contre cinquante mille russes; mais les menaces des Anglais, et leur flotte, toute prête à nous fermer le passage, retinrent dans le port le fameux *du Gué-Trouin*, qui comptait bien se mesurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi *Stanislas* le secours d'un pion contre une dame et une tour; et le roi, qu'on n'osait ni secourir ni abandonner, fut échec et mat. Depuis ce temps, la force des événemens, dont la prudence du ministère français a profité, a donné la Lorraine à la France, selon l'ancienne vue qui avait été proposée du temps de *Louis XIV*. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, et la rentrée a fait gagner la partie.

Le ministère français avait d'abord, ce semble, si peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration, on avait cessé de payer les subsides à la Suède et au Danemarck.

J'oserais

J'oserais comparer la France à un homme fort riche, entouré de gens qui se ruinent petit à petit; il achète leurs biens à vil prix; voilà à peu-près comme ce grand corps, réuni sous un chef despotique, a englouti le Roussillon, l'Alsace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, &c. Votre Altesse royale se souvient du serpent à plusieurs têtes et du serpent à plusieurs queues: celui-ci passa où l'autre ne put passer.

1738.

Oserai-je prendre la liberté de supplier votre Altesse royale de daigner me dire si c'est un sentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en soit une province; car il me semble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, et que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient séance aux diètes. Votre Altesse royale sait que la jurisprudence germanique est partagée sur bien des articles, mais votre sentiment sera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des ames comme la vôtre qui fissent des lois, on n'aurait pas besoin d'interprète : en réfléchissant sur tous les événemens qui se sont passés de nos jours, je commence à croire que tout s'est fait entre les couronnes, à peu-près comme je vois se traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir; une occasion

1738. paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir, une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque chose qui doit être plus fort, s'oppose à la négociation, une autre la renoue, les circonstances, l'humeur, un caprice, une méprise, un rien décide. Si la duchesse de *Marlborough* n'avait pas jeté une jatte d'eau au nez de miladi *Masham*, et quelques gouttes sur la reine *Anne*, la reine *Anne* ne se fût point jetée entre les bras des Toris, et n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.

M. de *Torcy* m'a juré qu'il ne savait rien du testament du roi d'Espagne *Charles II*; que quand la chose fut faite, on assembla un conseil extraordinaire à Versailles, pour savoir si on accepterait le testament qui allait changer la face de l'Europe, et agrandir la maison de Bourbon, sans agrandir la France, ou si l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie espagnole, et qui donnerait à la France toute la Flandre et la Lorraine. Le chancelier de *Pontchartrain* fut de ce dernier avis, et le soutint avec force. *Louis XIV* et son fils, le grand dauphin, pensèrent en pères plus qu'en rois; le testament fut accepté, et de là suivit cette funeste guerre qui ébranla la monarchie espagnole et la monarchie française.

Il ſemble qu'il y ait un génie malin qui ſe plaiſe à confondre toutes les eſpérances des hommes, et à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins : Ce ſera un homme de l'Auſtraſie qui ſera votre prince, les eût bien étonnés. 1738.

On croit dans l'Europe que le ſyſtême de *Law* en France avait fait couler dans les coffres du régent tout l'argent du royaume; et je vois que cette opinion a paſſé juſqu'à votre Alteſſe royale : aſſurément elle eſt bien vraiſemblable; mais le fait eſt que *Law*, qui était venu en France avec cinquante mille livres de bien, eſt mort ruiné, et que feu M. le duc d'Orléans eſt mort avec ſept millions de dettes exigibles, que ſon fils a eu bien de la peine à payer.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Ce n'eſt pas que je croye que le génie plaiſant, qui bouleverſe tout dans ce monde, et qui ſe moque de nous, faſſe toute la beſogne. Les puiſſances qui, par la ſuite des temps, par la guerre, par les mariages, &c. ſont devenues plus fortes que leurs voiſins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche ſeigneur accable ſon pauvre voiſin; et c'eſt-là ce qu'on appelle grande politique :

1738. c'eſt-là ce que votre ame adorable appelle grande injuſtice, grande horreur. Votre politique conſiſte à empêcher l'oppreſſion. Tous les princes devraient avoir gravés, ſur la table de leur conſeil et ſur la lame de leurs épées, ces mots par leſquels votre Alteſſe royale finit : *C'eſt un opprobre de perdre ſes Etats, c'eſt une rapacité puniſſable d'envahir ceux ſur leſquels on n'a point de droit.* Ce ſont-là les paroles d'un grand homme, et le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que votre Alteſſe royale pardonne une idée qui m'a paſſé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maiſon d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion oppoſée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il ſe trouver parmi eux un prince aſſez puiſſant pour ſe faire élire? la Suède et le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider? et ſi ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain? Je prie votre Alteſſe royale de me pardonner ce tome de mille et une nuits.

Quùm canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit.

Votre Alteſſe royale eſt peut-être à préſent à Clèves ou à Véſel; pourquoi faut-il que je ne ſois pas ſur la frontière? Madame *du Châtelet* en avait une grande envie : elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le *Salomon* du Nord. Un homme de la maiſon *du Châtelet* a une petite principauté entre Trèves et Juliers, que l'on pourrait vendre, et qui peut-être conviendrait à ſa Majeſté. Madame *du Châtelet* ſerait aſſez la maîtreſſe de cette vente : ce ſerait une belle occaſion pour rendre ſes reſpects au plus reſpectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaiſir conſulter le jeune *Salomon ;* mais j'ai bien peur que cette idée ſi flatteuſe ne ſoit encore pour les mille et une nuits.

1738.

Le ſieur *Thiriot* nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de votre Alteſſe royale, par lequel elle lui marquait que ſes bontés pour moi ne ſont point ébranlées par je ne ſais quelles mépriſables brochures qui paraiſſent quelquefois dans Paris contre moi, auſſi-bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures que le ſieur *Thiriot* envoie à votre Alteſſe royale lui donneraient mauvaiſe opinion de l'eſprit des Français, ſi elle ne ſavait d'ailleurs que ces miſérables ouvrages ſont le

1738. partage de la lie du Parnaſſe, qui compoſe ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'eſt l'intérêt qui les écrit, mais c'eſt quelquefois une ſecrète jalouſie qui les diſtribue et qui les fait valoir.

Il eſt très-vrai que madame la marquiſe *du Châtelet* avait compoſé un Eſſai ſur la nature du feu, pour le prix de l'académie des ſciences. Il eſt très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, et qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de *Deſcartes*, et qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale ce mémoire que vous daignez demander ; elle eſt digne d'un tel juge ; elle joint ſes reſpects et ſes ſentimens aux miens.

Je ſuis avec la vénération, la reconnaiſſance et l'attachement que je vous dois,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE LXI.

1738.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

Je vois toujours, Monſeigneur, avec une ſatisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'eſſuie dans ma patrie indignent le grand cœur de votre Alteſſe royale. Elle ne doute pas que ſon ſuffrage ne me récompenſe bien amplement de toutes ces peines : elles ſont communes à tous ceux qui ont cultivé les ſciences ; et parmi les gens de lettres, ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus perſécutés.

La calomnie a voulu faire périr *Deſcartes* et *Bayle; Racine* et *Boileau* ſeraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans *Louis XIV*. Il nous reſte encore des vers qu'on a faits contre *Virgile*. Je ſuis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes ; mais je ſuis bien plus heureux qu'eux ; je jouis de la paix ; j'ai une fortune convenable à un particulier, et plus grande qu'il ne la faut à un philoſophe ; je vis dans une retraite délicieuſe, auprès de la femme la plus reſpectable,

1738. dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, Monseigneur, vous daignez m'aimer ; le plus vertueux, le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier ses ouvrages et ses pensées et corriger les miennes. Que me faut-il de plus ? La santé seule me manque ; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

Votre Altesse royale veut-elle permettre que je lui envoye la moitié du cinquième acte de Mérope, que j'ai corrigé ? et si la pièce, après une nouvelle lecture, lui paraît digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise *du Châtelet* vient de recevoir le plan de Remusberg, dessiné par cet homme aimable, dont on se souviendra toujours à Cirey. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, &c.

(*Le reste manque.*)

LETTRE

LETTRE LXII.

1738.

DE M. DE VOLTAIRE.

Augufte.

Je fuis prefque reffufcité,
Lorfque j'ai vu cette écritoire,
L'inftrument de la vérité,
De mes plaifirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de foins!
Que l'ufage en eft difficile!
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre fes doigts,
S'il n'avait fa force et fa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?
C'eft un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ferait bien mieux de fe taire.
Mais le cas eft très-différent;
L'écritoire eft pour Emilie:
Grand Prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre préfent.
Le ciel tous les deux vous réferve
Pour l'exemple de nos neveux;

1738.

Et c'eſt Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre Alteſſe royale, Monſeigneur, et *Emilie* pour me donner la force de penſer et d'écrire. J'ai été aſſez près d'aller voir ce royaume qu'*Orphée* charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour *Emilie* et pour votre perſonne.

Vous ne croiriez peut-être pas, Monſeigneur, que j'ai encore beaucoup réformé Mérope. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis *Maffei*, car j'aime paſſionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la Mérope eſt devenue toute françaiſe. Grâces à vos ſages critiques, elle eſt autant à vous qu'à moi; auſſi quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permiſſion de vous la dédier, et de mettre à vos pieds, et la pièce et mes idées ſur la tragédie.

Je ne ſais ſi votre Alteſſe royale a reçu la nouvelle édition des Elémens de *Newton*. Puiſqu'elle daigne s'intéreſſer aſſez à moi pour me mander que M. *s'Graveſende* n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en ſuis pas ſurpris.

Les libraires ou corſaires hollandais, impatiens de débiter cet ouvrage, ſe ſont aviſés

de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphyficien hollandais, qui s'eft avifé de contredire les fentimens de M. *s'Gravefende* dans les deux chapitres poftiches. Il nie les deux plus beaux avantages du fyftême newtonien, l'explication des marées, et la caufe de la préceffion des équinoxes, qui vient fans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. *s'Gravefende* eft avec raifon attaché à ces deux grands points. D'ailleurs le livre eft imprimé avec cent fautes ridicules : l'édition de France, fous le nom de Londres, eft un peu plus correcte. Les cartéfiens crient comme des fous à qui on veut ôter les tréfors imaginaires dont ils fe repaiffaient : ils fe croient appauvris fi la nature a des vides. Il femble qu'on les vole; il y en a qui fe fâchent férieufement. Pour moi je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Fredericus et diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés.

1738.

Nous venons d'être un peu plus inftruits de ce Beringhem : c'eft une ville entre le pays de Liége et Juliers. Si cela était à la bienféance de fa Majefté, et qu'elle daignât l'honorer du titre de fa fujette, on recevrait, comme de raifon, toutes les lois que fa Majefté daignerait prefcrire. Madame *du Châtelet* n'a pas ofé en parler à votre Alteffe royale ; elle me charge d'ofer demander votre protection.

1738. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos ſeuls ordres. Madame *du Châtelet* vient d'envoyer un homme ſur les lieux ; c'eſt un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le ſouhaite, il ne ſerait pas difficile de déterminer M. le marquis *du Châtelet* à faire un petit voyage. Enfin j'oſe entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienſéances poſſibles, duſſent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de votre Alteſſe royale, et voir enfin ce que j'admire.

J'eſpère que votre autre ſujet, M. *Thiriot*, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'eſt alors que votre culte y ſera parfaitement établi, et que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et cette tendre reconnaiſſance qui augmente tous les jours, &c.

LETTRE LXIII.

1738.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, auguſte.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Alteſſe royale me reproche, à ce que dit M. *Thiriot*, que mes occupations ſont plutôt la cauſe de mon ſilence que mes maladies. Mais, Monſeigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. *Pletz* et par M. *Thiriot*. Voici une troiſième lettre, et votre Alteſſe royale pourra bien ne ſe plaindre que de mes importunités.

Ceci, Monſeigneur, n'eſt ni belles lettres, ni vers, ni philoſophie, ni hiſtoire. C'eſt une nouvelle liberté que j'oſe prendre avec votre Alteſſe royale ; je pouſſe à bout votre indulgence et vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à votre Alteſſe royale d'une petite principauté, ſituée vers Liége et Juliers. Elle s'appelle Beringhem. Elle eſt compoſée de Ham et Beringhem. Elle appartient au marquis de *Trichâteau*, par ſa mère qui était de la maiſon de *Honsbrouk*.

1738. Il y a des dettes. Madame *du Châtelet*, qui a plein pouvoir d'en difpofer, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de perfonne, pût convenir à fa Majefté le roi votre père. Cinq ou fix cents mille florins que la terre peut valoir, ne font que l'acceffoire de cette affaire. Le principal ferait que la reine de *Saba* viendrait fur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le *Salomon* de l'Europe. Votre Alteffe royale fait fi je ferais du voyage. C'eft bien alors que le pays de Juliers ferait la terre promife, où je verrais *falutare meum*. Je ne fais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que la propofition de cette vente, étant convenable aux intérêts de fa Majefté, je ne fefais point en cela un crime de lèfe-politique, et que les miniftres de fa Majefté ne s'y oppoferaient pas, fi votre Alteffe royale le fefait propofer ou le propofait. Votre Alteffe royale eft fuppliée de fe faire d'abord informer de la terre, de fes droits, et du lieu précis où elle eft fituée, car je n'en fais rien.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les fentimens de zèle, de refpect, d'admiration, et j'ai prefque dit de tendreffe, avec lefquels je fuis, &c.

M. et Mme *du Châtelet* jouiffent à préfent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée

ensuite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de *Trichâteau*. Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laissent jusqu'à fin de payement des dettes. 1738.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce premier septembre.

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelle est venu;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuse compagnie
Des vins dont sa cave est fournie;
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Emilie,
Son misérable individu,
Dans son estomac morfondu
Sentira renaître la vie:
La faculté, la pharmacie
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, monsieur de Superville;
Mon ordonnance est du bon vin,
Frédéric est mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.

1738.

Adieu ; je ne ſuis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reſte à faire,
C'eſt de boire à votre ſanté.

Monſeigneur, c'eſt M. *Shilling* qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin, dans la cave du patron de cette liqueur ; et M. le duc d'*Aremberg* nous donnera ce divin tonneau à ſon retour d'Enguien ; mais la lettre de votre Alteſſe royale, datée du 26 juin, et rendue par ledit M. *Shilling*, vaut tout le canton de Tokai.

O Prince aimable et plein de grâce,
Parlez : par quel art immortel,
Avec un goût ſi naturel,
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la ſage audace
Va confondre Machiavel ?
Le ciel vous fit expreſſément
Pour nous inſtruire et pour nous plaire.
O monarques que l'on révère,
Grands rois, tâchez d'en faire autant ;
Mais, hélas ! vous n'y penſez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre eſt pleine, voilà M. *Shilling* qui jure encore que le régiment de votre

Alteſſe royale eſt le plus beau régiment de Pruſſe, et par conſéquent le plus beau régiment du monde; car *omne tulit punctum* eſt votre deviſe. 1738.

Votre Alteſſe royale va viſiter ſes peuples ſeptentrionaux, mais elle échauffera tous ces climats-là; et je ſuis sûr que quand j'y viendrai (car j'irai ſans doute; je ne mourrai point ſans lui avoir fait ma cour), je trouverai qu'il fait plus chaud à Remusberg qu'à Freſcati; les philoſophes auront beau prétendre que la terre s'eſt approchée du ſoleil, ils feront de vains ſyſtêmes, et je ſaurai la vérité du fait.

Votre Alteſſe royale me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour ſon Anti-Machiavel; tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit; ce ſont des métaux qui deviendront or dans votre creuſet; il y a des diſcours politiques de *Gordon*, à la tête de ſa traduction de *Tacite*, qui ſont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince; mais d'ailleurs, quel beſoin *Hercule* a-t-il de ſecours pour étouffer *Antée* ou pour écraſer *Cacus* ?

Je vais vîte travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître; il aura, dans quinze jours, le ſecond acte de Mahomet; le premier doit lui être parvenu par la même voie des ſieurs *Gerard* et compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes

1738. ouvrages en Hollande, mais votre Alteſſe royale en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre Henriade que celle qui eſt honorée de votre nom et de vos bontés ; ce n'eſt pas moi, ſurement, qui ai fait les autres Henriades. Je quitte mon prince pour travailler à Mahomet, et je ſuis, &c. &c.

LETTRE LXV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 11 de ſeptembre.

MON CHER AMI,

UN voyage aſſez long, aſſez fatigant, rempli de mille incidens, de beaucoup d'occupations, et encore plus de diſſipations, m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 d'auguſte, que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de ce mois. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre et pour pallier, auſſi bien que vous le faites, la conduite de votre miniſtère dans l'affaire de la Pologne. Vous rendriez un ſervice ſignalé à votre patrie, ſi vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les

intentions de la France ont toujours été conformes au manifeſte de l'année 1733 ; mais vous ne ſauriez croire à quel point on eſt prévenu contre la politique gauloiſe : et vous ſavez trop ce que c'eſt que la prévention. 1738.

Je me ſens extrêmement flatté de l'approbation que la Marquiſe et vous donnez à mon ouvrage : cela m'encouragera à faire mieux. Je vais vous répondre à préſent ſur toutes vos interrogations, charmé de ce que vous veuillez m'en faire, et prêt à vous alléguer mes autorités.

Ce n'eſt point un badinage, il y a du ſérieux dans ce que j'ai dit du projet du maréchal de *Villars*, que le miniſtère de France vient d'adopter. Cela eſt ſi vrai, qu'on en eſt inſtruit par plus d'une voix ; et que ce projet redoutable intrigue plus d'une puiſſance. On ne verra que par la ſuite des temps tout ce qu'il entraînera de funeſte. Ou je ſuis bien trompé, ou il nous préparera de ces événemens qui bouleverſent les empires et qui font changer de face à l'Europe.

La comparaiſon que vous faites de la France à un homme riche et prudent, entouré de voiſins prodigues et malheureux, eſt auſſi heureuſe qu'on en puiſſe trouver ; elle met très-bien en évidence la force des Français et la faibleſſe des puiſſances qui l'environnent ; elle en découvre la raiſon, et elle permet à

1738. l'imagination de percer par les siècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroissement de la monarchie française, émané d'un principe toujours constant, toujours uniforme, de cette puissance réunie sous un chef despotique, qui, selon toutes les apparences, engloutira un jour tous ses voisins.

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine, de la désunion de l'Empire et de la faiblesse de l'empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire ; autrefois elle a fait une partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France ; et de tout temps les ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes. Ils ont payé les mois romains ; ils ont fourni dans les guerres leurs contingens ; et ils ont rempli tous les devoirs de princes de l'Empire. Il est vrai que le duc *Charles* a embrassé souvent le parti de la France ou bien des Espagnols ; mais il n'était pas moins membre de l'Empire que l'électeur de Bavière, qui commandait les armées de *Louis XIV* contre celles de l'empereur et des alliés.

Vous remarquez très-judicieusement que les hommes qui devraient être les plus conséquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, et qui d'un mot décident de la félicité des peuples, sont quelquefois ceux qui donnent

le plus au haſard. C'eſt que ces rois, ces princes, ces miniſtres ne ſont que des hommes 1738.
comme les particuliers, et que toute la différence que la fortune a miſe entre eux et des perſonnes d'un rang inférieur, ne conſiſte que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui ſaute à trois pieds de terre et celui qui s'élance cent pieds en l'air, ſont des jets d'eau également. Il n'y a de différence que dans l'efficacité de leurs opérations. Une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours dans le gouvernement quelque choſe qui ſe reſſentira de ſon ſexe; j'entends des fantaiſies et des caprices.

Je crois que les ſermens des miniſtres et des amans ſont à peu-près d'égale valeur. M. de *Torcy* nous aura dit tout ce qu'il lui aura plu, mais je douterai toujours des paroles d'un homme qui eſt accoutumé à leur donner des interprétations différentes. Ils ſont autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à M. de *Torcy* de faire parler un *Pontchartrain*, un *Louis XIV*, un dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir à chacun de leurs perſonnages les propos qui doivent leur convenir.

J'avoue que j'ai été dans le préjugé preſque

1738. univerſel ſur le ſujet du régent : on a dit hautement qu'il s'était enrichi d'une manière très-conſidérable par les *actions*. Un commis de *Law*, qui, dans ce temps-là, s'était retiré à Berlin, a même aſſuré le roi qu'il avait eu commiſſion du régent de tranſporter des ſommes aſſez conſidérables pour être placées ſur la banque d'Amſterdam. Je ſuis bien aiſe que ce ſoit une calomnie. Je m'intéreſſe à la mémoire du régent de France, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, et qui, après avoir reconnu le tort qu'il vous avait fait, vous a comblé de bontés.

Je ſuis sûr de penſer juſte lorſque je me rencontre avec vous : c'eſt une pierre de touche à laquelle je peux toujours reconnaître la valeur de mes penſées. L'humanité, cette vertu ſi recommandable, et qui renferme toutes les autres en elle, devrait, ſelon moi, être le partage de tout homme raiſonnable ; et s'il arrivait que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudrait encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me ſont trop avantageuſes. *Voltaire* le politique me ſouhaite la couronne impériale ; *Voltaire* le philoſophe demanderait au ciel qu'il daignât me pourvoir de ſageſſe, et *Voltaire* mon ami ne me ſouhaiterait que ſa compagnie pour me rendre heureux. Non,

mon cher ami, je ne déſire point les grandeurs; et, ſi elles ne me viennent chercher, je ne les chercherai jamais. 1738.

Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma ſatisfaction, et qui peut-être ne ſe fera jamais, pour mon malheur, m'aurait mis au comble de la félicité. Si j'avais vu la Marquiſe et vous, j'aurais cru avoir plus profité de ce voyage que *Clairaut* et *Maupertuis*, que *la Condamine* et tous vos académiciens qui ont parcouru l'univers, afin de trouver une ligne. Les gens d'eſprit ſont, ſelon moi, la quinteſſence du genre-humain; et j'en aurais vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuſer votre eſprit et celui de la divine *Emilie* de pareſſe, de n'avoir point enfanté ce projet plutôt. Il eſt trop tard à préſent. Je ne vois plus qu'un remède, et ce remède ne tardera guère: c'eſt la mort de l'électeur Palatin. Je vous avertirai à temps. Veuille le ciel que la Marquiſe et vous puiſſiez vous trouver à cette terre, où je pourrais alors ſurement jouir d'un bonheur plus délicieux que celui du paradis!

Je ſuis indigné contre votre nation et contre ceux qui en ſont les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France ſe flétrit en vous flétriſſant; et il y a de la lâcheté en elle de ſouffrir cette impunité. C'eſt contre quoi je crie, et

1738. ce que n'excuſeront point vos généreuſes paroles : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font.*

J'aurai beaucoup d'obligation à la Marquiſe de ſa Diſſertation ſur le feu, qu'elle veut bien m'envoyer. Je la lirai pour m'inſtruire ; et ſi je doute de quelques bagatelles, ce ſera pour mieux connaître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plaît, mille aſſurances d'eſtime.

Voici une pièce nouvellement achevée : c'eſt le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie, comme les païens offraient leurs prémices aux dieux. Je vous demande en revanche de la ſincérité, de la vérité et de la hardieſſe.

Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite : ſoyez-le toujours, je vous en prie, et ne ſoyez qu'ami. Ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il eſt poſſible, à mes yeux ; étant avec toute l'eſtime imaginable,

Mon cher ami,

votre très-fidelle

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXVI.

1738.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 14 de ſeptembre.

MON CHER AMI,

Je viens de recevoir dans ce moment votre lettre du... auguſte, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous ſommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

Je reconnais tout le prix de votre amitié et des attentions obligeantes de la Marquiſe. Il ne ſe peut aſſurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine *Emilie.* Je crois cependant que, malgré l'avantage d'une acquiſition, et l'achat d'une ſeigneurie, je n'aurais pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux.

On aurait envoyé à Ham quelque conſeiller bien peſant, qui aurait dreſſé très-méthodiquement et très-ſcrupuleuſement l'accord de la vente, qui vous aurait ennuyé magnifiquement, et qui, après avoir uſé des formalités requiſes, aurait paſſé et paraphé le contrat, et pour moi, j'aurais eu l'avantage de queſtionner

1738. à ſon retour monſieur le conſeiller ſur ce qu'il aurait vu et entendu, qui, au lieu de me parler de *Voltaire* et d'*Emilie*, m'aurait entretenu d'arpens de terre, de droits ſeigneuriaux, de priviléges, et de tout le jargon des ſectateurs de *Plutus*.

Je crois que ſi la Marquiſe voulait attendre juſqu'à la mort de l'électeur Palatin, dont la ſanté et l'âge menacent ruine, elle trouverait plus de facilité alors à ſe défaire de cette terre qu'à préſent.

J'ai dans l'eſprit, ſans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la ſucceſſion viendra à exiſter le printemps prochain. Notre marche au pays de Bergue et de Juliers en ſera une ſuite immanquable; la Marquiſe ne pourrait-elle point, ſi cela arrivait, ſe rendre ſur cette ſeigneurie voiſine de ces duchés? et le digne *Voltaire* ne pourrait-il point faire une petite incurſion juſqu'au camp pruſſien? J'aurais ſoin de toutes vos commodités; on vous préparerait une bonne maiſon dans un village prochain du camp, où je ſerais à portée de vous aller voir, et d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps, et ſelon que votre ſanté le permettrait. Je vous prie d'y aviſer, et de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne haſardez rien toutefois qui puiſſe vous cauſer le moindre

chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos déſagrémens les momens de ma félicité. 1738.

La Marquiſe, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle ſe flattait de ma diſcrétion à l'égard de toutes les pièces manuſcrites que je tiens de votre amitié. Je ne penſe pas que vous ayez la moindre inquiétude ſur ce ſujet; vous ſavez ce que je vous ai promis, et d'ailleurs l'indiſcrétion n'eſt point du tout mon défaut.

Lorſque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en préſence de M. *Keiſerling* et de M. *Jordan*, après quoi je les confie à ma mémoire, et je les retiens comme les paroles de *Moïſe*, que les rois d'Iſraël étaient obligés de ſe rendre familières. Ces pièces ſont enſuite ſerrées dans l'arrière cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi ſeul. Vos lettres ont un même ſort, et quoiqu'on ſe doute de notre commerce, perſonne ne ſait rien de poſitif là-deſſus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, et mes domeſtiques ont ordre de brûler un certain paquet, en cas que je fuſſe en danger, et que je me trouvaſſe à l'extrémité.

Ma vie n'a été qu'un tiſſu de chagrins, et l'école de l'adverſité rend circonſpect, diſcret

1738. et compatiſſant. On eſt attentif aux moindres démarches lorſqu'on réfléchit ſur les conſéquences qu'elles peuvent avoir, et l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail et votre aſſiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous travaillez pour ma ſatisfaction, pour mon bonheur; et quand la maladie interrompt notre correſpondance, j'en accuſe le deſtin, et je ſouffre avec vous.

L'ode philoſophique que je viens de recevoir eſt parfaite; les penſées ſont foncièrement vraies, ce qui eſt le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, et la poëſie du ſtyle, qui flatte ſi agréablement l'oreille et l'eſprit, y brille; je dois mes ſuffrages à cette ode excellente. Il ne faut point être flatteur, il ne faut être que ſincère pour y applaudir.

Cette ſtrophe, qui commence : *Tandis que des humains* (*), &c. contient en elle un ſens infini. A Paris ce ſerait le ſujet d'une comédie; à Londres, *Pope* en ferait un poëme épique; et en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière ſuffiſante pour en forger un in-folio bien conditionné et bien épais.

(*) Ode V, volume d'Epîtres.

Je vous eſtimerai toujours également, mon cher *Protée*, ſoit que vous paraiſſiez en philoſophe, en politique, en hiſtorien, en poëte, ou ſous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre eſprit paraît dans des ſujets ſi différens d'une égale force, c'eſt un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouiſſent également. 1738.

Je vous recommande plus que jamais le ſoin de votre ſanté, beaucoup de diète et peu d'expériences phyſiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorſque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me ſemble que j'ai une eſpèce d'hypothéque ſur vous, relativement à l'eſtime que je vous porte. Il faut que j'aye des nouvelles de mon bien, ſans quoi mon imagination eſt fertile à m'offrir des monſtres et des fantômes pour les combattre.

N'oubliez pas de faire reſſouvenir la Marquiſe de ſes adorateurs tudeſques. Soyez perſuadé des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Mon cher ami,

votre très-affectionné,

FÉDÉRIC.

1738.

LETTRE LXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 30 de ſeptembre.

QUOI! des bords du ſombre Elyſée,
Ta débile et mourante voix,
Par les ſouffrances épuiſée,
S'élève encor, chantant pour moi!
Juſque ſur la fatale rade
J'entends tes ſons harmonieux :
Voltaire, ta muſe malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permeſſe
Et le Virgile et le Lucrèce,
Et l'Euclide et le Varignon,
Reviens briller ſur l'horizon ;
Et, par ta ſcience profonde,
Eclairer les yeux éblouis
Des ignorans peuples du monde,
Lâchement aux erreurs ſoumis.
C'eſt l'humanité qui t'inſpire ;
Elle préſide à tes écrits.
Puiſſe-t-elle ſous ſon empire
Ranger enfin tous les eſprits!

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. 1738.
Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux Dieux et aux *Voltaire* de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhenſions par l'état chancelant de votre ſanté. Si le deſtin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talens de l'eſprit que vous poſſédez à un corps robuſte et ſain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes ?

J'ai reçu de Paris l'Epître ſur la modération, changée et augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu entre autres, c'eſt la deſcription allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, et je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'aſſied et s'endort, ne me plaiſait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de ſon maître, n'eſt-il pas un peu trop bas ? n'y a-t-il pas là quelque choſe qui eſt au-deſſous des beautés dont cette épître fourmille d'ailleurs ? Je vous expoſe mes ſentimens, moins pour être critique que pour me former le goût ; ayez la bonté d'y répondre, et de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de *Phidias*,

1738. et la ſervante de *Molière* à ſes comédies. J'ai deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non-ſeulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu apercevoir. Je vous ſuis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la tête de ce bel ouvrage; j'aurai le ſort d'*Atticus* qui fut immortaliſé par les lettres que *Cicéron* lui adreſſait.

Thiriot m'a envoyé la Philoſophie de *Newton*, de l'édition de Londres : je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête repoſée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'eſt pas étonnant que *s'Graveſende* ſe ſoit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant d'incertitudes en phyſique qu'en métaphyſique? Je me vois environné de doutes de tous les côtés, et croyant tenir des vérités, je les examine et je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en ſont point exemptes, ne vous en déplaiſe; et lorſqu'on examine bien le pour et le contre des propoſitions, on trouve même incertitude à ſe déterminer : en un mot, je crois qu'il n'y a que très-peu de vérités évidentes.

Ces conſidérations m'ont mené à expoſer mes ſentimens ſur l'erreur; je l'ai fait en forme

forme de dialogue. Mon but eſt de montrer que les ſentimens différens des hommes, ſoit 1738.
en philoſophie ou en religion, ne doivent jamais aliéner en eux les liens de l'amitié et de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente; c'eſt ce que j'ai fait. J'ai même pouſſé outre, et j'ai fait apercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, et de ce qu'on ne peut pas l'apercevoir, doit être louable. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'eſt pour cet effet que je l'expoſe à votre critique.

Je crois qu'il ne ſerait point ſéant d'entamer à préſent l'affaire de Béringhem. Nous ſommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorſqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très-ſérieuſe, on ne penſe guère à autre choſe. Je ſerais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filaſſe ſoit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la ſituation des affaires; et lorſque nous ſerons en poſſeſſion de ces duchés, il ſera bien plus naturel de chercher à s'arrondir et à faire des acquiſitions, comme celle de la ſeigneurie de Béringhem: alors mes projets pourraient avoir lieu, à cauſe que le roi, ſe trouvant dans ſon pays, pourrait aller lui-même pour voir ſi une acquiſition pareille ferait à ſa bienſéance. Je m'en rapporte

1738. d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au long jufqu'où allaient mes efpérances, et de quelle manière je me flattais de vous voir.

Thiriot doit être à préfent à Cirey ; il n'y aura donc que moi qui n'y ferai jamais ! Ma curiofité eft bien grande pour favoir ce que vous aurez répondu à madame de *Brand* ; tout ce que j'en fais, c'eft qu'il y a des vers contenus dans votre réponfe ; je vous prie de me les communiquer.

La Marquife aura autant de plumes (*) qu'elle en caffera ; je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait écrire en Pruffe pour en avoir, et pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Affurez cette unique Marquife de mes attentions et de mon eftime.

Je fuis à jamais, et plus que vous ne pouvez le croire,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

(*) Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame *du Châtelet*, et qu'elle avait caffée.

LETTRE LXVIII.

1738.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 9 de novembre.

MON CHER AMI,

JE viens de recevoir une lettre et des vers que perſonne n'eſt capable de faire que vous. Mais ſi j'ai l'avantage de recevoir des lettres et des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai auſſi l'embarras de ne ſavoir ſouvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potoſe, et je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers aſſez vifs et aimables que vous m'adreſſez, j'ai balancé plus d'une fois avant que de vous envoyer l'Epître ſur l'humanité, que vous recevrez avec cette lettre : mais je me ſuis dit enſuite, il faut rendre nos hommages à Cirey, et il faut y chercher des inſtructions et de ſages corrections. Ces motifs, à ce que j'eſpère, vous feront recevoir avec quelque ſupport les mauvais vers que je vous envoie.

Thiriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la Marquiſe, ſur le feu ; je puis dire que j'ai été étonné en le liſant ; on ne dirait point qu'une

1738. pareille pièce pût être produite par une femme. De plus, le ſtyle eſt mâle, et tout-à-fait convenable au ſujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables et uniques dans votre eſpèce, et qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaiſſent. Je penſe ſur ce ſujet des choſes que votre ſeule modeſtie m'oblige de vous celer. Les païens ont fait des dieux qui aſſurément reſtaient bien au-deſſous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, ſi vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorſqu'on compare la manière dont l'antiquité traitait les grands hommes, et celle dont les traite notre ſiècle.

La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté paſſent pour des vertus chimériques. On dit : Oh ! vous vous piquez de faire le romain; cela eſt hors de ſaiſon; on eſt revenu de ces affectations dans le ſiècle d'à préſent. Tant pis. Les Romains, qui ſe piquaient de vertus, étaient des grands hommes; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable ?

La Gréce était ſi charmée d'avoir produit *Homère*, que plus de dix villes ſe diſputaient l'honneur d'être ſa patrie; et l'*Homère* de la

France, l'homme le plus refpectable de toute la nation eft expofé aux traits de l'envie. 1738.
Virgile, malgré les vers de quelques rimailleurs obfcurs, jouiffait paifiblement de la protection de *Mécène* et d'*Augufte*, comme *Boileau*, *Racine* et *Corneille*, de celle de *Louis le grand*. Vous n'avez point ces avantages, et je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le fuffrage d'un fage, d'une *Emilie*, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement.

Votre efprit n'eft point efclave, et votre mufe n'eft point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, et c'eft un témoignage irrévocable de votre fincérité; car on fait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la baffe flatterie qui règne dans les cours.

L'hiftoire de *Louis XIV*, que je viens de relire, fe reffent bien de votre féjour à Cirey; c'eft un ouvrage excellent, et dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande inftamment de m'en procurer la continuation; mais je vous confeille en ami de ne point le livrer à l'impreffion. La poftérité de tous ceux dont vous dites la vérité fe liguerait contre vous. Les uns trouveraient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas affez exagéré les vertus de leurs ancêtres; et les

1738. prêtres, cette race implacable, ne vous pardonnerait point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité et dans un esprit philosophique, ne doit point sortir de la sphère des philosophes. Non, elle n'est point faite pour des gens qui ne savent point penser.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. *Césarion*, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie; et *Jordan*, qui se portait bien, pensa en prendre l'apoplexie, tant une même cause peut produire des effets différens. C'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi bien et mieux que je ne pourrais le faire.

Il ne nous manque à Remusberg qu'un *Voltaire*, pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre absence, votre personne est, pour ainsi dire, innée dans nos ames. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préside dans ma bibliothéque; il pend au-dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au-dessus de vos ouvrages, et vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours présent à mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait était comme la statue de *Memnon*, qui donnait un son harmonieux

lorſqu'elle était frappée des rayons du ſoleil; que votre portrait animait de même l'eſprit de ceux qui le regardent : pour moi, il me ſemble toujours qu'il paraît me dire : 1738.

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuſe, &c. (*)

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Remusberg, et ſouvenez-vous-en pour lui adreſſer vos lettres paſtorales. Ce ſont les conſolations qui deviennent néceſſaires dans votre abſence; vous les devez à vos amis. J'eſpère bien que vous me compterez à leur tête. On ne ſaurait du moins être plus ardemment que je ſuis et que je ſerai toujours,

votre très-affectionné et fidelle ami,

FÉDÉRIC.

(*) BOILEAU, Art poët.

1738.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

MONSEIGNEUR,

Que votre Alteſſe royale pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer ſes tributs de reconnaiſſance.

Ce que vous avez compoſé ſur l'humanité vous aſſure, ſans doute, le ſuffrage et l'eſtime de madame *du Châtelet*, et vous me forceriez à l'admiration, ſi vous ne m'y aviez pas déjà tout diſpoſé. Non-ſeulement Cirey remercie votre Alteſſe royale, mais il n'y a perſonne ſur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en eſt aſſez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui penſe aux hommes, qui fait ſon bonheur de leur félicité! on demandera dans quel roman cela ſe trouve, et ſi ce prince s'appelle *Alcimédon* ou *Almanſor*, s'il eſt fils d'une fée et de quelque génie? Non, Meſſieurs, c'eſt un être réel; c'eſt lui que le ciel donne à la terre ſous le nom de *Frédéric;*

il habite d'ordinaire la ſolitude de Remusberg; mais ſon nom, ſes vertus, ſon eſprit, ſes talens ſont déjà connus dans tout le monde; ſi vous ſaviez ce qu'il a écrit ſur l'humanité, le genre-humain députerait vers lui pour le remercier : mais ces détails heureux ſont réſervés à Cirey, et ces faveurs ſont tenues ſecrètes. Les gens qui ſe mêlaient autrefois de conſulter les demi-dieux, ſe vantaient d'en recevoir des oracles : nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas.

1738.

Il y a, Monſeigneur, une ſecrète ſympathie qui aſſujettit mon ame à votre Alteſſe royale; c'eſt quelque choſe de plus fort que l'harmonie préétablie. Je roulais dans ma tête une épître ſur l'humanité, quand je reçus celle de votre Alteſſe royale. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entrepriſes. Mon génie eſt à Remusberg. Eh! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand Prince, à votre ame généreuſe et tendre; à vous, Monſeigneur, qui avez daigné conſulter des médecins pour la maladie d'un de vos ſerviteurs qui demeure à près de trois cents lieues de vous? Ah! Monſeigneur, malgré ces trois cents lieues, je ſens mon cœur lié à votre Alteſſe royale de bien près.

1738. Je me flatte, même avec aſſez d'apparence, que cet intervalle diſparaîtra bientôt. Monſeigneur l'électeur Palatin mourra s'il veut, mais les confins de Clèves et de Juliers verront au printemps prochain madame la marquiſe *du Châtelet*. Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos Etats. Je ſais bien qu'en fait d'affaires, il ne faut jamais répondre de rien; mais l'eſpérance de faire notre cour à votre Alteſſe royale, de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, aplanira bien des difficultés. N'eſt-il pas vrai, Monſeigneur, que votre Alteſſe royale donnera des ſauf-conduits à madame *du Châtelet*? mais qui voudrait l'arrêter, quand on ſaura qu'elle ſera là pour voir votre Alteſſe royale, et qui m'oſera faire du mal à moi quand j'aurai l'Epître de l'humanité à la main?

Que je ſuis enchanté que votre Alteſſe royale ait été contente de cet Eſſai ſur le feu que madame *du Châtelet* s'amuſa de compoſer, et qui en vérité, eſt plutôt un chef-d'œuvre, qu'un eſſai. Sans les maudits tourbillons de *Deſcartes*, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'académie, il eſt bien sûr que madame *du Châtelet* aurait eu le prix, et cette juſtice eût fait l'honneur de ſon ſexe et de ſes juges: mais les préjugés dominent par-tout. En vain *Newton* a montré aux yeux les ſecrets de la

lumière ; il y a de vieux romanciers phyſiciens qui ſont pour les chimères de *Mallebranche*. 1738.
L'académie rougira un jour de s'être rendue ſi tard à la vérité ; et il demeurera conſtant qu'une jeune dame oſait embraſſer la bonne philoſophie, quand la plupart de ſes juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrement.

M. de *Maupertuis*, homme qui oſe aimer et dire la vérité, quoique perſécuté, a mandé hardiment, mais ſecrétement, que les diſcours français couronnés étaient pitoyables. Son ſuffrage, joint à celui de Remusberg, ſont le plus beau prix qu'on puiſſe jamais recevoir.

Madame *du Châtelet* ſera très-flattée que votre Alteſſe royale faſſe lire à M. *Jordan* ce qui a plu à votre Alteſſe royale. Elle eſtime avec raiſon un homme que vous eſtimez.

Je ſuis, &c.

1738.

LETTRE LXX.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 de novembre.

MON CHER AMI,

Il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable; vous ne reſtez point en arrière dans vos payemens, et l'on gagne conſidérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'Epître ſur le plaiſir : ce ſyſtême de théologie me paraît très-conforme à la divinité, et s'accorde parfaitement avec ma manière de penſer. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable !

Les Dieux que nous chantait Homère
Etaient forts, robuſtes, puiſſans ;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Eſt l'original des tyrans ;
Mais le Plaiſir, Dieu de Voltaire,
Eſt le vrai Dieu, le tendre père
De tous les eſprits bienfeſans.

On ne peut mieux connaître la différence des génies, qu'en examinant la manière dont des perſonnes différentes expriment les mêmes

penſées. La comteſſe de *Plate*, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque* le périphraſait *un homme brillanté*. L'idée était priſe d'une pierre fine qu'on taille et qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en ſoi le caractère de femme, je veux dire de cet eſprit inviolablement attaché aux ajuſtemens et aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte ſe manifeſte bien différemment par cette noble et belle périphraſe : 1738.

Que le fer a privé des ſources de la vie.

Outre que la penſée d'un Dieu ſervi par des eunuques, a quelque choſe de frappant par elle-même, elle exprime encore, avec une force merveilleuſe, l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modeſtie et avec clarté une matière auſſi délicate que l'eſt celle de la mutilation, contribue beaucoup au plaiſir du lecteur. Ce n'eſt point parce que cette pièce m'eſt adreſſée ; ce n'eſt point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'eſt par ſa bonté intrinsèque que je lui dois mon approbation entière. Je me doutais bien que le Dieu des écoles ne pourrait que gagner en paſſant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pouſſe mon ſcepticiſme à outrance. Il y a des vérités

1738. que je crois démontrées, et dont ma raiſon ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans le monde; je crois encore que ce DIEU avait beſoin dans ce ſiècle d'un *Voltaire* pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé et retouché un vieux tableau de *Raphaël*, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaiſſable.

Le but principal que je m'étais propoſé dans ma Diſſertation ſur l'erreur, était d'en prouver l'innocence. Je n'ai point oſé m'expliquer ſur le ſujet de la religion, c'eſt pourquoi j'ai employé plutôt un ſujet philoſophique. Je reſpecte d'ailleurs *Copernic*, *Deſcartes*, *Leibnitz*, *Newton;* mais je ne ſuis point encore d'âge à prendre parti. Les ſentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt et quelques années que le ton déciſif et doctoral. Il faut commencer par connaître pour apprendre à juger. C'eſt ce que je fais; je lis tout avec un eſprit impartial et dans le deſſein de m'inſtruire, en ſuivant votre excellente leçon:

Et vers la vérité le doute les conduit.

J'ai lu avec admiration et avec étonnement l'ouvrage de la Marquiſe ſur le feu. Cet eſſai m'a donné une idée de ſon vaſte génie, de

ſes connaiſſances et de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. 1738.
Jouiſſez-en dans votre paradis, et qu'il ſoit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur.

Vous pouvez aſſurer *Emilie* qu'elle a mis chez moi le feu en une particulière vénération, ſavoir, non le feu qu'elle décompoſe avec tant de ſagacité, mais celui de ſon puiſſant génie.

Serait-il permis à un ſceptique de propoſer quelques doutes qui lui ſont venus ? Peut-on, dans un ouvrage de phyſique, où l'on recherche la vérité ſcrupuleuſement, peut-on y faire entrer des reſtes de viſions de l'antiquité ? J'appelle ainſi ce qui paraît être échappé à la Marquiſe touchant l'embraſement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des cauſes de la congélation de l'eau ; on rapporte qu'en Suiſſe il ſe trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été, aux mois de juin et de juillet. Mon ignorance peut cauſer mes doutes. J'y profiterai à coup sûr, car vos éclairciſſemens m'inſtruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages et de ceux de la Marquiſe, il n'eſt guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu

1738. que je fiſſe. Le plus grand plaiſir que vous puiſſiez me faire, après celui de m'envoyer de vos productions, eſt de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir ſur la fin de l'ouvrage. Lorſqu'on a peu de génie, qu'on n'eſt point ſecondé d'un cenſeur éclairé, et qu'on écrit en langue étrangère, on ne peut guère ſe promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obſtacles, c'eſt, ce me ſemble, être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains.

Je vous fais confidence de toutes mes folies. C'eſt la marque la plus grande de ma confiance et de l'eſtime avec laquelle je ſuis inviolablement, mon cher ami,

votre, &c.

FÉDÉRIC.

P. S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey, et j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la ſanté de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen, et de là à Paris, ſous l'adreſſe de *Thiriot*, car je ne crois pas qu'on trouvât aiſément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

LETTRE

LETTRE LXXI. 1738.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 25 décembre.

MON CHER AMI,

J'AI lu ces jours paſſés avec beaucoup de plaiſir la lettre que vous adreſſez à vos infidelles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne ſaurait manquer de couronner votre modération.

C'eſt cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les ſciences, la philoſophie, qui éclaire l'eſprit, fait faire des progrès dans la connaiſſance du cœur humain ; et le fruit le plus ſolide qui en revient doit être un ſupport plein d'humanité pour les faibleſſes, les défauts et les vices des hommes. Il ſerait à ſouhaiter que les ſavans dans leurs diſputes, les théologiens dans leurs querelles, et les princes dans leurs différens, vouluſſent imiter votre modération. Le ſavoir, la véritable

1738. religion, les caractères refpectables parmi les hommes devraient élever ceux qui en font revêtus au-deffus de certaines paffions qui ne devraient être que le partage des ames baffes. D'ailleurs le mérite reconnu eft comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs fon front audacieux,
Le fier Atlas paraît joindre la terre aux cieux;
Il voit fans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
Brifés contre fes pieds, leur faire en vain la guerre:
Tel du fage éclairé le repos précieux
N'eft point troublé des cris d'infames envieux;
Il méprife les traits qui contre lui s'émouffent;
Son filence prudent, fes vertus les repouffent;
Et contre ces Titans le public outragé
Du foin de les punir doit être feul chargé.

L'art de rendre injure pour injure eft le partage des crocheteurs. Quand même ces injures feraient des vérités, quand même elles feraient échauffées par le feu d'une belle poëfie, elles reftent toujours ce qu'elles font. Ce font des armes bien placées dans les mains de ceux qui fe battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui favent faire ufage de l'épée.

Votre mérite vous a ſi fort élevé au-deſſus de la ſatire et des envieux, qu'aſſurément vous n'avez pas beſoin de repouſſer leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel. 1738.

L'hiſtoire, qui a conſacré la mémoire d'*Ariſtide*, n'a pas daigné conſerver les noms de ſes envieux. On les connaît auſſi peu que les perſécuteurs d'*Ovide*.

En un mot, la vengeance eſt la paſſion de tout homme offenſé; mais la généroſité n'eſt la paſſion que des belles ames. C'eſt la vôtre, c'eſt elle aſſurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne ſaurais aſſez admirer, que vous adreſſez à vos libraires.

Je ſuis charmé que le monde ſoit obligé de convenir que votre philoſophie eſt auſſi ſublime dans la pratique qu'elle l'eſt dans la ſpéculation.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les diſſipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey et à Remusberg, de devoir, de reſpects, de cour, mais d'une efficacité très-incommode dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en apercevrez, ſans doute, car je n'ai pas ſeulement pu abréger ma lettre. A propos, comment ſe porte *Louis XIV?* Vous allez dire : quel

1738. importun ! cet *Apicius* n'eſt jamais raſſaſié de mes ouvrages.

Aſſurez, je vous prie, cette déeſſe qui transforma *Newton* en *Vénus*, de mes adorations ; et ſi vous voyez un certain poëte philoſophe, l'auteur de la Henriade et de l'Epître à *Uranie*, aſſurez-le que je l'eſtime et le conſidère on ne peut pas davantage.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MONSEIGNEUR,

Il nous arrive dans le moment une écritoire, que madame *du Châtelet* et moi indigne comptions avoir l'honneur de préſenter à votre Alteſſe royale pour ſes étrennes. Le miniſtre qui, ſelon votre très-bonne plaiſanterie, eſt prêt à vous prendre ſouvent pour un baſtion ou pour une contreſcarpe, vous offrirait une coulevrine ou un mortier, mais nous autres êtres penſans, nous préſentons en toute humilité à notre chef l'inſtrument avec lequel on

communique ſes penſées. Je l'ai adreſſée à Anvers ; elle part aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Véſel à l'adreſſe de M. le baron de *Borck*, ou, à ſon défaut, au commandant de la place, pour être remiſe à votre Alteſſe royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'eſt que ce petit hommage de votre ſujet, ayant été fait à Paris, imite et ſurpaſſe le laque de la Chine ; c'eſt un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc Monſeigneur, cet excès de témérité.

1738.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, l'eſtime et l'attachement le plus inviolable, et le plus profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

Fin du Tome premier.

[illegible]





U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 11 02 10 8